



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

XXVI^e ANNÉE — VOL. XXI

N^o 97

JANVIER 1993

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

REVUE TRIMESTRIELLE
publiée par le
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON)
avec l'aide du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES

pour
**L'ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

1993

VOL. XXI

**ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide**

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire général : Henri HEINEMANN
Trésorier : Jean CLAUDE
Conseillers : Claude ABELÈS, Irène de BONSTETTEN, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM
Responsable : Elaine D. CANCALON
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Directeur : Claude MARTIN
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 97

JANVIER 1993

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCELON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-SIXIÈME ANNÉE — VOL. XXI, N° 97 — JANVIER 1993

André Gide et ses amis belges

I

LES AMITIÉS SYMBOLISTES 1891-1914

P. M. : Avant-propos.	7
Pierre MASSON : De la Belgique aux Belges.	9

1. Les premiers contacts

Pierre MASSON : Albert Mockel, l'initiateur.	15
Jacques DETEMMERMAN : Charles Van Lerberghe.	21
Yun Sun LIMET : André Fontainas.	35

2. Le temps des confrères

Victor MARTIN-SCHMETS : Paul Grosfils.	43
Pierre MASSON : Christian Beck.	57
Mirande LUCIEN : Georges Eekhoud.	65
Claude DE GRÈVE : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone.	79

3. La famille belge

Maria VAN RYSELBERGHE : Gide en 1908-09 (Texte inédit présenté par P. M.).	103
Fabrice VAN DE KERKHOVE : La Correspondance André Gide — Marthe Verhaeren.	119
VARIA.	153
AVIS IMPORTANT.	157
Cotisations et abonnements 1993.	158

Le présent numéro ne correspond pas à l'opportunité d'une commémoration : les liens d'André Gide avec la Belgique, noués précocement, sont restés solides tout au long de sa vie. C'est pourquoi il n'était pas possible de les évoquer tous en une fois ; à ce premier recueil, limité à la période 1891-1914, un second succèdera en janvier 1994.

À partir d'une idée de Daniel Durosay, les textes ici présentés ont été rassemblés avec l'aide de Michel Otten qui a su faire, de ce travail consacré à Gide et à ses amis belges, une histoire d'amitié. Mais les documents inédits sur lesquels ils se fondent n'auraient pu être utilisés sans l'approbation et les encouragements de Mme Catherine Gide.

À tous les trois, ainsi qu'aux universitaires de Belgique et de France réunis dans cette entreprise, il nous est agréable d'adresser ici nos sincères remerciements.

P. M.

De la Belgique aux Belges

par

PIERRE MASSON

J'ai eu pour Van Lerberghe, j'ai pour Verhaeren une très vive amitié. Leur œuvre et celle du Maeterlinck d'avant *Monna Vanna* n'a pas plus chaud lecteur que moi. Ces grands écrivains ont su, ainsi qu'il sied, être d'autant plus humains qu'ils ont été plus belges, d'autant plus belges qu'ils ont été plus personnels. Quant aux questions touchant le rôle, les caractères distinctifs, etc., de la littérature belge d'expression française, je ne pourrais y répondre que beaucoup plus longuement que je n'ai le temps de le faire aujourd'hui¹.

Proclamer l'importance d'un sujet pour mieux éviter de le traiter, voilà une méthode que Gide pratique volontiers, faite à la fois de paresse et de prudence puisqu'elle permet toujours, à la question momentanément enfouie, de resurgir un peu plus loin. S'agissant de la Belgique, à propos de laquelle il ne reviendra pas par la suite, on peut penser qu'à ce silence de surface correspond un cheminement ininterrompu : attiré d'abord par la terre de Belgique, patrie d'élection de son âme décadente, accueilli un peu plus tard comme un frère par la jeunesse symboliste, il finit par se faire une seconde famille de quelques amis belges. Plus tard encore, il se fait le promoteur avisé de ce que ce pays lui semble apporter de neuf, au point qu'on peut se demander, avec un peu d'ironie, si un jour, pour les générations futures et oubliées, son plus beau titre de gloire ne sera pas d'avoir fait connaître Simenon et Michaux...

Pourtant cette déclaration, datée de 1908, prend déjà l'allure d'un bilan. Comme si l'essentiel était passé, ou consacré. En fait, la Belgique est devenue un témoin, un repère idéal dans sa vie, et au moment où il éprouve le besoin de tourner une page (il achève *La Porte étroite*), de

1. Lettre sans date, publiée dans l'*Almanach des Étudiants libéraux* de l'Université de Gand en 1908.

préciser son évolution, c'est par rapport à elle qu'il peut commodément le faire.

Au moment où il entre en littérature, Gide est placé sous l'influence de deux paysages : un paysage intérieur, celui de son « âme désolée » que, par marasme affectif et morosité décadente (son impossible amour s'accorde bien aux évanescences mallarméennes), il projette sur des étendues, mornes de préférence, landes bretonnes et polders de la mer du Nord qui, dans ses premiers écrits, paraissent se toucher et se prolonger tout naturellement. Dans son *Journal* comme dans ses lettres à Valéry, il présente son voyage de l'été 1891 en Belgique et en Hollande comme un voyage en chambre, devant son miroir :

Hier, vu Bruges et Ostende. [...] Le paysage, au lieu de me distraire de moi-même, prend toujours désespérément la forme de mon âme lamentable ².

Mais ce paysage d'âme s'accorde, non sans complaisance, avec celui qui, de Laforgue à Maeterlinck en passant par Ibsen, s'étire en horizons funèbres. La littérature symboliste, soumise à un tropisme nordique et germanique, s'installe avec prédilection dans les landes indécises où vont se promener André Walter, Tityre et Urien...

La superposition de ces deux paysages se produit justement lorsque, en Belgique, il rencontre Maeterlinck ; se sentant de plain pied dans l'univers de ce dernier, c'est spécialement pour lui rendre visite qu'il a entrepris ce voyage. Depuis le retentissant article de Mirbeau, paru en 1890, Maeterlinck est bien connu des symbolistes français. D'emblée, il s'est imposé au jeune et ambitieux André Gide comme un modèle et un rival capital. Le 26 janvier 1891, Gide écrit à Valéry :

Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame — et, quoique auprès d'eux, je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute moi pour le roman ³.

Cette admiration va croissant ; à sa mère, le 31 mai 1894, il déclare :

J'ai bien reçu le volume de Maeterlinck. [...] Il est triste de se dire que dans quelque temps, ce que la France aura de plus heureux, ce sera que l'on parle sa langue en Belgique. Nous n'avons à présent en France aucun écrivain qui vaille, à beaucoup près, Maeterlinck ⁴.

2. *Journal 1889-1939*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1951, p. 22.

3. Gide—Valéry, *Correspondance*, Gallimard, 1955, p. 46.

4. Gide, *Correspondance avec sa mère*, Gallimard, 1988, p. 387.

Il faut dire que le jeune auteur des *Cahiers d'André Walter* ne pouvait que s'émerveiller de l'accueil fait par son illustre confrère à son premier roman : Albert Mockel ayant pris l'initiative d'en envoyer un exemplaire à celui-ci, Maeterlinck avait adressé à Gide une lettre louangeuse et, en juin 1891, avait cité son livre comme une des œuvres marquantes de la littérature française...

Mais il faut alors évoquer une autre donnée essentielle de cette aventure, c'est-à-dire la coïncidence d'un destin individuel et d'une histoire collective. Gide, qui va assez vite se poser en opposant à divers préjugés de son siècle, se laisse encore porter par celui-ci ; or à cette époque, pas plus qu'il n'y a de solution de continuité pour Gide entre lande bretonne et plaine flamande, il n'y a, sous la bannière symboliste, de frontière entre les fiefs littéraires français et belges.

C'est autour d'Albert Mockel que s'est manifesté le plus clairement ce ralliement ; sa revue, *La Wallonie*, ayant ouvert ses portes en 1887 à René Ghil, est devenue rapidement un carrefour obligé pour les symbolistes de tout bord :

Tout ce qui compte dans le symbolisme en France et en Belgique figurera au sommaire des sept années de parution de la revue, qui noue des liens avec les poètes les plus importants du symbolisme français, puis avec leurs héritiers mallarmistes⁵.

Mockel, à ce titre, faisait figure d'aîné pour Gide qui l'avait rencontré chez Mallarmé. Fontainas également l'y avait précédé. Et à *La Wallonie*, les noms de Verhaeren et de Van Lerberghe voisinaient avec ceux de Régnier et de Viéllé-Griffin.

C'est donc naturellement à cette revue que Gide va confier ses premiers textes : *Reflets d'Ailleurs* en 1891, *Lagune, Octobre* et surtout deux fragments du *Voyage d'Urien* en 1892 ; ainsi que, la même année, *Paysages* dans le numéro de mars de *Floréal*, autre revue belge.

Maeterlinck n'a d'ailleurs pas été le seul à lui faire fête ; Verhaeren, dont l'attention avait été attirée par Maria Van Rysselberghe, a fait en 1891 un compte rendu élogieux des *Cahiers d'André Walter* dans *L'Art Moderne*, et Georges Rodenbach également y a été de son compliment. Gide était pour ainsi dire adopté, et lorsqu'en 1894 Maubel donne à Bruxelles une conférence sur l'idéo-réalisme, il présente sur le même plan Maeterlinck, Mallarmé... et Gide, exauçant sans le savoir le rêve que ce dernier avait confié trois ans plus tôt à son ami Valéry.

5. Jeannine Paque, *Le Symbolisme belge*, Bruxelles : Éd. Lahor, 1989, p. 19.

À cette période de belgophilie, la métamorphose de Gide en 1893-95, consécutive à ses deux premiers séjours en Algérie, aurait pu mettre une fin brutale. Échappé par le soupirail de la maison mallarméenne aux fenêtres closes et tournées vers le Nord, il a décidé de « *sortir dans la plaine* » offerte au règne d'Apollon.

Mais en Belgique, le symbolisme « bouge » également. En 1893, Mockel, jugeant acquise la victoire de ce mouvement, a suspendu la parution de *La Wallonie*, et de nouvelles revues éclosent alors, qui manifestent un esprit plus virulent, plus novateur. *Floréal* d'abord, puis *Le Réveil*, *Le Coq rouge*, *L'Art jeune* viennent militer contre tout conservatisme esthétique et social, en faveur de la liberté et de l'individualisme. Pour les jeunes gens qui les dirigent, par exemple André Ruyters et Henri Vandeputte à *L'Art jeune*, Gide, avec ses *Nourritures terrestres*, apparaît comme un compagnon exemplaire, voire un nouveau maître. Ils ne se contentent pas de faire son éloge, comme Maubel qui, dans *Le Coq rouge* de 1895, fait un compte-rendu de *Paludes*, ils sollicitent sa précieuse collaboration. Le même Maubel va décrocher pour *L'Art jeune* un fragment des *Nourritures*, *Le Réveil* obtient l'*Envoi* de *Paludes* et *Le Coq rouge*, en janvier 1896, un poème, *Avril*. Enfin, ils recherchent son approbation en lui adressant leurs œuvres (Ruyters envoie en 1895 ses *Douze petits Nocturnes*, Elskamp un recueil de poèmes en 1896) et en réclamant sa présence : c'est ainsi que, à Rome où il séjourne, il reçoit une invitation au banquet donné à Bruxelles en l'honneur de Verhaeren.

À la morne plaine, c'est tout un horizon d'attente qui succède pour lui en Belgique, qui le rassure sur la valeur de son œuvre encore confidentielle en France ; sur la trentaine de lettres qu'il reçut d'écrivains saluant ses *Nourritures terrestres*, six au moins étaient signées par des Belges comme Beck, Fontainas, Mockel, Rodenbach, Ruyters, etc. Et cette ferveur l'incite à confier, en 1897, l'édition de ses *Feuilles de Route* à l'équipe du *Coq rouge*, inaugurant ainsi avec la Belgique un commerce qui, avec *La NRF*, deviendra une habitude.

C'est tout un réseau d'amitiés qui se constitue alors, l'affectif prenant progressivement le relais des affinités littéraires. En effet, alors que le symbolisme est un mouvement qui, selon le mot de Michel Otten, perdure en Belgique ⁶, la création en France va, au tournant du siècle, s'orienter vers des recherches nouvelles. Un bref moment, la bannière du naturisme semble encore les réunir, mais bientôt leurs chemins se séparent. Il suffit de voir comme Gide, qui s'était dit prêt à collaborer à la revue que Chris-

6. Cité par J. Paque, *op. cit.*, p. 31.

tian Beck se proposait de lancer en 1896, se montre réservé lorsque, quatre ans plus tard, ce projet prend enfin forme : à *La Vie nouvelle*, il n'accorde que quatre *Paradoxes*, et à *Antée*, entre 1905 et 1907, il ne donnera que de minces *Feuillets*, suffisants à ses yeux pour garder un pied dans ce bateau, en attendant de pouvoir l'investir avec son équipe. En 1907, il note ceci :

Il faut pourtant comprendre et admettre que certaines natures, dans le « laisser-aller », se déforment. Je ne dis pas cela pour moi, qui l'ai toujours compris, mais bien pour Fontainas, Jammes et pour l'École belge ⁷.

Mais si la Belgique lui apparaît moins, désormais, comme une terre inspirée, des Belges en revanche sont devenus ses amis ou ses proches, à la faveur d'un mouvement migratoire particulièrement marqué en cette fin de siècle : Mockel s'est installé à Paris en 1890 ; Fontainas l'a rejoint en 94, Beck y débarque en 96 et y revient souvent, Verhaeren arrive en 99, Ruyters en 1907... Et surtout, en même temps que leur ami Verhaeren, les Van Rysselberghe sont devenus parisiens.

Gide réussit à être le dénominateur commun à ces personnalités diverses, parfois opposées, entretenant des correspondances fournies avec Mockel et Ruyters ⁸, ami à la fois de Beck et de Ruyters, qui se détestent. Souvent, il se déplace, va voir Ruyters à Bruxelles, Elskamp à Anvers, et assoit peu à peu parmi eux son autorité. C'est à Bruxelles qu'il risque les premiers éléments de sa doctrine, avec ses conférences de 1900 et de 1904 à *La Libre Esthétique*, dédiant la seconde à son ami Verhaeren. Et tout comme ce dernier s'était associé à lui pour prendre la défense de Mallarmé en 1897, à son tour, en 1900, Gide contresignera l'appel en faveur de Eekhoud, au moment de son procès. Ainsi s'organise un système d'échanges qui devient fusion, dépassement des nationalismes et même des nationalités, et qui connaîtra sa consécration avec la réalisation, en 1915, du Foyer Franco-Belge, tenu conjointement par Gide et par Maria Van Rysselberghe.

Gide, pour définir l'esprit et le style de ses *Cahiers d'André Walter*, a dit les avoir écrits « en belge ». En retour, il écrit à Verhaeren, en janvier 1896 : « Vous êtes notre seul poète épique. » Il n'y a pas là annexion, mais fraternisation, telle que les nationalistes anti-dreyfusards, comme

7. *Journal 1889-1939*, p. 244.

8. Correspondances déjà publiées : *Gide-Mockel* (Genève, Droz, 1975), *Gide-Ruyters* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990), *Gide-Vandepuute* (BAAG n° 36 et 37, 1974), *Gide-Verhaeren* (Paris, Messein, 1955).

Eugène Rouart, pourtant grand ami de Gide, ne pouvaient la supporter. Un jour d'exaspération, comme il en avait parfois, Rouart écrivit à celui-ci : « *Nous en avons assez des juifs, des Belges, des protestants* ⁹. »

N'était-ce pas là, au fond, rendre à l'amitié entre Gide et les Belges le plus beau des hommages ?

9. Cité par Claude Martin, *La Maurité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 260.

Albert Mockel, l'initiateur

par

PIERRE MASSON

Les relations de Gide avec Albert Mockel sont bien connues. La publication de leur correspondance (établie et présentée par Gustave Vanwelkenhuyzen, Genève : Droz, 1975), mieux que le bref portrait de Mockel que Gide brossa dans *Si le grain ne meurt*, a permis de saisir le rôle d'initiateur que Mockel tint envers son cadet à l'égard des milieux symbolistes. Avec *La Wallonie*, ne dirigeait-il pas l'une des plus importantes revues de cette nouvelle génération littéraire ?

Notre propos n'est donc pas de refaire l'histoire de leurs relations, mais de placer Mockel à sa place dans un ouvrage consacré aux rapports de Gide avec la Belgique, c'est-à-dire au commencement. Sans Mockel, en effet, les choses ne se seraient sans doute pas passées ainsi, ou si rapidement. Gide avait fait sa connaissance chez Mallarmé, lors des fameux mardis où Mockel était déjà un habitué quand y fit ses premiers pas le timide auteur des *Cahiers d'André Walter*. Ils durent parler de la Belgique, Gide exprima son admiration pour l'œuvre de Maeterlinck avec qui Mockel était déjà en relations épistolaires. C'est ce dernier qui incita Gide à envoyer à Maeterlinck un exemplaire de son livre, se chargeant pour sa part d'une lettre d'introduction auprès du maître gantois, Maeterlinck écrivant à son tour un peu après :

J'ai reçu *Les Cahiers d'André Walter* dont vous avez bien voulu m'annoncer l'envoi : c'est en effet une œuvre tout à fait hors ligne et qui a peut-être d'emblée ce caractère « sans date » et impérissable spécial aux chefs-d'œuvre français. Je ne sais où écrire à l'auteur pour le remercier. Pourriez-vous me donner son adresse¹ ?

1. Lettre publiée dans les éditions de 1925, de 1930 et de 1986 des *Cahiers d'André Walter*, ainsi que la lettre suivante.

Mockel fournit le renseignement, et le 9 mai 1891, Gide recevait de Maeterlinck cette lettre :

Monsieur et cher confrère,

Si je n'avais pu voir clairement, en votre livre, la pure et simple noblesse de votre âme et qu'elle doit être incapable de toute cruauté, j'avoue que votre lettre m'eût presque inquiété. Je vous remercie profondément de cette lettre et de l'envoi de ce livre admirable. C'est à certains moments éternels comme *l'imitation*, comme Marc-Aurèle, comme les rares livres qui ont une vie organique, une vie qu'on sent qui a lieu *ab intro* comme dans les paroles de Jésus-Christ par exemple, et qui ne s'agglomère pas comme une boule de neige. Débarrassé de quelques accessoires, resserré un peu, ce serait tout à fait impérissable et sans date : le triste et merveilleux bréviaire des vierges. Et puis, quelle joie de retrouver en France cette puissance et ces habitudes métaphysiques et cette faculté divine de l'introspection simple ; et la simple et timide et presque maladroite sublimité de la pensée, si rare en ces pauvres temps de sublime purement matériel ou verbal. Je vous remercie encore de l'envoi de ce noble et grand livre où toute âme qui n'a pas voulu tomber tout de suite retrouvera ses luttes éternisées avec ce caractère spécial d'immuabilité et de merveilleuse mesure qu'ont seuls les grands chefs-d'œuvre de France : car il me semble que ce livre a l'odeur singulière des chefs-d'œuvre... Je songe à cette bonté d'une discrétion si grande... et ces attendrissements qu'on n'a jamais sus et ces résignations dans le désert et ces larmes qu'on n'a pas osé verser seul, et toute la vie qu'on n'ose jamais traduire...

Me permettez-vous de vous serrer humblement les mains ?

Maurice Maeterlinck

À partir de là, un échange va s'instaurer entre les deux écrivains, qui aboutit peu après à une visite que Gide, voyageant en Hollande et en Belgique pendant l'été, fait à Maeterlinck, ainsi qu'il le raconte au retour à Mockel :

Il se peut que je revienne en Belgique à la fin de l'hiver — car j'ai été ravi de mon voyage. J'ai vu plusieurs fois Maeterlinck, mais Van Lerberghe m'a décidément fait trop peur ; je n'ai pas osé l'approcher².

Et Mockel de s'indigner :

Comment, vous n'avez pas vu Charles V.L. ? Mais vous êtes un monstre ! [...] Mais il est le garçon le plus simple et le meilleur³...

Malgré ces encouragements, Gide va attendre l'automne pour établir ce contact, après avoir reçu une lettre attardée mais chaleureuse de l'auteur des *Flaireurs*. Il reprend alors la même curieuse excuse :

2. Lettre du 23 août 1891, *Correspondance* citée, p. 41.

3. Lettre du 28 août 1891, *ibid.*, p. 44.

Je serais certainement venu vous trouver, à Bruxelles, où je suis passé cet été, si la crainte ne m'avait retenu [...], puis vous me faisiez parfaitement peur ; peut-être Mockel vous a-t-il dit cela ⁴.

Dans *La Wallonie*, en août, Mockel vient de publier *Reflets d'ailleurs*, proses que Gide a signées André Walter. À Liège, ce texte est remarqué par Charles Delchevalerie, rédacteur en chef d'une jeune revue symboliste que Paul Gérardy, poète lui aussi, vient de créer : son premier numéro va paraître en janvier 1892. C'est probablement par l'entremise de Mockel que Delchevalerie obtient l'adresse du pseudo Walter, et lui écrit alors :

CHARLES DELCHEVALERIE À ANDRÉ GIDE

FLORÉAL

Revue

de littérature et d'art

Rédaction

Liège, le 2 février 1892.

Monsieur,

Nous sommes ici quelques jeunes et nous faisons une revue d'art dont le premier n^o, paru il y a quelques jours, vous est sans doute parvenu. Si vous avez pris la peine de nous lire, vous nous aurez vus, du moins, sincères et juvéniles, et c'est là ce qui m'autorise à venir vers vous, plus encore, je crois, que la caution des hautes sympathies qui voulurent bien aider à notre projet.

Mes amis me chargent, Monsieur, de vous prier de consentir à ce que nous vous inscrivions parmi nos collaborateurs, et de vous demander de nous donner de temps à autre — oh, le plus souvent et le plus tôt possible ! — quelque petite page de vos brouillons.

Nous n'avons guère pu vous lire, ici — et ce que nous connaissons de vous se réduit à peu près aux *Reflets d'ailleurs* publiés à *La Wallonie* ; mais il y avait dans ces délicates proses irisées de quoi former viablement tous les éléments de l'admiration sympathique d'art que nous vous avons vouée. C'est vous dire, n'est-ce pas, quelle bonne joie nous aurions de pouvoir vous compter parmi nous.

Floréal tient à vous dire anticipativement sa gratitude — dans l'espoir inavoué de vous engager quelque peu — et je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments distingués.

Charles Delchevalerie ⁵

Gide va répondre positivement à cette demande, en envoyant *Paysages*, texte en prose qui paraît dans le n^o 3 de *Floréal*, en mars 1892.

4. V. la correspondance présentée plus loin dans le présent numéro.

5. Lettre inédite, Bibl. litt. Jacques-Doucet.

CHARLES DELCHEVALERIE À ANDRÉ GIDE

FLORÉAL

Revue
de littérature et d'art—
Rédaction
Rue de la Boverie, 7
LIÈGE

14 février 1892.

Monsieur,

Que je vous dise bien vite tous nos chaleureux mercis pour avoir si aimablement accepté notre invitation, pour les lignes si cordialement sympathiques que vous avez bien voulu m'écrire, et surtout pour les exquises proses de votre envoi. Permettez que nous vous disions notre admiration pour les rares petits bijoux que sont ces paysages en teintes de clarté délavée. Quelle harmonieuse psychologie, aussi, vous savez en dégager ! Mais je ne veux pas vous en parler sur une brève carte commencée pour vous dire tout bonnement notre joie reconnaissante. Vos fragments ne pourront malheureusement passer dans notre second n°, déjà préparé et que patronnent Henri de Régnier et Fernand Séverin — mais nous serons heureux d'en blasonner notre n° de mars. Je vous enverrai donc épreuve en temps et lieu. — Nos mercis encore, et pardon pour cette hâte et veuillez croire aux meilleurs sentiments de votre tout dévoué

Ch. Delchevalerie ⁶

Rappelé en Belgique par la mort de son père, Mockel participe à cet échange ; le 27 février, de Liège, il écrit à Gide :

Quelle bonne surprise j'ai eue à mon retour de Bruxelles, mon cher ami, en trouvant ici votre affectueuse lettre. J'ai couru tout de suite chez Delchevalerie et il m'a montré vos proses. [...] Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me les dédier et je suis très fier de voir mon nom joint au vôtre dans la perspective de ces pages nacrées ⁷...

Et c'est encore Mockel, parfait confrère envers cette revue rivale de la sienne, que Gide utilise comme intermédiaire entre lui et *Floréal* :

Je reçois les épreuves de *Floréal*.

Aurez-vous l'obligeance de les remettre à Delchevalerie ou à l'imprimerie ⁸ ?

Pourtant, sa collaboration à cette revue ne se renouvellera pas. En

6. *Id.*

7. *Correspondance citée*, p. 55.

8. *Ibid.*, p. 64, lettre du 9 mars 1892.

novembre, il écrit à Mockel :

Si vous rencontrez Delchevalerie faites-lui de nos amitiés. Je n'oublie pas *Floréal* mais je n'ai pas un instant ⁹.

D'ailleurs, *Floréal* cesse de paraître en mars 1893. Mais cette expérience connaît un autre prolongement : Gide, qui a bien dû avoir quelques contacts avec son directeur, Paul Gérardy, éprouve à l'égard de l'Allemagne, en particulier depuis le séjour qu'il a fait à Munich au printemps 1892, un intérêt soutenu ; or Gérardy est germaniste, poète bilingue ami de Stefan George pour qui il a écrit un poème-dédicace, et il collabore à la revue que George publie à Berlin depuis 1892, les *Blätter für die Kunst*.

Gide va donc s'adresser à Gérardy pour obtenir cette revue confidentielle. Nous ne possédons que la réponse de Gérardy, que Gide reçoit alors qu'il séjourne à La Brévine :

PAUL GÉRARDY À ANDRÉ GIDE

Liège, 19 décembre 1894.

Cher Monsieur,

Votre bonne et si belle lettre m'a rencontré en voyage, à Nuremberg je crois, et elle m'a causé une joie profonde. Ne m'en veuillez pas si le hasard de mes pérégrinations ne m'a pas permis de vous répondre plus vite. Me revoici au calme dans cette banalement bonne vieille ville de Liège et je puis à loisir m'entretenir avec vous.

Sans doute les *Blätter* vous sont déjà parvenus. J'ai écrit à mon ami Stefan George pour le prier de vous envoyer toute la collection. Les *Blätter* n'ont pas d'abonnés et ne paraissent qu'à un nombre fort restreint de lecteurs, choisis par les collaborateurs et nous sommes heureux de vous compter parmi les rares qui s'intéressent à notre effort.

Ce qui, dans votre trop bonne lettre, m'a causé une joie très grande, c'est de voir que vous êtes au courant des choses d'Allemagne. Si vous saviez combien nous souffrons parfois de voir les meilleures revues françaises chanter ceux qui là-bas sont nos pires ennemis — tous ces vagues faiseurs de livres insipides, les Hauptmann, les Indermann, les Bierbaum et d'autres. Réalistes convaincus jadis, les voilà qui font volte-face vers le symbolisme. Vous connaissez sans doute leurs œuvres et il est superflu de vous en parler davantage pour que vous compreniez combien Stefan George et mes quelques autres amis des *Blätter für die Kunst* sont, dans ces grandes Allemagnes, les solitaires et les désolés. À peine trouve-t-on quelques personnes avec lesquelles la conversation est possible : quelques peintres, deux ou trois musiciens et c'est tout. Nous nous sommes trouvés réunis une partie de cette année, à Mu-

9. *Ibid.*, p. 78.

nich ; maintenant le groupe s'est dispersé à travers toute l'Allemagne et nous nous sommes dit au revoir la désolation dans l'âme et avec le triste espoir de nous retrouver tous un jour — à Paris !

Je prépare en ce moment un livre sur l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce sera un livre bien triste ! Vous me faites cette aimable proposition de venir à Munich puisque j'y suis. J'aurais été bien heureux de vous présenter les quelques artistes amis de là-bas. Mais je ne sais quand je retournerai à Munich ; ce ne sera certainement pas de sitôt. Mais Liège est si près de Paris. Si vous voulez faire ce court voyage, ce me serait une bonne joie de m'entretenir avec vous des choses de cette chère et désolée Allemagne.

Votre, en toute sympathie

Paul Gérardy

Liège, 22 rue St Rémy ¹⁰.

Nous ignorons si cet échange se prolongea ; la plupart des papiers de Gérardy ont été détruits. Mais on peut supposer qu'en 1896, son nom servit à son jeune ami Christian Beck pour se présenter à Gide, auteur à l'étoile montante. Et quand, en 1908, Gide fit enfin connaissance de Stefan George, ce fut au cours d'un repas chez Albert Mockel... Ce poète belge, eût dit Lafcadio, était un carrefour...

10. Lettre inédite, Bibl. lit. Jacques-Doucet.

Charles Van Lerberghe

par

JACQUES DETEMMERMAN

Par rapport à Verhaeren et Maeterlinck, dont les œuvres ont eu un retentissement universel, Charles Van Lerberghe est peu connu, même dans son pays natal¹. Il avait choisi d'y rester, préférant un faubourg de Bruxelles ou les bords de la Semois à la grande ville agitée qu'est Paris. Il a séjourné à plusieurs reprises dans la capitale française, mais n'a pas songé à y « arriver » autrement qu'en débarquant du train... Édité d'abord à Bruxelles, chez Lacomblez, il est devenu comme quelques autres Belges un « auteur du Mercure », ce qui lui valut le double agrément d'un bon accueil et d'un contrat sérieux.

*

En 1889, Van Lerberghe inaugure sa carrière avec *Les Fleureurs*, petit drame fondé sur l'amplification d'une donnée unique : un effet de terreur nocturne suscité par des coups répétés sur une porte². À minuit, la porte écroulée laissera entrer la Mort. La mise en œuvre était moins bonne que

1. Né à Gand, le 21 octobre 1861, Van Lerberghe était de bonne famille bourgeoise et francophone. Orphelin de bonne heure, il a fait ses études au collège Sainte-Barbe. Parmi ses condisciples, deux amis fidèles : Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy. À partir de 1886, il collabore à diverses revues belges et françaises. Sa carrière commence et finit par deux œuvres destinées à la scène : *Les Fleureurs* (1889) et *Pan* (1906). Deux recueils seulement — *Entrevisions* (1898) et *La Chanson d'Ève* (1904) — constituent son apport à la poésie. Miné par la maladie, Van Lerberghe a passé la dernière année de sa vie en état d'inconscience. Après sa mort, survenue à Bruxelles, le 26 octobre 1907, ses amis ont publié quelques textes inédits, notamment les *Contes hors du temps* (1931). Sa correspondance, fort intéressante, est partiellement éditée : les lettres à Fernand Severin ont paru en 1924 (texte tronqué), les *Lettres à une jeune fille*, en 1954, et les lettres à Albert Mockel, en 1986.

2. Bruxelles, Lacomblez, 1890. Le texte avait d'abord paru dans *La Wallonie* du 31 janvier 1889, avec un tirage à part de 25 exemplaires. La pièce a été créée par le Théâtre de l'Œuvre, à la Gaîté-Montparnasse, le 5 février 1892.

l'idée. On a tôt fait de deviner, et les indications scéniques, trop précises, viennent renforcer des effets déjà bien lourds : bruits de chapelet, aspersions d'eau bénite, aboiements de chien, ombre de corbillard. Peu après, avec *L'Intruse*, Maeterlinck fera nettement mieux.

Gide a lu *Les Fleureurs* et les a jugés « assez mauvais »³. Ce n'est pas injuste. La pièce manque de finesse, de psychologie. Enfin, le tout est déparé par l'emploi de quelques bribes de langage « parlé ». Voulu pour faire vrai, elles sonnent tout à fait faux⁴.

Au moment où cette tentative plutôt maladroite voit le jour, Gide prépare ses débuts avec *Les Cahiers d'André Walter*, présentés comme œuvre posthume. Cette mystification a été épargnée à Van Lerberghe. Il emporte l'ouvrage à la campagne, où sa sœur l'a invité. C'était à Velthem, près de Louvain. Évitant de s'attarder dans la demeure, que lui gâche l'esprit bourgeois des occupants, il préfère lire dans le verger, où il trouvait l'ombre et la tranquillité :

Velthem, Brabant.

S.d.⁵.

Mon cher Poète,

Pardonnez-moi de ne vous remercier qu'aujourd'hui, par suite des retards de la campagne, de ces *Cahiers d'André Walter* que vous avez bien voulu m'offrir. Ce livre est superbe : l'un des plus beaux certainement, des plus hautement pensés, des plus artistiquement écrits de ce temps. Vous vous y révélez à la fois, et de façon pénétrante, analyste de l'âme, penseur et poète. Une telle révélation a été pour nous tous une grande nouvelle et une grande joie ! Salut, cher Confrère qui nous apparaissez aujourd'hui avec une aussi incomparable moisson de jeunes fleurs rares cueillies dans les plus purs jardins !

Ce livre de recueillement, de solitude, de mélancolie, de chasteté, d'idéal et d'amour vous fait aimer. C'est, quoi qu'en ait dit Flaubert, un des plus beaux triomphes d'une œuvre. Et je ne puis trouver rien qui exprime ici mieux mon admiration pour la vôtre que ma profonde *sympathie* pour l'artiste, ma chaleureuse et cordiale amitié.

Ch. Van Lerberghe

3. Jacques Cotnam, « Le *Subjectif* d'André Gide, ou les lectures d'André Walter (1889-1893) », *CAG 1*, 1969, pp. 15-113.

4. Plus tard, lors de l'élaboration de *Pan*, Van Lerberghe sentira combien il est difficile d'introduire des éléments comiques dans le fantastique.

5. Entre le 13 et le 31 juillet 1891. Les lettres de Van Lerberghe à Gide sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Fonds Gide, sous la cote γ 645.1 à γ 645.6. Le classement ne suit pas l'ordre chronologique.

La chaleur de ces mots a dû causer un sensible plaisir à Gide, puisqu'il s'est fait un devoir de leur donner un écho :

La Roque ⁶.

Cher Monsieur,

Vous m'avez écrit la meilleure des lettres. Mon éditeur me la remet hier seulement, après deux mois de détention dans ses tiroirs, — une réponse n'a donc plus aucune raison d'être, mais je tiens cependant à vous dire toute la joie que me fait votre sympathie.

Tout ce que Maeterlinck, Mockel et Le Roy m'avaient dit de vous me faisaient [*sic*] vivement désirer de vous voir et je serais certainement venu vous trouver, à Bruxelles, où je suis passé, cet été, si la crainte ne m'avait retenu — la crainte de vous importuner, car je n'avais pas encore reçu votre lettre amicale —, puis vous me faisiez parfaitement peur ; peut-être Mockel vous a-t-il dit cela. Mais votre lettre, heureusement, a fait fuir toutes mes craintes et rien ne me retiendra plus, si vous me le permettez, de vous serrer cordialement la main.

André Gide

(4, rue de Commaille. Paris)

Cette frayeur fait sourire ⁷. Gide aurait-il pu croire qu'un auteur est tout pareil à son œuvre ? Van Lerberghe était timide, mais sans que cela l'empêchât le moins du monde d'être agréable en société. On a cent témoignages là-dessus ! Gide n'aurait-il pas plutôt évité de rencontrer un jeune auteur dont les débuts ne promettaient guère ?

D'autre part, on ne voit pas trop ce qui aurait pu enthousiasmer Van Lerberghe dans ces *Cahiers*, sinon un évident savoir-faire. S'il a été lu au verger, c'est-à-dire assez distraitemment, le volume a certainement moins livré ses secrets que ses défauts et ses tics : l'apparence décousue et les citations en pluie serrée. Dans son *Journal*, où il n'y avait pas lieu de farder la vérité, Van Lerberghe note ses réactions devant quelques lectures récentes : « Acclamations et battements de mains pour *Rarahu*, sifflets pour *Là-bas*, indifférence seulement pour *André Walter* ⁸. »

Au printemps suivant, l'écrivain belge reçoit *Les Poésies d'André Walter*, alors qu'il est encore sous le coup de l'émotion causée par *Pelléas*

6. S. d. (automne 1891). La lettre de Gide a été collée par Van Lerberghe dans le tome 3 (1881-1893) de son *Journal* (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature).

7. Le 23 août 1891, Gide écrit à Mockel qu'il a vu deux fois Maeterlinck, mais non Van Lerberghe (« ... je n'ai pas osé l'approcher »). Gide—Mockel, *Correspondance*, éd. Vanwelkenhuyzen (Genève : Droz, 1975).

8. *Journal*, t. 3, f° 49.

et *Mélisande*, que Maeterlinck lui avait communiqué⁹.

Winxele-Velthem. [11 septembre 1892¹⁰]

Mon cher André Gide,

Pardon si, à cause de la campagne, je n'ai pu vous remercier plus tôt d'avoir bien voulu m'offrir *Les Poésies d'André Walter*. Je viens de les lire avec joie, dans le véritable cadre qui leur convient en solitude et recueillement.

Dans ces poésies encore, comme dans *Les Cahiers d'André Walter*, il y a des choses exquises de délicatesse sentimentale, de tristesse assoupie et discrète, de rêverie à mi-voix, de prière d'âme à âme. J'aime aussi l'extrême simplicité du sujet de ce poème. Il m'apparaît comme le dialogue timide d'un frère et d'une sœur étrangères, par quelque soir d'automne, invitant aux départs¹¹... Et c'est aussi le voyage « au pays qui te ressemble »... Votre poème est peut-être un peu court, un peu indécis de forme. Je voudrais, pour ma part, une forme plus harmonieuse, plus métrique... Je n'aime pas le trop grand sans-gêne non plus de celle qui me rappelle parfois une autre Elsa¹². Et puis la raison artistique de singularités comme au X et XX m'échappe¹³. Pardonnez-moi ces petites critiques. Vous m'avez écrit récemment, cher Poète, une si gentille lettre que je veux vous parler très sincèrement, selon ma pensée.

Je crois que pour ce qui nous concerne, ici du moins, ces petites choses ont fait du tort à vos poèmes. Il n'en est pas moins vrai que la beauté de l'Idée suffit amplement à racheter cela. Le poème III, par exemple, est superbe : « Et nous avons posé nos fronts contre la vitre / Où la nuit sanglotait »..., le poème V aussi, et VIII, XI, XIV, XV, et d'autres encore.

Merci donc encore, cher Poète, de la bonne joie d'art et croyez-moi bien sympathiquement à vous.

Ch. Van Lerberghe

Un an plus tard, Gide, décidément très fécond, publie *La Tentative amoureuse* et *Le Voyage d'Urien*¹⁴. Un exemplaire du dernier ouvrage parvient à Van Lerberghe :

9. « Reçu de André Gide : *Les Poésies d'André Walter*. » Pas de commentaire. *Journal*, t. 3, f° 198.

10. Lettre datée d'après le cachet postal.

11. Le passage « Prière d'âme à âme... » jusqu'à « automne » a été transcrit par Van Lerberghe dans son *Journal* (t. 3, f° 225).

12. Allusion à *Chantefable un peu naïve* de Mockel (1891). L'œuvre, que Van Lerberghe avait peu appréciée, est dédiée « à la simple ELSA qui fut aimée du Chevalier au Cygne ».

13. Il s'agit de singularités métriques.

14. *La Wallonie*, en mai-juin 1892, en avait publié deux fragments importants.

[Velthem, 9 septembre 1893 ¹⁵.]

Mon cher Poète,

Merci de tout cœur pour le superbe volume que vous avez bien voulu m'offrir, à moi, qui n'y ai certainement aucun titre. J'en suis même un peu confus.

Mais ne m'eussiez-vous pas fait le gracieux hommage de votre œuvre que je vous eusse écrit néanmoins (comme je viens de le faire à Vielé-Griffin pour *La Chevauchée de Yeldis*) combien je l'aime et l'admire ¹⁶. Ce *Voyage d'Urien*, en effet, malgré toute la valeur de vos poèmes précédents, est pour moi une révélation complète. Depuis Flaubert et Villiers, je n'ai lu plus belle prose et n'ai rencontré d'écrit d'une plus noble et grandiose pensée. C'est en maître que vous vous affirmez. « Tu Marcellus eris ¹⁷ ».

Merci encore, cher Poète, de m'avoir donné la joie d'unir à ma sincère et profonde admiration toute mon amitié fraternelle.

Ch. Van Lerberghe

Ayez la bonté, je vous prie, de saluer de ma part Maurice Denis qui a illustré votre œuvre d'une manière si rare et si belle. Je ne puis aimer également tous ces dessins. Ceux de la 2^e partie me semblent même regrettables. Surtout ceux de la page 80, 91, 101, 83, qui me font horreur. Mais, par contre, quelle grâce adorable dans ces jeunes filles (19, 1, 93, 27, 30) et quels magnifiques tableaux que ceux de la page 36, 32 et 40 ! Je me souviens toujours, du reste, de son beau *Soir trinitaire*, aux XX, en 92 ¹⁸. C'est un artiste en qui j'ai foi.

On finirait par admirer la générosité de Gide offrant régulièrement ses livres à un confrère qui ne publie, lui, que quelques pages l'an. En juillet 1894, Van Lerberghe décroche un diplôme à l'Université de Bruxelles. Il le fallait, puisqu'il espérait fonder un jour un ménage. En attendant, il tire le diable par la queue et songe à entrer dans l'enseignement. Il n'y tenait pas trop et n'est pas désespéré par l'échec de ses tentatives. Mieux valait, en définitive, se contenter du minimum et poursuivre la lente élaboration d'un recueil. Il y travaille sérieusement quand, en mai 1895, Gide lui fait

15. Cette lettre, datée d'après le cachet postal, envoyée à la Librairie de l'Art Indépendant, a été réexpédiée rue de Commaille et, de là, à La Roque.

16. Paris : Vanier, 1893. La lettre de Van Lerberghe à Vielé-Griffin (datée, en réalité, du lendemain) a été publiée dans *La Phalange et Antée* du 15 mars 1908, p. 877.

17. Virgile, *Énéide*, VI, 883.

18. Van Lerberghe était présent à l'ouverture de l'exposition. Il a noté dans son *Journal* (t. 3, ff. 151-152) : « Ouverture des XX. Une œuvre nous attire également, Maurice [Maeterlinck] et moi : le *Soir trinitaire* de Denis. Ensuite, *Une hététaire* de Toorop. » Invité par le groupe des Vingt, Maurice Denis avait exposé cinq œuvres.

parvenir un exemplaire de *Paludes*.

Winxle, 25 juin 95.

Mon cher Poète,

Je suis toujours touché, en recevant un de ces beaux livres — comme *Paludes* —, magnifiques expressions de votre art si noble, de la bonne et adorable pensée de sympathie qui vous me le fait offrir. Je ne suis rien pour vous. Il est étrange même que mon nom obscur vous soit connu. Il a figuré, dans quelques revues d'ici, au bas de petites pièces de vers ; peut-être est-ce là que vous l'avez trouvé. Et dois-je me diriger vers un songe de beauté solitaire et pensive la joie de m'être rapproché de vous ? Ou peut-être mon très indulgent ami Albert Mockel vous a-t-il dit toute l'estime profonde que j'eus depuis ces *Cahiers d'André Walter* pour votre œuvre, et m'a-t-il ennobli près de vous de tout ce que j'aime ? Quoi qu'il en soit, cher Poète lointain que je n'ai jamais vu qu'en mon cœur, je vous remercie ; vous êtes tout aimable, et je vous salue mille fois, bien fraternellement.

Paludes est un livre bien étrange, qui m'a d'abord un peu déconcerté, mais séduit ensuite et ravi. Il est âpre et sombre, mais enivre. Il dit la misère, la pauvre vanité de tout ce qui n'est pas le seul bien qui nous reste, le petit champ de Tityre sur lequel vous avez abaissé tous les rayons et dont vous avez fait une chose à la fois triste et splendide. Il est un de ces cris plaintifs dont parle Baudelaire, que se renvoient d'ironiques échos¹⁹. Il est aussi un beau témoignage de dignité artistique, par son caractère entier, son individualité fière, pure de toute compromission mondaine, un vrai livre de poète à poète, d'âme à âme.

Je vous dois encore des félicitations pour le style si curieux, si intense, si original de ce livre. Certaines pages sont, sous ce rapport, réellement grandioses. Je citerai, entre autres, celles de la chasse au canard avec leurs mots suraigus, lancinants, leurs impressions d'étouffement et de mort et de merveille.

Charles Van Lerberghe

P.-S. Excusez-moi de n'avoir pu vous remercier plus tôt. Mon absence de Bruxelles et mon séjour à la campagne en fut l'unique cause.

Paludes a « beaucoup impressionné » Van Lerberghe²⁰, sans doute autant par la complexité de sa structure que par les surenchères un peu ironiques d'un esthétisme à l'égard duquel Gide prenait du recul.

Au même moment, Van Lerberghe en a presque fini, mais non sans peine, avec *Entrevisions*. Le résultat est respectable et permet de mesurer le chemin parcouru. Venu de la poésie parnassienne, Van Lerberghe avait un moment subi l'influence de Mallarmé. Son étrange *Solyane*, inachevé,

19. Allusion au poème *Les Phares*.

20. Van Lerberghe, *Lettres à Fernand Severin* (Bruxelles-Paris : La Renaissance du Livre, 1924), p. 68.

en témoin²¹. Avec *Entrevisions*, il a trouvé sa vraie voie : celle de la poésie symboliste marquée d'influences plastiques et picturales (le pré-raphaélisme anglais, en premier lieu). Gide a reçu le trente-troisième exemplaire, dédicacé « *Au noble et subtil écrivain, au penseur, à l'ami*²² ». Fait exceptionnel — puisque la quasi-totalité des lettres reçues par Van Lerberghe a été détruite —, la missive de Gide a été conservée²³ :

Cher poète et ami,

Pardonnez, je vous prie, une si tardive réponse : c'est que je n'ai pour vous que des mots d'amitié. D'autres loueront vos vers ; moi, je ne sais que les aimer. Je ne connaissais de vous, jusqu'alors, que trop peu de choses et regrettais de croire que ce qu'elles avaient d'exquis les rendit trop fatalement rares, — mais voici tout un livre où se promener avec vous. Et c'est parce que je veux vous la redire, que la sympathie que vous dites pour moi m'est chère. Sans ces fleurs d'amitié sur la route, la littérature vraiment serait un désert trop sauvage ; la fierté qu'on aurait à s'y promener droit n'y ferait pas la marche moins aride. Le parfum de vos vers me rafraîchit.

Au revoir, poète ; il y a plaisir à vivre puisque vous chantez.

Je suis amicalement,

André Gide

Rome, 18 mars 98.

Libéré de son recueil, Van Lerberghe va vivre à l'étranger le changement de siècle. En novembre 1899, il part pour Berlin. De mai à novembre 1900, il séjourne à Munich. De là, il gagne Rome et ne revient à Bruxelles, à la fin d'août 1901, que pour s'établir à Bouillon, près de la frontière française. D'Italie, il ramène deux projets. Gide, lui, a publié d'abondance et est devenu — à ses frais — un « auteur du *Mercur* ». Un exemplaire de *L'Immoraliste* est envoyé à Van Lerberghe.

21. *Solyane* : un chef-d'œuvre oublié, avec des textes critiques collationnés et commentés par Robert Goffin (Paris : Seghers, 1969). On donnera la préférence à l'édition, finement analysée, de Gustave Vanwelkenhuyzen dans le *Bulletin* [de l']*Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1968, pp. 285-337.

22. *Journal*, t. 4, f° 227.

23. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, AcR 196/24. Cette lettre, non reprise au fichier, a été publiée avec de minimes coupures par Jean War-moes dans les notes de son article consacré à Marguerite Gombert : « Une amitié de Charles Van Lerberghe », *Le Livre et l'Estampe*, n° 41-42, 1965, pp. 1-32.

Vieille Route de France
Bouillon [S. d. 24]

Mon cher Confrère,

Je vous remercie cordialement d'avoir daigné vous souvenir de moi et de me faire hommage de votre beau livre, *L'Immoraliste*, que je viens de lire ici à la campagne. Il y avait assez longtemps, ayant beaucoup voyagé en Allemagne et en Italie, et négligé un peu la littérature, que je ne vous avais lu. Aussi ai-je été saisi de l'étrange métamorphose de votre art. *L'Immoraliste*, avec son analyse minutieuse et sa sécheresse voulue, m'a même tout d'abord déconcerté. Mais je n'ai pas tardé à saisir toute la rare beauté souffrante et pensive de cette œuvre, souvent si aiguë de sensations que des choses en semblent vécues.

J'y aime, comme en tout ce qui est de vous, particulièrement deux choses : cette belle horreur des choses sans signification, des aventures banales, et cette tenue hautaine qui donne à vos œuvres leur intellectualité supérieure et magnifique. Ce sont dons d'aristocratie. Et vous m'apparaissez très aristocrate en art. Dans la vie aussi, s'il est permis à un confrère de retrouver parfois dans le héros inquiet et intellectuellement aventureux de ce livre quelque ombre de son auteur.

J'oubliais de dire combien j'ai trouvé délicieux le petit livre, d'apparence un peu reculée, et qui fait d'autant mieux goûter ce qu'il y a, de même dans le style de *L'Immoraliste*, d'un peu rigoriste et Port-Royal...

Merci encore, mon cher Gide, et croyez-moi toujours, en toute confraternelle sympathie, bien à vous,

Charles Van Lerberghe

C'est à Bouillon que Van Lerberghe met au point son chef-d'œuvre, *La Chanson d'Ève*, qui voit le jour au début de 1904. Le service de presse inclut évidemment Gide, qui reçoit le vingt-quatrième exemplaire²⁵.

Contrairement à *Entrevisions*, qui était un bouquet de pièces, *La Chanson d'Ève* est un seul et grand poème célébrant la beauté des choses et des sensations.

Très librement inspirée de la Genèse, cette *Chanson d'Ève* sentait le fagot²⁶. Dans son *Commentaire de la Chanson d'Ève*²⁷, destiné à Moc-

24. Deuxième semestre de 1902.

25. D'après le *Journal* (t. 7, f° 23). Le nom de Gide est suivi d'un astérisque, ce qui indique qu'il a répondu. La lettre est perdue. La même année, Van Lerberghe a lu *Saül* (*Journal*, t. 7, f° 44. Sans commentaire).

26. Il vaut cependant mieux ne pas le rattacher au genre qu'est la « poésie biblique », contrairement à ce qu'a fait Robert Couffignal (*Aux premiers jours du monde*). *La Paraphrase poétique de la Genèse, de Hugo à Supervielle*, Paris : Minard-Letres Modernes, 1970) : on s'épargne ainsi un embarras réel et une sévérité peu justifiée.

kel, le poète a franchement abordé un problème dont il n'avait, jusque-là, parlé qu'en termes discrets : « *Je suis un athée convaincu.* » Sa foi s'est effondrée au sortir de ses études, à Sainte-Barbe, qui lui avaient laissé un souvenir amer :

Depuis, j'ai gardé une sourde rancune à tous ceux qui avaient trompé ma jeunesse, l'avaient surtout élevée dans l'odeur de la mort et l'effroi des hideuses vengeances²⁷.

Son passage à l'Université de Bruxelles, où l'enseignement se réclamait du libre examen, a mené la métamorphose à son terme.

L'orientation anti-chrétienne de Van Lerberghe court comme un fil à travers tout le poème. Des multiples composantes de l'œuvre, c'est aussi celle qu'on a eu le plus tendance à minimiser. Pour la critique encline à l'idéalisme et à la paraphrase, c'était commode et rassurant. On monte les jolies en épingle et on finit par perdre de vue que *La Chanson d'Ève* est l'exacte contemporaine des lois Combes...

Cet engagement est au cœur même de *Pan*, terminé à la fin de l'hiver 1904. Van Lerberghe trouve des qualités à son œuvre : de la vie, du mouvement et des idées qui ne peuvent laisser le public indifférent. En novembre 1905, le manuscrit est envoyé à Vallette et accepté aussitôt. Alors qu'il n'a plus qu'à attendre les épreuves, Van Lerberghe commence à se faire du souci. À qui dédier l'œuvre ? Pressenti le 10 septembre 1905, Camille Lemonnier, romancier naturaliste, accepte avec gratitude²⁹. Il lui faudrait aussi un préfacier, écrit-il à Mockel : « *Une pièce pareille aurait besoin d'une petite introduction pour revendiquer le nu lyrique sur la scène et les autres cochonneries et aristophaneries. Si j'avais été lié avec Pierre Louÿs, je lui aurais demandé cela. Son nom, en plus, aurait illuminé la couverture de mon livre* »³⁰.

27. Texte reproduit dans l'ouvrage de J. Guillaume, *La Poésie de Van Lerberghe. Essai d'exégèse intégrale* (Bruxelles : Palais des Académies, 1962), p. 14.

28. *Ibid.*, p. 15.

29. Les documents ont été publiés dans notre article « Charles Van Lerberghe et Camille Lemonnier », in *Regards sur les lettres françaises de Belgique* (Bruxelles : André De Rache, 1976), pp. 99-112.

30. *Lettres à Albert Mockel* (éd. R. Debever et J. Detemmerman, Bruxelles : Labor, 1986), t. I, p. 412. La pièce étant peu connue, résumons-la brièvement. En Flandre, au bord de la mer. Chez Pierre, qui est berger, un groupe de « gipsies » a fait halte. Parmi eux, le dieu Pan ressuscité. C'est un dieu joyeux, qui danse (comme chez Nietzsche !). Paniska, fille de Pierre, s'unit à lui et un souffle

Van Lerberghe avait sans doute présent à l'esprit un article que Louÿs avait publié dans le *Mercure de France* en octobre 1897. Ce *Plaidoyer pour la liberté morale* brocardait la pudibonderie qui régnait sur les scènes et soutenait que le nu, au théâtre, « *dévoilé en toute gravité par des créatures d'exception, devrait être un spectacle non seulement admis, mais subventionné par l'État* ³¹ ».

À défaut de Pierre Louÿs, pourquoi pas Gide ? Mockel a été chargé d'une première démarche ³². Entre temps, Van Lerberghe écrit lui-même au préfacer « *in spe* ». Le 21 janvier 1906, la lettre lui revient avec la mention « inconnu rue de Commaille ». Le 25, il demande à Lemonnier les pages liminaires d'un volume qui prend part à la lutte contre les « *puissances des ténèbres* » qui pèsent sur la Belgique, et l'étouffent. Une préface de Lemonnier serait une protection et une « *promesse de victoire* ». Le choix de Van Lerberghe, ici, se défend. Lemonnier n'était pas fermé aux audaces. Du reste, les outrances de son naturalisme lyrique l'avaient conduit à trois reprises devant les tribunaux... Lemonnier décline cependant l'offre.

Une nouvelle lettre à Gide trouve, cette fois, son destinataire.

Bouillon (Belgique)
14/2/06

Mon cher Confrère,

Je vous ai écrit, il y a un mois environ, pour vous demander si vous n'auriez pas la bonté de me faire une petite introduction à une comédie que je vais publier, ces jours-ci, en volume au *Mercure* ; malheureusement ma lettre m'est revenue d'Allemagne. On me dit que vous y êtes au présent. J'essaie malgré tout, une dernière fois, de venir vous y retrouver. C'est que je compte depuis bien longtemps sur une obligeance dont vous m'avez déjà donné tant

de printemps passe sur la terre (comme au premier acte de *La Walkyrie* !). Le lendemain, les autorités se réunissent pour aviser, pendant qu'un exorcisme échoue piteusement. L'abbé est intransigeant, le capucin — enclin aux compromis — serait favorable à un « paganisme chrétien », le bourgmestre ne songe qu'à préserver l'ordre public... Ils mettent au point un « concordat » que Pan refuse. Une rumeur, au dehors, se précise : c'est le cortège triomphal de Pan qui approche. Paniska, qui ouvre la marche, annonce le règne de la lumière et de la joie.

31. La suite de l'article malmène la Réforme (le « hideux protestantisme ») autant que le christianisme paulinien. On notera, en bas de page, une raillerie visant « M. Charles G. », protestant qui enseigne le droit dans une Faculté méridionale...

32. D'après une note autographe portée par Mockel sur la lettre de Van Lerberghe (n° 132).

de preuves, depuis le temps des premiers cahiers d'André Walter jusqu'à vos magnifiques essais de théâtre de l'an passé, et puis parce que vos théories sont si près des miennes à ce sujet que j'ai depuis longtemps l'espoir aussi que mon *Pan* ne vous déplairait pas trop. Dois-je vous dire combien je serais heureux d'avoir *de vous* une petite introduction, car ne voudrais pas dire une préface, mais plutôt une présentation par vous au public français. Vous y êtes célèbre désormais; moi, je n'ai guère tenté devant ce public que mon tout petit essai des *Flaieurs*, qui n'a guère réussi que devant moi-même. (Je suis si peu difficile.)

Le *Pan* dont je viens de recevoir les dernières épreuves au Mercure, est donc achevé, et je vous enverrais ces épreuves si vous le vouliez, mais je crains vraiment d'abuser, surtout que je vous sais en voyage (Mockel, que j'ai un jour envoyé à votre recherche, m'en informe définitivement) et que nous-mêmes à cause de ces retards imprévus voudrions bien paraître encore à la fin de cet hiver. Vallette donc vous enverrait volontiers ces épreuves. Vous verriez aussi que j'ai eu l'audace d'aborder une comédie d'un genre assez spécial, un peu aristophanesque, très flamand et satirique. Ce que j'aurais voulu vous demander, outre votre beau patronage d'artiste que je mets au tout premier rang, c'est ce que vous pensez d'une telle tentative, assurément hardie, mais qui n'a nulle prétention à marcher sur les brisées de *Cyrano*. C'est que ma pièce est révolutionnaire, et au premier chef. Il s'agit de la lutte « comique » et un peu tragique ou dionysiaque du paganisme (*Pan*) et du catholicisme moderne. Et, incidemment, il s'agit de la grosse question de l'immoralité (en paroles du moins ou en théories philosophiques) au théâtre. Même un peu en action (!), car mon héroïne (*Paniska*, épouse du dieu *Pan*) doit y paraître *nue*. C'est du moins ainsi que « l'auteur » semble vouloir que la déesse apparaisse dans la dernière scène...

Enfin, mon cher Confrère, je ne veux pas vous importuner par une insistance que je devine aujourd'hui déplacée. Mais je ne voudrais pas non plus laisser paraître mon *Pan* sans avoir essayé de vous demander une introduction.

Votre bien cordialement dévoué

Ch. Van Lerberghe

Sans réponse, à moins que vous ne désiriez lire les épreuves du Mercure. En ce cas, les demander simplement, de ma part, à Vallette, au Mercure.

Avec le recul, la demande paraît étrange, presque saugrenue, tant est grande la divergence des engagements et des situations. On voit cependant fort bien ce qui a pu pousser l'écrivain belge à solliciter quelques pages d'introduction. *Pan* était païen, autant que l'étaient *Les Nourritures terrestres*. Même refus de la notion de péché, même rejet des morales primitives :

Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme.

Commandements de Dieu, serez-vous dix ou vingt ?

Jusqu'où rétrécirez-vous vos limites ?
 Enseignerez-vous qu'il y a toujours plus de choses défendues ?
 [...]
 Commandements de Dieu, vous avez rendu malade mon âme,
 Vous avez entouré de murs les seules eaux pour me désaltérer.

A un moment où la littérature « *sentait furieusement le factice et le renfermé* »³³, Gide entonnait un hymne au monde des sensations. Van Lerberghe, de même, célèbre un naturisme qui se situe en dehors ou au delà des systèmes philosophiques ou métaphysiques³⁴. Et il le fait avec une fièvre anti-religieuse qui manque à Gide, simplement incroyant³⁵.

Cependant, on voit mal Gide patronnant l'apparition en scène d'une actrice peu vêtue. Il n'avait certainement pas oublié l'article de Louÿs³⁶. Il ne pouvait pas non plus ignorer que celui-ci était passé aux actes : *Les Chansons de Bilitis* avaient donné lieu, le 7 février 1901, à un spectacle de poses plastiques avec déclamation de poèmes sur une musique de Claude Debussy³⁷.

Ce n'est pas tout. La requête s'adressait aussi à un écrivain qui ne réussissait pas à s'imposer au théâtre. Antoine n'avait pas voulu de *Saül* en 1899. *Le Roi Candaule*, joué par Lugné-Poé en 1901, avait été mal reçu. Gide pouvait répondre qu'il aurait volontiers accédé à la demande, mais que les loisirs, dans l'immédiat, lui font défaut³⁸. *Pan* paraît donc sans aucune préface le 8 mai 1906. Un exemplaire, le vingtième dans la liste des envois, est expédié à Gide. A-t-il réagi ? On ne sait³⁹.

33. *Les Nourritures terrestres*, préface à l'édition de 1927.

34. Couffignal a bien fait le rapprochement entre *La Chanson d'Ève* et *Les Nourritures terrestres*.

35. Cf. *Journal*, 6 novembre 1927.

36. Tout, ici, ramène au Mercure de France, alors que Gide ne songeait qu'à une chose : s'en éloigner.

37. Partition redécouverte dans les années 50 et publiée en 1971. Debussy en a réutilisé la substance dans les *Six Épigraphes antiques* pour piano (1914).

38. La réponse de Gide (s.l.n.d.) est conservée dans une collection particulière. Le document a été exposée à Bruxelles en 1970 (cf. *Présence d'André Gide*, n° 161). Il est à remarquer que Gide, la même année, refuse une préface à Christian Beck pour *Hercule à Lerne*.

39. *Journal*, t. 7, f° 73. Van Lerberghe a ajouté « Rp » (Répondu) derrière certains noms. Il n'y a pas d'indication portée à la suite du nom de Gide. Il ne semble toutefois pas que cette liste ait été tenue à jour. Au début de 1906, les moyens intellectuels du poète sont déjà sérieusement amoindris. Sa lettre à Gide, maladroite et confuse, présente des caractéristiques que l'on retrouve alors dans l'ensemble de la correspondance.

À peine la pièce publiée, Van Lerberghe songe à un nouveau recueil de vers. Rien n'en sera fait : en septembre, il est frappé de paralysie. Deux mois plus tard, le 29 novembre, *Pan* est créé par Lugné-Poé, au Théâtre Marigny. Le rôle de Paniska, la faunesse, est tenu par Colette⁴⁰.

Quand Van Lerberghe disparaît, en 1907, il a dit l'essentiel avec sa *Chanson d'Ève* réalisée en parfaite symbiose avec le Symbolisme. Gide, à cette époque, en finit avec ses longs débuts, s'affranchit d'une esthétique datée et aborde ses années de maturité. Le nom du poète gantois ne s'est pourtant jamais effacé de sa mémoire. Interrogé en 1908 sur les écrivains belges, il rend hommage à trois d'entre eux :

J'ai eu pour Van Lerberghe, j'ai pour Verhaeren une très vive amitié. Leur œuvre et celle du Maeterlinck d'avant *Monna Vanna* n'a pas plus chaud lecteur que moi. Ces grands écrivains ont su, ainsi qu'il sied, être d'autant plus humains qu'ils ont été plus belges, d'autant plus belges qu'ils ont été personnels⁴¹.

Pour ce qui est de la « vive amitié » à l'égard de Van Lerberghe, on restera sceptique. Le catalogue de la bibliothèque de Gide vendue en 1925 est à utiliser avec prudence car il ne s'agit pas d'un inventaire. Il n'y apparaît aucune œuvre de Van Lerberghe, alors que Maeterlinck est représenté par une bonne douzaine de titres. La belle place réservée à Van Lerberghe dans *L'Anthologie de la poésie française* est finalement le meilleur et le plus juste des hommages⁴².

En vérité, trop de choses séparaient les deux hommes pour qu'un commerce d'esprit ait pu s'installer entre eux. Au jeu des comparaisons, on ne trouverait à leur vie respective qu'un point de ressemblance marquant : une éducation austère (et sans présence paternelle) dans un milieu imprégné de religion. Tous deux se sont délivrés de cette tutelle pour en arriver à des prises de position assez semblables : oui au Christ, non à l'Église. Ils ont eu les mêmes lectures libératrices : Schopenhauer, puis Nietzsche venu annoncer que la morale traditionnelle avait vécu, que l'existence était une source de joie et que cette joie ne pouvait être que terrestre. Au delà, apparaissent les divergences : l'athéisme de Gide livre l'homme à lui-même, celui de Van Lerberghe se résout en panthéisme.

Ce qui subsiste de la correspondance échangée par Gide et Van Lerberghe jette quelque lumière sur un épisode mal connu de la carrière du

40. Vêtue d'une tunique ! Rappelons que le nu, à l'époque, était à la fois suggéré et... escamoté par le port du « maillot académique », un collant rose.

41. *Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand*, 1908, p. 175.

42. Quatre poèmes retenus. Deux écrivains belges, seulement, parmi les élus. Verhaeren est le second.

poète belge. On n'en demandera pas beaucoup plus car il est bien évident que les deux écrivains n'apparaissent ici ni sous leur meilleur jour ni dans leur meilleure forme ! De Gide, qui résistait mal au penchant de « *faire métier de son amitié* », il y a bien peu ; de Van Lerberghe, il y a presque trop... À lire ce dernier, on ne devinerait pas qu'il a été un épistolier intéressant (et parfois captivant lorsqu'il explore les méandres de son esprit). Ici, l'expression déçoit et irrite par le manque de naturel, par la tendance à faire ronfler des mots fortement chargés de littérature (« souffrant », « lancinant »). On est surpris de le voir qualifier de « grandioses » deux œuvres de Gide. Le mot est mal choisi et, de surcroît, est tout à fait étranger au vocabulaire du poète. Les distillations de Gide l'ont vraiment peu inspiré !

André Fontainas

par

YUN SUN LIMET

Donc, pendant des années, mon père n'avait plus vu Gide et pendant la guerre de 40, je me trouvais avec mes parents à Nice. Un jour, traversant Nice à pied, avec mon père, au coin d'une rue, brusquement, nous avons rencontré André Gide, avec sa fille, lui aussi. Ces deux hommes ont été extrêmement heureux, surpris de se retrouver. Très cordialement, ils ont bavardé pendant quelques moments. Après ces instants de conversation, ils ont sincèrement, je pense, promis de se revoir, ils avaient été si heureux de se retrouver. Et puis plus jamais ils ne se sont revus ¹.

Le 29 juin 1893, André Fontainas envoie à André Gide la première lettre d'une correspondance qui durera jusqu'en 1938. Fontainas a alors vingt-huit ans. Né à Bruxelles, il y a vécu jusqu'en 1876. Il suit alors son père à Paris. C'est au lycée Condorcet (à l'époque, Fontanes) qu'il rencontre pour la première fois Mallarmé qui n'est autre que son professeur d'anglais. Parmi ses condisciples, on compte Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Guillaumet ou encore Rodolphe Darzens. Il a reçu la nationalité française à vingt et un ans. Son séjour de cinq ans en Belgique, où il obtient son diplôme de docteur en droit, est surtout l'occasion de confirmer sa vocation poétique et de prendre part à l'effervescence littéraire qui anime alors le pays ². C'est l'époque de *La Jeune Belgique* qui réunit Georges Rodenbach, Émile Verhaeren, Georges Eekhoud ou encore Camille Lemonnier, pour ne citer que les plus connus. C'est l'époque aussi de *La Wallonie*, dirigée par Albert Mockel. En cette année 1893, cet homme qui écrit à Gide est un poète ayant déjà une certaine place dans le milieu littéraire parisien. Son recueil *Le Sang*

1. Si ce n'est en 1945, à la réouverture du Louvre. (Propos de Anne-Romaine Fontainas).

2. Il fonde une revue littéraire, avec Charles-Henry Tombeur, *La Basoche*, qui vivra un peu plus d'un an et qui publiera ses poèmes de jeunesse.

des fleurs (paru en 1889 à Bruxelles chez la Veuve Monnom) lui a valu les félicitations de Mallarmé ainsi que son entrée dans le « cénacle » des mardis de la rue de Rome. En 1892, il publie *Les Vergers illusoire*s à la Librairie de l'Art Indépendant. Il collabore au *Mercure de France*, où il tient la chronique artistique³. Fontainas est marié à Gabrielle Herold, la sœur de son ami Ferdinand Herold qui l'a introduit au *Mercure de France*. Il a alors deux tout jeunes enfants, Ferdinand et Andrée.

Gide, quant à lui, vient de publier cette même année *Le Voyage d'Urien*, il est l'écrivain dont un José Maria de Heredia peut encore se permettre de dire : « Gide ne fera jamais rien⁴ ».

Les circonstances de la rencontre entre les deux écrivains restent imprécises. Anne-Romaine Fontainas (la fille du poète) pense qu'ils se seraient connus par l'intermédiaire de Pierre Louÿs, mais sans certitude aucune. On peut également supposer que ce fut à la Librairie de l'Art Indépendant, que tous deux fréquentaient, ou tout simplement aux mardis de Mallarmé. Mallarmé que Gide a rencontré en 1891 et qu'il vénère alors comme son maître. *Le Traité du Narcisse* a pour sous-titre *Traité du Symbole*, Gide a déjà collaboré à *La Wallonie* où des fragments du *Voyage d'Urien* paraissent sous un autre titre. Finalement, Gide et Fontainas se rencontrent tout naturellement à une époque où le symbolisme réunissait.

Voici la chronique d'une relation partie de cette communauté d'esprit et dont les années n'ont sans doute préservé que l'esprit.

*

Toutes les visions radieuses ou appâties parmi lesquelles l'Urien nous promène en laissant ce net sillage de phrases musicales et assouplies... (Paris, 29 juin 1893).

Ces phrases parlent du *Voyage d'Urien*. Le livre plaît de toute évidence à André Fontainas qui apprécie autant le principe du voyage à travers les idées que la musicalité de la phrase gidienne.

Il faut attendre un an avant que Gide ne réponde. D'octobre 1893 au printemps 1894, il est en Afrique du Nord. La lettre est envoyée de Rome, sans date précise. Gide se montre très enthousiaste pour le dernier recueil de Fontainas, *Les Nuits d'Épiphanie* (*Mercure de France*).

Cher Monsieur et ami,

Vos vers m'ont fait ici la plus charmante surprise ; ils me trouvèrent jeûnant et affamé de poésie — merveilleusement dispos à en jouir —. Le

3. Il le fera jusqu'en 1902. De 1902 à 1911, il tiendra la chronique théâtrale, et jusqu'à la fin de sa vie la chronique des poètes.

4. Cité par Léon Pierre-Quint dans *André Gide, sa vie, son œuvre*, p. 36.

livre est resté sur ma table et je le relis souvent. (Rome, ? 1894).

Les préoccupations sont essentiellement d'ordre esthétique et poétique. Les deux hommes parlent alors le « même langage ». Ils se verront chez Gide un an plus tard, en 1895. Gide invite Fontainas à dîner par un bref billet non daté. Il constitue l'un des rares témoignages écrits d'une rencontre effective entre eux. C'est dire que s'il fut une époque où ils se voyaient, elle fut de courte durée, et que la relation s'est surtout fondée sur des affinités plus littéraires que personnelles.

La sortie de *Paludes* est l'occasion pour Fontainas de dire la vanité de toute action, et la nécessité de continuer à œuvrer, malgré tout. L'occasion aussi de faire part de son amertume concernant la gloire littéraire.

Continuons à nous guider nous-mêmes, à encenser les autres avec le parfum illusoire des vapeurs de gloire et de génie, mais d'un facile retour sur nous-mêmes, mesurons la vanité de cette ivresse factice et stérile, nous aurons du moins l'avantage que j'estime de mesurer le néant comique de ce que nous valons et de ce que les autres valent. (Paris, 11 mai 1895).

Voilà qui apporte un curieux écho à une correspondance où deux écrivains ont le plus souvent « encensé » leurs œuvres respectives. Ceci en dit beaucoup, en fait, sur un certain désintéret de Fontainas pour la vie littéraire mondaine, ainsi que sur sa légendaire réserve. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide donne ce trait :

Herold était parfois flanqué de son beau-frère, un Belge énorme, du nom de Fontainas, qui était peut-être bien le meilleur des êtres, au cœur le plus tendre, et pas bête, je crois autant qu'on pouvait juger par ses silences. Il semblait avoir découvert que le plus sûr moyen de ne jamais dire de bêtises est de ne point parler du tout⁵.

Encore une fois, André Fontainas prend l'initiative d'envoyer à Gide son impression sur ses notes de voyage en Afrique du Nord qu'il a données dans le *Mercure de France*. Le propos est très élogieux et c'est sur le même ton que Gide répond à propos de *Crépuscules* de Fontainas. Il y a à cette période de leur correspondance, de toute évidence, un accord esthétique qui induit une certaine intimité personnelle. C'est alors qu'ils seront le plus proches, de cette proximité paradoxale qui caractérise toute leur relation. En 1897, Gide est en Italie avec sa femme. Il ne va pas très bien, Madeleine est malade. Il envoie de Ravello, le 28 avril, une lettre où il confie à Fontainas ses vicissitudes et, disons-le, son désespoir. Fontainas est le seul à qui il écrit, apparemment, puisqu'il lui demande

5. Gide, *Si le grain ne meurt*, p. 273.

d'excuser son silence auprès « *des autres* ».

À la parution des *Nourritures terrestres*, un peu plus tard (toujours en 1897), Fontainas ne manque pas d'envoyer une lettre qui a tout de l'article critique. Il a non seulement apprécié le livre mais aussi pu retracer le parcours intellectuel qui conduit à ces *Nourritures terrestres*⁶.

De 1898 à 1899, les échanges sont surtout d'ordre « pratique », qu'il s'agisse de la souscription pour le Balzac de Rodin, momentanément abandonnée, ou d'une demande de Gide pour inviter à l'exposition du peintre Lacoste : Morice, Maeterlinck, Mockel⁷, Quillard, Ranson, Marx, toutes personnes faisant partie de l'entourage proche de Fontainas. Il est question également de renseignements pratiques demandés par Gide sur l'exposition Rembrandt qui se tient à Amsterdam et dont Fontainas lui a dit le plus grand bien. À ce propos, le poète donne quelques très belles lignes critiques sur l'œuvre du peintre hollandais. Fontainas, critique d'art éclairé, auteur d'une *Histoire de la peinture française au XIX^e siècle*, fut intimement lié à Théo Van Rysselberghe⁸. Il fut aussi l'ami de Rodin, de Félicien Rops, à propos duquel il a fait une monographie, et d'Antoine Bourdelle.

En 1898, Fontainas connaît déjà une situation conjugale difficile. Difficultés qui déteignent sur son humeur et son travail.

Quant à moi, je nourris toujours à la fois 20 projets et ne m'attache avec obstination à aucun. Je ne travaille pas. (Paris, 17 octobre 1898).

Gide, lui, n'est pas très souvent à Paris, allant de La Roque à Lamalou-les-bains d'où il envoie une lettre sur des poèmes parus dans le *Mercure de France* et qui seront repris dans le recueil *Le Jardin des Îles claires*.

Votre poème est beau, cher ami, et je vous en remercie, parce que la visionnaire extase qu'il exagère, vint dans ma triste solitude ici, comme le chœur d'Océanides vers le rocher muet de Prométhée⁹.

Et puis... mais ce serait trop long à dire ... (questions de métrique) — il y a là des difficultés résolues, des rythmes [sic] rompus, sans aucune *solution d'art*, cela est très bon. (Lamalou-les-bains, 3 novembre 1899).

Temps clair et serein sur la relation.

6. Nous n'exploitons pas ces lettres dans cet article, un tel travail demanderait plutôt une édition de la correspondance.

7. Symbolistes belges, bien « intégrés » également dans le milieu littéraire parisien.

8. Né en 1862 et mort en 1926, il appartient à l'école impressionniste belge.

9. Gide travaille sans doute au *Prométhée mal enchaîné*.

Neuf décembre 1899, premier petit éclair, premier petit incident, on pourrait l'appeler l'incident de *L'Ermitage*. André Fontainas y a fait publier des poèmes dédiacés à Gide. À la sortie de la revue, le titre est tronqué et la dédicace a disparu. Les *Cinq petits poèmes de la mer et du vent* sont devenus les *Cinq petits poèmes*. Fontainas fait part de son irritation à Ducôté, directeur de la revue. Gide, ayant appris l'incident, s'en excuse lui-même auprès de Fontainas et se désole de ne pouvoir s'expliquer de vive voix. Et comme dans ces inévitables retours inconscients dans le cours d'une correspondance, Fontainas répète son amertume et ses désillusions, étonnantes dans le fond, pour un poète que Gide a encore chaudement félicité pour ces mêmes vers.

Je ne me fais pas humble, mais je n'ai pas en moi la plus petite confiance. Tout est réussite et hasard. Que sais-je ? qu'ai je vu ? j'ai seulement rêvé beaucoup... (Paris, 10 décembre 1899).

Plus de dix mois plus tard, c'est toujours lui qui reprend la correspondance en fidèle « *critique privé* » de l'œuvre gidienne, à propos de *El Hadj*, *Philoctète* et *Le Prométhée mal enchaîné*, avec le même enthousiasme. L'année suivante, en 1901, Fontainas prend la plume pour parler du *Roi Candaule*. Douze jours plus tard, Gide ne répondra que pour lui présenter ses condoléances : le père de Fontainas est mort.

Le rythme de la correspondance devient annuel. L'échange suivant a lieu au printemps 1902. Par l'intermédiaire de Van Rysselberghe, Gide a demandé à Fontainas des renseignements sur sa profession de receveur d'octroi afin de trouver du travail à Henri Ghéon. La réponse constitue une longue description faite avec sérieux mais non sans ironie de ce métier, apparemment, de « tout repos ». Gide, qui se trouve de nouveau à Cuverville, le remercie en lui envoyant une lettre très élogieuse à propos du *Jardin des Îles claires*, un passage est même écrit en vers, emporté sans doute par ceux de Fontainas.

Un an passe à nouveau, Fontainas reprend la plume et poursuit une correspondance qui n'a rien, on s'en rend compte, d'un véritable dialogue, mais tient plus d'un échange par œuvres interposées, Fontainas renvoyant le plus souvent la « balle ». Cette fois, il s'agit de *L'Immoraliste*. C'est en général à partir de la parution de ce roman que l'on date la fin de la période symboliste de Gide. Du point de vue purement chronologique, elle correspond effectivement à une sorte de rupture (consciente ou non) de la part de Fontainas. Jusqu'à présent, les remarques, tant de Gide que de Fontainas, sont d'ordre essentiellement esthétique, portent sur la phrase poétique. Ici, Fontainas avoue clairement que la problématique morale gidienne lui est extérieure. Lui-même s'affirme « immoraliste », mais

sans aucun tiraillement, n'ayant reçu aucune éducation chrétienne ; on pourrait dire, au risque de caricaturer les choses, que Fontainas est toujours d'accord sur la forme mais n'adhère plus, personnellement, au fond. Et la préoccupation première du poète Fontainas (comme il le dira dans une lettre ultérieure) est le Beau et seulement lui. Cette divergence de préoccupation n'empêchera pas Fontainas de vouer à Gide, jusqu'au bout, une grande admiration.

En 1903, un petit billet de Gide atteste que les deux hommes ne se sont plus vus depuis bien longtemps. Gide explique que sa femme est « malade ». Fontainas invoque beaucoup de travail, mais il pourrait parler de ses ennuis conjugaux, lui aussi.

1903-1910. Sept ans de silence pendant lesquels Fontainas travaille à *La Nef désassemblée*, à la traduction de Keats, à son *Histoire de la peinture française*. Derrière le silence de Gide, il y a ses voyages, ses publications (étude d'Oscar Wilde, *Saül*, *Prétextes*, son *Dostoïevski*, *Amyntas...*) et le début de l'aventure de la NRF.

Une fois de plus, c'est Fontainas qui renoue le fil en envoyant une lettre à propos de *La Porte étroite* qu'il vient de relire d'une traite. Le ton est particulièrement élogieux. L'admiration sincère.

Vous êtes des très rares qui peuvent en portant haut la tête se dire « J'ai fait un beau livre ! », vous en avez fait plus d'un, mais celui-ci je le trouve unique et angoissant. Je n'en connais pas d'autre, de notre temps, qui soit d'un si douloureux désenchantement. (Paris, 4 juillet 1909).

Depuis la lettre de Cuverville, de juin 1902, Gide n'a plus parlé et ne parlera plus des œuvres de Fontainas, si ce n'est un hommage pour ses traductions de poèmes de Meredith parus à *La NRF*. C'est d'ailleurs à ce sujet qu'auront lieu les échanges suivants. Gide répond souvent de Cuverville où il fait des séjours prolongés et où il invite ses amis. André Fontainas ne s'y rendra jamais. Le poète envoie une dernière lettre (concernant des traductions de Rabindranath Tagore qu'il n'apprécie guère) avant un silence de quatre ans. De 1910 à 1914, Fontainas connaît une période douloureuse. Son fils, Gabriel, meurt en 1911, à l'âge de 19 ans, lui-même est atteint très gravement de septicémie — dont il réchappe de justesse — et enfin, après une vie conjugale difficile, il divorce d'avec Gabrielle Hérold.

1914. La guerre. André Gide œuvre au Foyer franco-belge. Un échange aura lieu en juin, encore à propos d'une publication à la NRF. Il s'agit d'une autre traduction de Meredith et de fragments d'une importante étude que Fontainas a faite sur Edgar Allan Poe. Malgré des contacts positifs avec Jacques Rivière, ces projets ne se concrétiseront pas.

En 1917, André Gide, cette fois, écrit à Fontainas, au sujet de *La Jeune Parque* de Valéry. Ils sont évidemment tous deux d'accord sur l'importance de l'œuvre. Il faut signaler à ce sujet l'amitié profonde qui liait Valéry et Fontainas. Ils ont entretenu une correspondance considérable. D'une certaine manière, les amitiés communes contribuent à la durée de la relation amicale entre Gide et Fontainas, que ce soit Pierre Louÿs, par qui leur rencontre aurait eu lieu, ou Paul Valéry, ou encore le peintre Théo Van Rysselberghe.

La Symphonie pastorale trouve Fontainas dans les mêmes dispositions que pour *L'Immoraliste*. Même s'il admire toujours le style gidien, le moralisme protestant et les problèmes de conscience des personnages lui sont une fois encore étrangers.

Les divergences littéraires continuent à se marquer, trois ans plus tard, lorsque Fontainas reprend la plume pour confier ses réflexions à propos du *Dostoïevski*. Il n'aime pas le romancier russe et parle de son « *antipathie instinctive pour son art* », tout comme il reconnaît qu'il y a là quelque chose qui lui échappe. Ces divergences cependant, n'atteignent pas son estime pour Gide qu'il ne manque pas de répéter en fin de lettre, selon son habitude. Gide ne répond toujours pas à des lettres qui le mériteraient.

Est-ce ce silence quelque peu obstiné, est-ce la naissance de Catherine (avril 1923), fille de Gide et d'Élisabeth Van Rysselberghe (événement qui avait beaucoup affecté Fontainas, étant donné l'amitié qui l'unissait à la famille), ou tout simplement l'éloignement géographique — c'est la seule lettre qu'il envoie de Belgique (Cheratte) ? Toujours est-il que le 21 juin 1924, Fontainas écrit à Gide concernant *Incidences* qu'il a oublié d'emporter avec lui, des propos nettement plus réticents à « *l'art gidien* ». Tout en restant très respectueux de l'œuvre, il avoue que si l'occasion lui était donnée de lui consacrer une étude, on pourrait le trouver « *sévère, peut-être même dur sur certains points* ». Et de conclure qu'ils se rejoignent tout de même dans leur admiration commune pour « *l'art de notre cher Valéry* ».

La correspondance (si on peut encore l'appeler ainsi, Gide ne répondant jamais, se « contentant » d'envoyer des livres) se poursuit à son rythme inégal. 1929 : Fontainas remercie Gide pour l'envoi de *L'École des femmes*. 1931 : il écrit une longue lettre contenant entre autres des notes très intéressantes sur Flaubert¹⁰. 1932 : Fontainas regrette de n'avoir pu

10. Nous ne nous attardons pas sur cette lettre qui mériterait notre attention. Les réflexions littéraires qu'elle contient nous éloigneraient des rapports Gide-Fontainas proprement dits.

assister à la représentation d'*Œdipe*, mais il assure avoir aimé le texte. Il ne parlera pas des *Nouvelles Nourritures* que Gide lui a cependant envoyé, mais bien de *Geneviève* qu'il apprécie, du *Retour d'URSS* dans une lettre où il expose ses conceptions politiques et sa position (réticente) vis-à-vis du projet communiste, réflexions qui prennent d'ailleurs un écho tout particulier à l'heure actuelle.

La dernière lettre de la correspondance est signée de Gide et date du 18 novembre 1938. Elle est dactylographiée (c'est la seule). Gide voudrait retrouver, pour l'anthologie qu'il prépare pour la Pléiade, les noms de poètes que Pierre Louÿs récitait « *dans le temps* » (selon ses propres termes). Et Gide de citer de mémoire des passages de ces poèmes. Dernière lettre toute significative et qui frappe par la nostalgie qui s'en dégage, sans doute à cause de ces bribes de poésie qui semblent revenir du fond des temps, du temps qui a fait se rencontrer deux écrivains aux tempéraments si différents.

*

Les impressions qui se dégagent au terme de cette chronique d'une correspondance vont dans deux directions principales. Tout d'abord, Gide et Fontainas se sont peu vus, et à partir de 1920, leurs rencontres seront dues au hasard, ce qui fait souvent dire à Fontainas, en fin de lettre : « *je vous serre la main comme quand c'était vrai* ». Amitié littéraire donc, qui s'est contentée d'échanges épistolaires et ne s'est pas nourrie d'une réelle présence. Le style, d'ailleurs, tout en étant très soigné, garde quelque distance, si l'on compare avec certaines lettres que Gide a envoyées à d'autres personnes. Ensuite, c'est surtout à André Fontainas qu'appartient le mérite de donner à la correspondance sa substance. Et l'intérêt réside à la fois dans cette « vitrine » de son art critique que sont ses lettres, et dans le point de vue qu'il donne sur l'œuvre de Gide, jusqu'en 1937. Il s'agit là d'une régulière chronique de la réception contemporaine d'une œuvre, et ce, de la part d'un homme dont la critique littéraire était aussi la profession. La correspondance Gide-Fontainas constitue un précieux document sur la réception et le contexte de réception de l'œuvre gidienne, du *Voyage d'Urien* aux *Retouches à mon Retour de l'URSS*.

Sur les traces... perdues de Paul Grosfils

par

VICTOR MARTIN-SCHMETS

Le nom de Paul Grosfils n'est pas inconnu des Gidiens. Mais au delà du nom ?... Nous étions (trop ?) rapidement convenus avec les responsables de ce numéro spécial du *BAAG* qu'il devait y avoir sa place. Partir à sa découverte s'est révélé être le parcours le plus difficile que nous ayons jamais rencontré... Si le dossier a, d'emblée, pris des proportions démesurées, aucune synthèse n'a paru s'en dégager : de trop nombreux fragments du puzzle manquent et les hypothèses ou les intuitions ne peuvent se substituer aux preuves. Aussi ne trouvera-t-on ici que des éléments d'une recherche que — malgré notre opiniâtreté — nous avons dû momentanément renoncer à mener à son terme, si terme il y a ; les limites qui nous étaient imparties (et que nous comprenons) ne pouvaient qu'aggraver la difficulté. Nous reviendrons peut-être en détail sur cet énigmatique personnage dans les tomes XI et XII de notre édition des *Œuvres complètes* de Henri Vandeputte ¹.

Paul-Émile-Auguste Grosfils est né à Verviers le 23 avril 1882. Cadet de trois garçons, il est le fils de Pierre-Joseph Grosfils (né en 1852), lui-même petit-fils d'un autre Pierre-Joseph Grosfils (1797-1868), brasseur, membre de la Chambre des représentants et de la Constituante belge.

Très jeune, dans sa ville natale, il a dû être mêlé aux milieux littéraires. Mais resterait à éclaircir les dires de Joseph Delmelle ², que même le Verviétois André Blavier — et ce n'est pas peu dire — se révèle incapable de préciser ou de confirmer :

1. Bruxelles : Tropismes, à paraître en 1993. L'ensemble des lettres de et à Paul Grosfils devrait, notamment, y figurer.

2. « Géographie littéraire de la Wallonie — Verviers », dans *Les Cahiers Jean Tousseul*, 26^e année, n° 2, p. 19, et n° 3, p. 3.

[...] il y eut à Verviers, avant la première guerre mondiale, plusieurs petits cénacles très vivants. [...] Il y aurait lieu de rappeler également, ici, ceux de Paul Grosfils — qui, aisé, consacra une partie de ses deniers à faire vivre *Aniée* [...].

[...] il a été question [...] du cénacle fondé par Paul Grosfils et Eugène Bilstein³.

En 1905 — il a vingt-trois ans ! — Paul Grosfils fonde à Bruges, 7 rue du Miroir, la maison d'édition Arthur Herbert Ltd⁴. Ltd, abréviation de *Limited [liability]*, désignait, en Angleterre, l'équivalent de nos futures sociétés à responsabilité limitée, mais n'avait pas de signification légale sur le continent : la Belgique ne reconnaîtra ce type de société que par la loi du 9 juillet 1935 ; la France, dix ans plus tôt, par la loi du 7 mars 1925. Faut-il aller jusqu'à supposer que les notions de droit commercial de Paul Grosfils n'étaient pas très précises, puisque le papier à lettre utilisé dans la première lettre connue porte à la fois l'indication Ltd et S.A. (Société anonyme), deux situations juridiques différentes ? Il confie ses travaux à l'imprimeur Édouard Verbeke, « voué à son métier comme un moine à son ordre⁵ », dont la firme, brugeoise elle aussi, se parera de raisons sociales aux accents britanniques, à l'instar de celle de Paul Grosfils (à moins que ce ne soit l'inverse), l'association d'Édouard Verbeke et de l'Anglais Arthur Doubleday ne faisant que renforcer ce caractère.

Édouard-Marie-Pierre-Ange Verbeke était né à Bruges le 4 mars

3. Il faut lire *Bilstein* ; Eugène Bilstein, né à Verviers le 15 février 1875, fut employé à l'Administration communale de sa ville natale ; il collabora à quelques revues littéraires : *Bulletin du Caveau verviétois*, *La Semaine littéraire*, *artistique et mondaine*, *Libre Critique*, *Journal des gens de lettres*, *Verviers-Artiste*, *Liège-Universitaire*. — On peut donner une idée de son « talent » en citant le « *Sonnet somptuaire — Impromptu* » (la première strophe suffira...) par lequel il célébra la disparition du Caveau verviétois :

Après vingt ans d'efforts et de lutte tenace,
Le *Caveau* qui tremblait, hélas, sur ses piliers
Vient de réaliser ses objets mobiliers,
Suivant un ordre net d'évacuer la place.

(Armand Weber, *Essai de bibliographie verviétoise*, coll. « Société verviétoise d'archéologie et d'histoire », Verviers : Impr. P. Féguenne, tome I, 1899, p. 52 ; tome IV, pp. 310-1.)

4. Il y avait bien eu un amiral anglais Arthur Herbert (1647-1716)... Ne faudrait-il pas plutôt chercher l'origine de « Arthur Herbert » dans les deux prénoms de Doubleday : Herbert Arthur, dit simplement Arthur ? Sur Doubleday, v. ci-dessous note 6.

5. Jean Schlumberger, *Œuvres*, tome VI (Gallimard, 1960), p. 369.

1881 ; il était l'un des onze enfants de Franciscus Verbeke. (De son mariage avec Iva Vandenbon, il aura deux enfants : Pierre-Frans-Adolf, né le 8 octobre 1910, qui succédera à son père, et Carlos-Frans Joseph Pierre, né le 16 janvier 1917, qui — curieusement — comme Paul Grosfils, s'occupera d'aviation.) Il fonda à Bruges, lui aussi en 1905, l'« Imprimerie Édouard Verbeke » et l'installa Porte Sainte-Catherine. Le nom officiel de l'imprimerie est difficile, voire impossible, à déterminer, Verbeke lui-même en modifiant souvent l'intitulé : il est souvent un mélange de « Édouard Verbeke » ou « Eduard Verbeke » (les deux orthographes pouvant figurer simultanément dans le même document) auquel viendra — parfois, mais pas nécessairement — s'ajouter « & Co » à partir de l'association avec Arthur Doubleday ⁶ ; simultanément au nom de Ver-

6. On rouvera une notice sur Arthur Doubleday (due à Michael Maclagan) dans *The Dictionary of national biography 1941-1950*, ed. by L. G. Wickham Legg and E. T. Williams, Oxford University Press, 1959, pp. 217-8. Mais, curieusement, cette notice accorde à Doubleday le titre de fondateur des Presses Sainte-Catherine, lui donne comme associé non pas Verbeke, mais un certain Cuthbert Wilkinson et fixe à 1908 la date de fondation de la société. Décidément, rien n'est simple dans cette affaire. — Il existe également une rarissime plaquette, *Herbert Arthur Doubleday 1867-1941* [appreciations by various authors, with a portrait] (London, W. Cloices & Sons, 1942, VI-32 pp.), que nous n'avons pu consulter.

Les annexes au *Moniteur belge* du 20 mars 1907 publient (p. 1073, sub n° 1363) l'acte constitutif de la société Verbeke :

Édouard Verbeke & Co, société en nom collectif, à Bruges. — Constitution.

Il résulte d'un acte sous seing privé en date du 18 février 1907, enregistré à Bruges, le 12 mars 1907, volume 158, folio 98, case 2. Reçu 9 fr. 40 c. Le receveur, (signé) Evers, que

M. Arthur Doubleday, et

M. Édouard Verbeke,

Domiciliés tous deux à Bruges,

Ont conclu une société en nom collectif sous la raison sociale Édouard Verbeke & Co et la firme Ste-Catherine Press, ayant pour objet l'exploitation d'une imprimerie et de toutes les branches qui se rattachent à cette industrie.

Le siège social est à Bruges, rempart Sainte-Catherine.

La société est faite pour un terme de dix années, à prendre cours le 1^{er} janvier 1907. Les deux associés ont la gestion et la signature sociales.

Bruges, le 13 mars 1907.

ARTHUR DOUBLEDAY. EDUARD VERBEKE.

(Déposé au greffe du tribunal de commerce de Bruges le 13 mars 1907.)

Hélas, il n'y a pas trace d'acte constitutif de la « Arthur Herbert Ltd » !

Tous les heureux possesseurs du faux numéro 1 de *La NRF* n'y ont pas toujours trouvé le petit feuillet inséré qui portait le texte suivant :

beke ou de Verbeke & Co, on trouve l'appellation « Sainte Catherine », mais sous des formes variées : « Sainte Catherine Press », « St. Catherine Press Ltd. », « The St. Catherine Press Ltd. », « Impr. The St. Catherine Press Ltd. » et, finalement, « Imprimerie Sainte Catherine ». À l'automne 1911, le siège social et les installations déménagent de la « Porte Sainte-Catherine » au « 12 Quai Saint-Pierre », toujours à Bruges. En 1914, Édouard Verbeke venait de quitter Bruges pour s'associer avec l'imprimeur Henri Desoer de Liège lorsque la guerre lui fit gagner l'Angleterre, notamment Oxford et Cambridge. Rentré au pays en 1919, il quitta Desoer à cause des contrats qu'il avait pu obtenir avec Oxford et reprit pied à Bruges où, aujourd'hui dans la banlieue, la firme — dynamique, sous la direction de Hubert Van Maele — existe toujours sous le nom laïcisé, et de nouveau anglicisé, de « Catherine Press ». L'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine ⁷) conserverait les archives de cette firme de 1919 à 1950. Nous ne savons rien sur l'importance de cette imprimerie à ses débuts, mais ses responsables, Doubleday et

« L'Imprimerie Sainte Catherine offre ses services pour tous travaux d'impression de luxe ou ordinaire. / L'imprimerie proprement dite est sous la direction personnelle de M. H. Arthur Doubleday ex-associé de la firme Archibald Constable & Cie, Éditeurs de Londres. M. Doubleday est le fondateur et fut l'éditeur de la "*Victoria History of the Counties of England*" — œuvre gigantesque, bien connue des historiographes français. C'est dire que la longue expérience que ses années d'éditeur ont donnée à M. Doubleday le rend doublement propre à conseiller sa clientèle, comme à choisir le style, la forme, tous les détails qu'il sied. / La beauté des travaux des ouvriers d'art d'antan est due bien plus à leur compréhension, à leur sens de la proportion, à leur qualité de coloristes, à leur patience, qu'à la mise en œuvre, parfois inhabile, de matériaux souvent grossiers. / C'est à la perfection esthétique de l'impression des XVI^e et XVII^e siècles, que ST. CATHERINE PRESS désire revenir. / L'Imprimerie ne se borne pas seulement à user des meilleurs éléments ; elle étudie encore le caractère de l'œuvre avant de choisir papier, encre, types, genre d'illustrations, afin d'obtenir ce tout complet : un beau livre. / Malgré la perfection du travail, le prix de revient est moins élevé que celui des autres grands établissements du même genre. Les Sociétés Savantes, les Cercles d'Archéologie, d'Histoire, les Académies, pour lesquels les frais de publication sont importants, ont tout intérêt à étudier nos tarifs. / Les ouvrages sur la généalogie, entr'autres, peuvent être faits à prix modique, ainsi que les histoires de familles destinées à une circulation restreinte. / S'adresser pour specimen et devis à la St. Catherine Press Ltd., Canal, Porte Sainte Catherine, Bruges, Belgique. »

Ne jouait-on pas sur les mots ? *L'éditeur* qu'avait d'abord été Doubleday dans son pays d'origine était devenu un *publisher* ; le voilà maintenant imprimeur...

7. 25, rue de Lille, 75007 Paris.

Verbeke, pourraient avoir été amenés à mettre eux-mêmes la main à la pâte ; les nombreuses coquilles d'*Antée* seraient-elles imputables à une insuffisante connaissance de la langue française d'Arthur Doubleday ? Jean Schlumberger attribue une autre origine aux coquilles de *La Nouvelle Revue Française*, cette fois : « Nous étions imprimés à Bruges, par des typos flamands, ce qui, malgré le goût et le soin de Verbeke, rendait scabreuses les corrections du dernier moment ⁸. »

Si *La Nouvelle Revue Française* a très peu de coquilles, ce n'est pas le cas d'*Antée* et des ouvrages édités par Grosfils ; tout est question d'aptitude et d'attention à la correction des épreuves, les responsables de *La N. R. F.* et Gide en particulier ayant été, eux, très vigilants. On se souvient des neuf jours que Gide passe à Bruges, en mai 1911, pour corriger des épreuves ⁹.

Lorsque Paul Grosfils, voisin de Verbeke, devient l'éditeur d'*Antée*, à partir du 1^{er} juin 1906, il succède à l'éditeur bruxellois Oscar Lamberty qui en avait assuré l'édition durant un an. Ses relations avec Henri Vandeputte sont cependant antérieures à cette date : dans une lettre du 27 juillet 1904 à Louis Piérard, Henri Vandeputte le convie à un souper « samedi », c'est-à-dire le 30, où il rencontrera Arthur Toisoul et Grosfils.

Qu'était-ce qu'« éditer » *Antée* ? Oscar Lamberty et Paul Grosfils — alias Arthur Herbert — ont-ils pris quelque risque ? Les fondateurs ¹⁰, de leur côté, ont-ils apporté des fonds ? Des vrais créateurs d'*Antée*, Christian Beck n'a rien pu mettre dans la corbeille, Henri Vandeputte — ou plus précisément son père — a pu fournir des fonds importants : la situation de Charles Vandeputte, son aisance matérielle, le lui permettaient, son goût pour la bibliophilie ¹¹ l'y incitait ; des deux autres, c'est-à-dire Isi Collin et Louis Piérard, ni l'un ni l'autre n'a pu offrir quoi que ce soit, sinon leur bonne volonté et leur collaboration. Nous ignorons les possibilités de Lamberty ; mais nous savons que celles de Grosfils, encore que nous ne puissions les chiffrer, étaient importantes. On peut même se demander si *Antée* n'est pas passé de Lamberty à Grosfils pour cette raison.

8. Jean Schlumberger, *Œuvres*, éd. citée, t. VI, p. 380.

9. V. son *Journal 1889-1939*, Bibl. de la Pléiade, p. 334.

10. Pour mettre fin à l'hésitation de certains et aux propos fantaisistes d'autres, nous rappelons ici que les quatre fondateurs d'*Antée* sont clairement cités par Henri Vandeputte dans une lettre à Gide du 9 avril 1905 (*BAAG* n° 37, janvier 1978, pp. 26-8).

11. Une partie de la bibliothèque de Charles Vandeputte (1853-1942) fera l'objet de deux ventes publiques à Bruxelles, les 29 janvier (324 numéros) et 10 décembre 1938 (352 numéros) (huissier : M^e H. Nicaise, expert : Raoul Simonson).

Celui-ci, avant de devenir l'éditeur de la revue, avait publié plusieurs volumes constituant l'embryon de la « Collection d'Antée » : *Pain quotidien*, de Henri Vandeputte, et *Les Erreurs*, de Joseph Bossi, pseudonyme de Christian Beck. Ce qu'on semble pouvoir affirmer, c'est que Grosfils a considérablement augmenté le tirage de la revue et s'est offert le luxe d'envoyer de nombreux spécimens¹². Il n'est que de voir les exemplaires que l'on retrouve aujourd'hui : aucun exemplaire d'*Antée* n'est courant, mais on trouve vingt exemplaires édités par Grosfils pour un, en mauvais état, édité par Lamberty.

La cessation des activités des éditions Arthur Herbert et la disparition d'*Antée* en 1907 sont dues aux mauvaises affaires de Paul Grosfils : ses productions se vendent mal, c'est vraisemblable ; la gestion de l'entreprise n'était pas parfaite, c'est possible. Henri Vandeputte a aussi sa part de responsabilité : c'est le 21 novembre 1906 qu'est mis à jour le découvert qu'il a créé dans la caisse paternelle par ses dettes de jeu et c'est le 16 février 1907 qu'il quitte la Belgique pour les États-Unis avec l'espoir d'y compenser ses pertes dans les casinos et dans les cercles privés. Ce départ s'assortit d'une mésentente conjugale dans le ménage Vandeputte. Et Paul Grosfils, célibataire, n'est probablement resté ni insensible à la beauté de Madame Vandeputte, ni en dehors du conflit.

L'écrivain belge Henri Vandeputte (1877-1952) avait épousé Marie (dite Miette) Hiernaux (1878-1956), à Ixelles (Bruxelles), le 20 mai 1899. Il en divorcera le 8 octobre 1910, mais leur séparation remonte à 1907. Lors de celle-ci, il semblerait que Marie Hiernaux se soit liée avec Paul Grosfils. Grosfils et Miette avaient un point commun : leur amour du théâtre. Peut-être leur talent n'a-t-il pas été à la hauteur de leurs ambitions : seuls de petits rôles — voire, pour Paul Grosfils, du simple travail d'administration — leur ont été confiés, dans une troupe néanmoins célèbre, celle de Lugné-Poe, du théâtre de l'Œuvre¹³. Marie Hiernaux adoptait au théâtre le pseudonyme de Miette Saville. En 1914, elle décrochait même un contrat avec les théâtres impériaux de Saint-Petersbourg. La déclaration de guerre l'empêcha probablement d'honorer ce contrat. Néanmoins, elle se rendit certainement dans cette ville — mais

12. En témoignent les nombreux exemplaires retrouvés portant le cachet « SPÉCIMEN ».

13. Le 30 janvier 1912, dans *Anne ma sœur*, une comédie en un acte, en vers, de M. Auzanet, Miette Saville joue le rôle d'« une jeune fille blonde ». Le 30 mars 1913, à 20 h, à Francfort, dans la salle de l'hôtel Schwann, elle joue dans *Poël de carotte*, mais nous ignorons quel rôle (*Cahiers Paul Claudel* 5, Gallimard, 1964, p. 111).

en 1916 ! — et même à Kiev ainsi qu'en témoigne un passeport (d'après ce document délivré par l'Ambassade de Belgique à Paris où elle réside, elle embarque au Havre le 27 mai 1916 et y débarque dès le 11 août : en deux mois et demi, elle est allée à Saint-Pétersbourg où elle est arrivée le 14 juin, après un périple par Southampton, Londres, Newcastle, Haparanda, Tornea, et qu'elle quittera le 19 juillet pour rentrer en France par la même route ; entre le 14 juin et le 19 juillet, elle a trouvé le temps d'aller à Kiev où elle se trouve le 23 juin ; à Londres, elle descend dans les plus grands hôtels : au Ritz — à Piccadilly, au coin d'Arlington Street — à l'aller et au retour, au Savoy — sur le Strand) sur lequel Marie Hiernaux se rajeunit de dix ans... Serait-ce pour paraître plus jeune que Paul Grosfils, dont elle était l'aînée de quatre ans ? De son côté, Grosfils est à Saint-Pétersbourg dès février 1915 et il semble bien qu'il y soit encore en juin 1915, mais nous ne savons ni quand il y est arrivé, ni quand il l'a quitté. Nous ignorons également s'il a vu d'autres villes au cours de son séjour en Russie et quelles furent ses activités. Si l'on connaît les dates d'un voyage de Marie Hiernaux et celles d'un voyage de Paul Grosfils en Russie, rien n'interdit de supposer que Miette ait accompagné ou rejoint Grosfils en 1915 ou/et que Grosfils ait rejoint ou accompagné Miette en 1916. Les Théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg faisaient relâche de fin mai à début août ; on voit mal à quoi pouvait lui servir son contrat (elle est à Saint-Pétersbourg en pleine période de relâche), d'autant plus que ce contrat était dépassé depuis deux ans...

Au sujet de possibles et éventuelles relations entre Paul Grosfils et Miette Saville, plusieurs hypothèses sont possibles : Miette tomba-t-elle dans les bras du fortuné Paul Grosfils, désespérée de voir son mari jouer ? Le célibataire Grosfils attira-t-il Miette ? Henri Vandeputte poussa-t-il Miette dans les bras de Grosfils ? Le mystère demeure et dans ce domaine, les preuves sont généralement rares. Jusqu'à sa mort, Grosfils aurait versé une pension à Miette, celle-ci essayant d'en obtenir le versement même après la mort de son amant d'antan... Et ceci recoupe les dires d'une petite-fille de Miette affirmant que, chaque mois, elle serait allée avec sa grand-mère toucher une rente dans l'étude d'un notaire parisien...

Dès janvier-février 1914, André Ruyters avait souhaité trouver pour Paul Grosfils un emploi à *La Nouvelle Revue Française* ; ce n'eût été possible qu'« en rognant sur celle de Tronche et de Rivière¹⁴ ». En mars-avril, le commun désir de Ruyters et de Grosfils se réalisait. « Ils étaient désormais six à assurer la marche de la boutique : Gustave Tronche,

14. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, t. III, *Une inquiète maturité, 1913-1914* (Gallimard, 1986), p. 272.

Jacques Rivière, Paul Grosfils, le comptable, l'ancien employé Poimboeuf et le nouveau commis ¹⁵. »

Dès le début de la guerre 1914-1918 — *La N. R. F.* cesse de paraître après la livraison d'août 1914 —, Paul Grosfils se met à la disposition du gouvernement français. On le retrouve au Foyer franco-belge avec Gide. Après la guerre, l'expérience acquise à *La N. R. F.* et son goût du théâtre le feront entrer — pour peu de temps — à la revue *L'Œuvre* ¹⁶. Mais ce ne sont qu'emplois temporaires et peu rentables. Notre dilettante venait d'atteindre la quarantaine. Il était temps de trouver des occupations plus stables.

Des connaissances en aéronautique — acquises nous ne savons où — lui permirent de devenir directeur de la ligne aérienne Paris-Londres. Le 24 février 1925 il épousa à Londres une Française, Madeleine Jacquet, fut fait chevalier de la Légion d'honneur en mai 1927 et décéda sans descendance à Saubion (Landes), le 15 novembre 1941 : il n'avait jamais renoncé à sa nationalité belge.

Ses activités littéraires ne se sont pas limitées à l'édition et à la gestion de revues : il est l'auteur, en collaboration avec Alphonse de Beil, de *Tous dupés* ¹⁷. On lui doit en outre plusieurs articles, parmi lesquels nous retiendrons « Le Drame musical », « La Musique grecque ¹⁸ » et « Théâtre et littérature ¹⁹ ». Pour *Antée*, il traduisit des « Aphorismes d'Oscar Wilde ²⁰ » et « Dieu à Londres — L'Art et le public à Londres » d'Arthur Symons ²¹. Il est aussi le traducteur d'Oscar Wilde, *L'Âme de l'homme*, qu'il publia lui-même ; ainsi que de *La Duchesse de Padoue*, un livret d'après le roman d'Oscar Wilde, qu'allait mettre en musique Maurice Le Boucher.

La Duchesse de Padoue, action dramatique en deux actes de Paul Grosfils, d'après le roman d'Oscar Wilde, musique de Maurice Le Boucher, fut créée à Paris, à l'Académie nationale de Musique (Palais Gar-

15. *Ibid.*, p. 324.

16. Lugné-Poe, dans le troisième volume de *La Parade : Sous les étoiles* (Gallimard, 1933), ne cite Paul Grosfils qu'une seule fois et en note (p. 259).

17. Saint-Gilles, 1898.

18. *Revue de Belgique*, 36^e année, 2^e série, t. 40, 15 mars 1904, pp. 214-30, et t. 42, 15 déc. 1904, pp. 335-57. Dans cette même revue qui, malgré son âge, était ouverte aux jeunes et aux idées nouvelles, Paul Grosfils tint quelque temps une intéressante « Chronique musicale » (15 août 1904, pp. 382-91 ; mars 1905, 379-90 ; mai 1905, 88-95 ; déc. 1905, 401-10 ; févr. 1906, 179-91).

19. *L'Œuvre*, avril 1912, pp. 68-70.

20. N° 5, octobre 1905, pp. 214-20.

21. 2^e année, n° 5, 1^{er} octobre 1906, pp. 471-81, n. p. 509.

nier) le 15 octobre 1931, dans une mise en scène de Pierre Chereau et des décors de Numa, sous la direction musicale de Philippe Gaubert. Mme Ferrer était Béatrice ; MM. De Trevi, Guido ; Pernet, le Duc ; A. Huberty, Moranzone ; Singher, Ascanio ; Raoul Gilles, Canutto ; Cambon, Vitellozo ; Dalerant, Palainolio ; Boineau, Maffia ; Ernst, Bardi. Il y eut quatre représentations, la dernière ayant eu lieu le 13 novembre 1931, avec les créateurs, sauf M. Bordon, le Duc ²². Selon le compte rendu du *Larousse mensuel illustré*, la composition musicale de cette œuvre remonterait à vingt ans et serait le prix de Rome du compositeur. Maurice Le Boucher (1882-1964) ayant obtenu son prix de Rome en 1907, la traduction de Paul Grosfils daterait d'avant cette date. Mais... Le Boucher concourut deux fois pour le Prix de Rome : une première fois en 1906 où il obtint un second prix et enfin en 1907 où il obtint un premier prix ; le Prix de Rome était décerné au(x) vainqueur(s) d'un concours dont la formule n'avait pas changé depuis le début du XIX^e siècle : une cantate sur un texte imposé. En 1907, la cantate obligée fut *Selma*. Le lauréat était tenu à quelques envois qui devaient prouver que son séjour à Rome était profitable et que le jury avait été clairvoyant... Si, peut-être, *La Duchesse de Padoue* a été un de ces envois, elle ne fut pas l'œuvre qui permit à Maurice Le Boucher d'obtenir son premier Prix de Rome. — On observera que Paul Grosfils était le second Belge à entrer au Palais Garnier, le premier ayant été, en 1909, Maurice Maeterlinck avec *Monna Vanna* sur une musique de Henry Février.

Une existence aussi mouvementée que celle de Paul Grosfils l'amena à de fréquents changements de domicile. Tous ne nous sont pas connus. Les adresses données par les lettres de Paul Grosfils sont :

d'août 1906 à septembre 1907 : Bruges, Porte Sainte-Catherine, et — simultanément, cette dernière devant être l'adresse professionnelle, la suivante, l'adresse privée — en octobre-novembre 1906 : Bruxelles, 2 rue des Plantes ; et — sans doute en vacances — le 12 juin 1907 à Ostende au Splendid Hotel et le 13 août 1907 à Ostende au Royal Palace ;

en octobre 1907 : à Londres, 49 Carlton Mansions — Portsmouth Road — Maida Vale ;

en septembre 1908 : dans la banlieue de Londres, « Valetta » — Cranes Park Avenue — Surbiton ;

22. Stéphane Wolff, *L'Opéra au palais Garnier (1875-1962)*, Paris-Genève : Slatkine, 1982, p. 77. — Partition piano et chant, Paris : Francis Salabert, 1932. — Comptes rendus, entre autres, dans *Le Figaro*, 18 oct. 1931, *Le Matin*, 19 oct. 1931, *Le Temps*, 21 oct. 1931, *Larousse mensuel illustré*, *Bulletin mensuel*, n° 298, déc. 1931, p. [6].

en février 1915 : à Saint-Pétersbourg ;
 de septembre à décembre 1921 : on lui écrit à l'adresse de Lugné-Poe,
 55 rue de Clichy, Paris 9^e et — simultanément — à son adresse person-
 nelle, en novembre 1921 : 60 rue Boissière, Paris 16^e ;
 en décembre 1936 : 8 rue de Boccador, Paris 8^e où il est abonné au
 téléphone, Élysées 76-17.

* *
 *

ANNEXES

I. OUVRAGES PUBLIÉS PAR PAUL GROSFILS

à l'enseigne de Arthur Herbert Ltd

et imprimés par les Presses Sainte-Catherine à Bruges

Outre l'édition de seize livraisons d'*Antée* (2^e année, n° 1, 1^{er} juin 1906, à 3^e année, n° 4, 1^{er} septembre 1907), pour lesquelles nous prions les lecteurs d'attendre la « Bibliographie analytique » que nous publierons dans *Le Livre et l'Estampe*, il y aurait eu, de la part de Paul Grosfils, le désir de n'éditer que des ouvrages d'un certain caractère ; c'est ce qui ressort de la lettre de Gide à Ghéon du 5 mai 1907 (*Correspondance*, Gallimard, 1976, p. 672). Gide a recommandé *La Vieille Dame des rues* de Ghéon à Grosfils qui l'a refusé, « car ils ne veulent pas admettre dans leur collection le roman ». Et Gide d'expliquer que *La Maîtresse américaine* d'Eugène Montfort, un roman, fut de la part de Grosfils « un faux pas de départ ».

Les ouvrages sont classés par ordre chronologique des achevés d'imprimer ou, à défaut, par date d'apparition dans la *Bibliographie de Belgique*.

1. Henri VANDEPUTTE, *Pain quotidien*. Poésies. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 160 pp., 21,8 x 17,3. (*Bibl. de Belgique*, 15-28 février 1906, sub n° 262.)

2. Joseph BOSSI, *Les Erreurs*. Roman. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 238 pp., 20,5 x 13,5. (*Bibl. de Belgique*, 15 juin 1906, sub n° 894.)

3. Oscar WILDE, *L'Âme de l'homme* (*The Soul of Man*). Traduit par Paul Grosfils. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 112 pp., 16,5 x 10,5. (*Bibl. de Belgique*, 30 juin 1906, sub n° 1115.)

4. Eugène MONTFORT, *La Maîtresse américaine*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 200 pp., 20 x 13. (Ach. d'impr. 1^{er} juillet 1906.)

5. Joseph BOSSI, *Adam*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 104 pp. (*Bibl. de Belgique*, 15 novembre 1906, sub n° 1903.)

6. Louis THOMAS, *La Maladie et la mort de Maupassant*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 104 pp., 16,5 x 10,5. (Ach. d'impr. 10 septembre 1906.)

7. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, *Choix de pages anciennes et nou-*

velles, précédé d'une préface de Camille Lemonnier et orné d'un portrait de l'auteur par George Bottini. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 280 pp., 22,2 x 14,5 ex. relié) ou 22,5 x 14,5 (ex. broché). (Ach. d'impr. 29 janvier 1907.)

8. André RUYTERS, *Le Mauvais-Riche*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 224 pp., 22,2 x 14,5. (Ach. d'impr. 28 février 1907.)

9. Arthur SYMONS, *Portraits anglais*, qu'ont traduits Jack Cohen, H.-D. Davray, George Khnopff, Édouard et Louis Thomas. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 352 pp., 22,2 x 14,5. (Ach. d'impr. 12 mars 1907.)

10. Louis PIÉRARD, *Images boraines*. Poèmes. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 89 pp., 20,3 x 14,5. (Ach. d'impr. 29 mars 1907.)

11. Paul SPAAK, *Voyages vers mon pays*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 18 x 12,5. (Ach. d'impr. 19 juin 1907.)

12. Francis de MIOMANDRE, *Visages*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 448 pp., 22,5 x 14,5. (Ach. d'impr. 27 juillet 1907.)

13. Arthur SYMONS, *Poésies*, précédées d'un essai sur l'auteur par Louis Thomas et de son portrait par Jacques-É. Blanche. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 196 pp., 22,7 x 14,5. (Ach. d'impr. 27 juillet 1907.)

Les cartonnages d'éditeur auraient (lettre de Grosfils à Mockel du 8 février 1907) été réalisés à Londres ; *Antée* parlait (2^e année, n° 10, 1^{er} mars 1907, p. 1086) d'« une riche couverture en carton brun, rouge et or, de fabrication anglaise ». André Ruyters, de son côté, prétendait qu'il n'y avait de bons relieurs qu'anglais...

Au moment de la disparition des éditions Arthur Herbert, certains livres étaient en chantier : certains furent accueillis chez d'autres éditeurs, d'autres ne virent jamais le jour.

II. RELEVÉ CHRONOLOGIQUE DES LETTRES DE PAUL GROSFILS ET À PAUL GROSFILS

À ces lettres en sont ajoutées trois autres, précédées de l'astérisque, dans lesquelles il est abondamment question de Paul Grosfils. Nous utilisons les abréviations AML pour « Archives et Musée de la Littérature » (Bruxelles) et BLJD pour « Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet » (Paris).

1. Paul Grosfils à André Gide.
16 août 1906, l. dact. s., 1 p., BLJD, γ 567.1.
2. Paul Grosfils à Louis Dumont-Wilden.
[Octobre-novembre 1906], carte de visite, AML, 2328.
3. Paul Grosfils à André Ruyters.
24 octobre 1906, l. a. s., 1 p., BLJD γ 528.138. Publ. *Œuvres complètes* d'André Ruyters, éd. Victor Martin-Schmets, t. V (Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1990), pp. 215-6.
4. Paul Grosfils à Albert Mockel.
[1^{er} décembre 1906], l. dact., 2 pp., AML, 2136/1.
5. Albert Mockel à Paul Grosfils.

- Paris, 3 décembre 1906, brouillon de l. s., 4 pp., AML 2136/2.
6. Paul Grosfils à Albert Mockel.
21 janvier 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/3.
 7. Paul Grosfils à Albert Mockel.
8 février 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/4.
 8. Albert Mockel à Paul Grosfils.
10 février 1907, brouillon de l. s., 1 p. (au bas de la précédente), AML 2136/5.
 9. Paul Grosfils à Albert Mockel.
17 février 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/5.
 10. Albert Mockel à Paul Grosfils.
Paris, 20 février 1907, copie autogr. de l. s., 2 pp., AML 2136/6.
 11. Paul Grosfils à Albert Mockel.
27 février 1907, l. dact. s., 3 pp., AML 2136/7.
 12. Paul Grosfils à Albert Mockel.
4 mai 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/10.
 13. Paul Grosfils à Albert Mockel.
27 mai 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/8.
 14. Paul Grosfils à Albert Mockel.
S. d., carte post. a. s., AML 2136/9.
 15. Paul Grosfils à André Gide.
12 juin 1907, l. a. s., BLJD γ 567.2.
 16. Paul Grosfils à Louis Piérard.
13 août 1907, l. a. s., 4 pp., AML 4297/236. Publ. *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard*, éd. Marianne Pierson-Piérard (Paris : Lettres Modernes, 1971), pp. 186-8 (cette version cache certains noms propres).
 17. Paul Grosfils à Albert Mockel.
10 septembre 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/11.
 18. Paul Grosfils à Albert Mockel.
11 septembre 1907, l. a. s., 2 pp., AML 2136/12.
 19. Albert Mockel à Paul Grosfils.
15 octobre 1907, brouillon de l. s., 4 pp., AML 2136/13.
 - * 20. Albert Mockel à Édouard Verbeke.
Paris, 18 octobre 1907, brouillon de l. s., 7 pp., AML 2136/14.
 21. Paul Grosfils à Albert Mockel.
23 octobre 1907, l. a. s., 4 pp., sans env. cons., AML 2136/15.
 22. Paul Grosfils à Louis Piérard.
7 (sur 6) septembre 1908, l. a. s., 2 pp., AML 4297/237.
 23. Paul Grosfils à Jean Schlumberger.
26 octobre 1914, l. a. s., sans env. cons., BLJD Ms 12.414.
 24. Paul Grosfils à André Gide.
Pétrograd, 6/19 février 1915 (le 6 est la date du calendrier grégorien, le 19, celle du calendrier russe), l. a. s., 4 pp., sans env. cons., BLJD γ 567.3.
 25. André Gide à Paul Grosfils.

- 18 juin 1915, l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. Jean-Pierre Grosfils.
26. André Gide à Paul Grosfils.
23 octobre 1915, l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. J.-P. Grosfils.
27. André Gide à Paul Grosfils.
Jeudi [28 octobre 1915], l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. J.-P. Grosfils.
28. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
8 septembre 1921, l. a. s., 1 p., AML FS XIV 829/1.
29. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
7 octobre 1921, l. a. s., 2 pp., AML FS XIV 829/2.
30. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
14 octobre 1921, l. dact. s., 2 pp., AML FS XIV 829/3.
31. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
14 novembre 1921, l. a. s., 2 pp., AML FS XIV 829/30.
32. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
15 décembre 1921, l. dact. s., 2 pp., AML FS XIV 829/4.
- * 33. Camille Poupeye à Lugné-Poe.
23 mars 1922, minute d'une l. dact., 2 pp., AML FS XIV 829/7.
- * 34. Camille Poupeye à Lugné-Poe.
28 mars 1922, minute d'une l. dact., 2 pp., AML FS XIV 829/10.
35. Paul Grosfils à André Gide.
8 décembre 1936, l. a. s., sans env. cons., BLJD γ 567.4.

Christian Beck

par

PIERRE MASSON

C'est en juillet 1896 que Christian Beck débarque à Paris, moins en conquérant qu'en fugitif, désireux d'abord de s'affranchir du milieu familial, et porté par la vague qui dépose alors tant de jeunes littérateurs belges sur les berges parisiennes. Il a déjà écrit quelques contes, s'intéresse à la philosophie comme aux sciences, se pique de compétences en économie sociale. Presque aussitôt, il trouve à s'employer à *La Revue blanche* et au *Mercur de France*, admire France, fraternise avec Charles-Louis Philippe, se chamaille avec Jarry, fraie avec un peu tout le monde. Il est lancé. Il a dix-sept ans...

Il songe alors à créer une revue qui serait, comme sa grande et défunte aînée, *La Wallonie*, un pont jeté entre la Belgique et la France, où se retrouveraient, sans trop se soucier des écoles ni des étiquettes, tous ceux qu'anime cet élan vital qu'on nomme alors naturisme, et dont les extraits des futures *Nourritures terrestres* parus en début 96 désignent Gide comme un des maîtres.

Pour la future *Revue païenne*, dont Beck dresse déjà le sommaire en se reposant sur son ami Gérardy pour trouver les fonds, Gide apparaît donc comme une recrue de choix. De dix ans l'aîné de Beck, et plus avancé que lui dans la carrière, il n'était cependant pas en mesure de faire la fine bouche, car il venait de rompre avec l'équipe du *Centaure*, et il accueille comme un honneur de se voir proposer une « Chronique de la moralité publique et privée », dont il se souviendra en écrivant peu après son *Prométhée mal enchaîné*. Mais le projet de revue disparaît brusquement, sans raisons connues.

Il n'importe, le contact est établi, et comme les deux jeunes gens fré-

quentent les mêmes cénacles, ils se croisent ou se rencontrent plus qu'ils ne s'écrivent. On connaît la fameuse soirée à la Taverne du Panthéon, grâce à la transposition assez libre que Gide en a donnée dans *Les Faux-Monnayeurs*. Ayant visiblement élu Gide comme l'un de ceux par lesquels il veut être reconnu, Beck lui fait la cour, c'est-à-dire que, comme Ruyters à la même époque, il parsème ses œuvres d'allusions ou de saluts directs adressés à son aîné, baptisé « docteur de la félicité ». Il s'efforce à la familiarité, appelle Gide Tityre, sans le faire sortir d'une certaine réserve. Il faut dire que Beck commence à connaître les difficultés financières qui le poursuivront toute sa vie ; ayant refusé la carrière commerciale proposée par son père, il se condamne à une bohème qui le transforme souvent en quémendeur ou en pique-assiette. Gide sera souvent sollicité, avec des résultats variables. Ce qui explique peut-être le ton parfois agressif de Beck envers un confrère dont il voudrait susciter, bien plutôt que la pitié, l'approbation et l'admiration. Contraint de travailler comme nègre pour Willy, il se rattrape en rêvant d'une trilogie romanesque dont il vante l'ampleur à Gide, mais qui ne sera jamais réalisée, comme bien d'autres projets divers.

On devine ainsi dans ses lettres frustrations et complexes ; ainsi, en été 1897, il annonce à Gide un commentaire sur les *Nourritures* : « Cette explication ne doit guère avoir d'intérêt pour vous, qui n'êtes point un auteur nouveau dans la carrière, à qui tous les assentiments sont précieux. »

Gide répond peu et rarement (même si la correspondance qui nous est parvenue est visiblement lacunaire), écrivant surtout pourquoi il n'a pas le temps d'écrire. À ses yeux, et pour longtemps, son interlocuteur est « le petit Beck », que l'on ne parvient pas à prendre vraiment au sérieux : « Vous avez ce précieux pouvoir d'être jeune, très jeune ; vous avez le temps encore de vous essayer ; moi qui ne le suis plus qu'à mes heures, je me terrifie facilement de voir éclore en moi des possibilités toujours plus nombreuses à mesure que j'ai moins de temps pour les vivre. » (Septembre 1897.)

Et puis la carrière de Beck prend enfin forme : en 1898, il publie son premier livre, un recueil de farces et de contes. L'intérêt de Gide alors se ravive ; le 8 novembre, il écrit : « Le drame a rudement besoin qu'on le régénère ; je compte que vous y travaillerez. »

Mais de commentaires ni de compte rendu, point. L'esthétique de Beck est presque aux antipodes de la sienne ; la bigarrure, l'enflure, le lyrisme et le burlesque se mêlent dans *Adam battu et content*, et même s'il y trouve de l'amusement, Gide est déjà trop soucieux de tracer sa voie pour faire un écart vers de telles productions. C'est Ghéon qui se charge

de commenter — élogieusement — le livre de Beck qui, ravi, écrit à Gide : « *Vous êtes comme une eau si belle, qu'on mourrait de je ne sais quelle nostalgie si on ne la troublait un peu...* »

Mais Beck ne fait pas que des livres, cette année-là : il vient d'être père, étant depuis un an l'amant de la femme de son ami Gérardy. Il s'installe à Florence, où il espère la faire venir, s'impatiente, envisage de provoquer Gérardy en duel en prenant Gide comme témoin, se débat dans les problèmes d'argent : « *Ma vie est très noire. À la vérité je me suis décidé à enlever l'amie que j'aime. Je passerai ma vie avec elle. Mais une nouvelle obscurité me barre la route [...] : il est d'une nécessité inéluctable que j'aie au moins un peu d'argent.* » (23 mars 1899.) Gide répond par des encouragements, citant Nietzsche, procurant des exemples de misère plus grande encore... Quand Beck lui demande de lui trouver un emploi, il avoue son impuissance : « *Sans doute, dans quelques années, quand je tirerai à 100.000, quand mes pièces brûleront les planches de Paris, quand je refuserai l'Académie, une simple recommandation de moi vaudra son poids d'or.* » Toujours d'Italie, Beck lui envoie ses nouvelles productions, avec mission de les placer au Mercure de France ; Gide le décourage poliment : « *J'ai lu Gangolphe avec curiosité et plaisir ; cela est encore trop bizarre pour être excellent, mais tels fragments de dialogue sont fort bons et j'y sens certainement votre valeur. J'y sens certainement aussi que cela ne sera pas pris au Mercure.* » (Juin 1899.) Peu après, il élude une demande directe de 50 francs, mais envoie à Beck *El Hadj* et *Philoctète* que celui-ci admire sans réserve.

On peut expliquer par ce déchirement intérieur — se sentir négligé par quelqu'un qu'on est forcé d'admirer — la lettre inattendue que Beck adresse à Gide de Venise en août 1899, par laquelle il lui signifie une rupture de leurs relations : « *Enfin je vous aimais. À la fois avec beaucoup trop de vivacité, de simplicité et de complexité. Or je ne suis plus si jeune que je puisse encore aimer quelqu'un dont je ne serais pas le Maître.* » Et de revenir en Belgique, où ses finances, consolidées sans doute par son père, lui permettent de reprendre son projet de revue. Début 1900 paraît *La Vie nouvelle*, brève vie qui n'aura que trois numéros, mais qui va permettre à Beck de renouer avec Gide.

Cherchant des collaborateurs, il écrit donc au « *cher et précoce maître* » pour lui lancer : « *Hélas ! André Gide, où êtes-vous ? Et que vous êtes beau !* » Gide, apparemment, n'avait pas trop cru à cette rupture, et se contente d'une petite réprimande avant d'envoyer quatre *Paradoxes* en signe de bonne volonté. Puis il se rend à Bruxelles en mars 1900 pour sa

conférence sur l'influence en littérature ; Beck y assiste ; le fil est renoué.

Pas pour longtemps : sa revue disparue, Beck, qui se découvre des aspirations mystiques, se lance dans un voyage en Russie, désireux de vivre en vagabond et de connaître la pauvreté évangélique. Aussi Gide le perd-il un peu de vue, tentant vainement de récupérer des textes du poète Bordeu que Beck a « oublié » de rendre à Jammes qui les lui avait procurés, recevant pour toute réponse une ahurissante lettre-fleuve où interviennent l'Ancien Testament, le Nouveau et le Paraclet... Quand il revient en Belgique, fin 1900, Gide est en Algérie. Mais ils se revoient à Paris au printemps, le temps pour Beck d'emprunter 40 francs à Gide pour aller villégiaturer à Knokke. Toujours sans ressources, il finit pas accepter de travailler comme commis-voyageur ; il paie ses dettes, s'embourgeoise un peu, lit *L'Immoraliste* que Gide lui a envoyé, et le commente avec assez d'acuité pour s'attirer une longue lettre explicative : « *Votre solution peut supprimer mon livre ; le tourment de Michel n'en continue pas moins d'exister ; bien plus : je le crois légitime. Il existe en dépit de vous.* » (23 juin 1902.)

Beck ne tient jamais longtemps en place. Fin 1902, il repart pour un long séjour en Russie, où il vit comme précepteur. De là, il envoie d'énormes lettres à Gide, lui décrivant les mœurs, les paysages, les nuits blanches de Saint-Pétersbourg. En même temps, il annonce un nouveau manuscrit, *Les Erreurs*.

Gide, désormais, est intéressé — ce mot est capital pour lui — par cet ami à fougades et à éclipses ; il lui prodigue des conseils, des renseignements, l'appelle « *inouvable Beck* ». Le fascine probablement cette aptitude au vagabondage que, faute de pouvoir la vivre, il s'est plu à observer chez autrui. Revenant de Russie, Beck rate Gide de peu à Weimar où celui-ci a donné, en août 1903, sa conférence sur *L'Influence en Littérature*. Gide le regrette, qui signe désormais « *affectueusement votre* », et se laisse aller à son tour à évoquer des projets : un *Laocoon*, un traité de mythologie...

Il faut dire que, de son côté, Beck a mûri. L'enflure pseudo-philosophique fait place, dans ses lettres, à un raisonnement plus serré, argumenté. On le voit dans le commentaire qu'il fait de *Prétextes*, mêlant les considérations esthétiques et un humour qui fait mouche : « *La phrase du Méridional : "Il y a encore beaucoup à dire ; j'y reviendrai dans mon prochain article", c'est vraiment génial. J'aimerais mieux d'avoir fait ça que n'importe quoi ; j'en étais tellement content, que je songeai qu'on devrait épigraphier ainsi toutes ses œuvres, et s'aborder désormais en di-*

sant : "Il y a encore beaucoup à dire ; j'y reviendrai dans mon prochain article." » (22 septembre 1903.)

Cette entente, malgré l'absence de lettres entre septembre 1903 et janvier 1905, paraît se maintenir sans qu'on puisse préciser comment, à l'occasion de quelles rencontres, Gide et Beck étant alors souvent absents de Paris. En novembre 1904, Beck publie dans *La Revue de Belgique* une longue étude sur la querelle du peuplier, dans laquelle il renvoie un peu tout le monde (Maurras, Gide et Rouart) dos à dos, avant de dissertier scientifiquement sur la question. Quand leur échange épistolaire reprend, c'est sous le signe d'un tutoiement très provisoire, à l'occasion d'un long exposé de Gide sur le caracous tunisien. Tutoiement et sujet salace ne sont pas des signes bien compromettants, et il est absurde, notons-le au passage, que certains aient voulu en déduire un lien de nature homosexuelle entre ces deux hommes, aux goûts par ailleurs notoirement opposés.

En 1905, Beck organise, à Liège, un grand congrès pour la défense de la langue française, et lance (encore !) une revue, associé à Isi Collin, Louis Piérard et surtout Henri Vandeputte, le bailleur de fonds. Gide, invité à partager ces deux entreprises, ne se rend pas à Liège, mais s'intéresse à *Antée* qui va s'affirmer, pendant plus de deux ans, comme une excellente revue, dans laquelle Belges et Français cohabitent dans un pluralisme harmonieux. Gide, requis par *L'Ermitage*, n'y participe que faiblement, tout en surveillant son évolution et en y plaçant son équipe. Beck, en revanche, s'y multiplie sous divers pseudonymes, et ne rate pas une occasion de faire l'éloge de son ami. C'est à lui qu'on doit l'unique compte rendu d'*Amyntas* (en avril 1906), et Gide, qui traverse une période de doutes, le remercie longuement :

Un seul article tel que le vôtre, cher ami, me récompense tout d'un coup du silence de « la critique », silence soigneusement entretenu jusqu'à ce jour par moi-même. [...] Je consens à paraître froid les premiers jours aux lecteurs [...] si dans dix ou cent ans d'ici, tel jeune homme, éduqué par vous, Beck, sait, portant mon livre à son cœur, frémir en en sentant la secrète chaleur continue. (29 avril 1906.)

Et puis paraissent enfin *Les Erreurs*, dont Gide se dit, cette fois, ravi : « Mon esprit se vautre voluptueusement dans cet inqualifiable récit où trouve place chacune de ses protubérances. » (11 mai 1906.) Les deux hommes s'estiment et se fréquentent, Beck est reçu à Auteuil où Gide emménage, l'aide même à installer ses livres...

Or c'est à ce moment que le destin de Beck se brise, ou du moins se fissure de manière irréversible : la tuberculose l'a atteint, dont il devine aussitôt la gravité, et au moment d'entrer à vingt-sept ans dans une vie de valétudinaire, il adresse à Gide un adieu seulement anticipé :

Cher ami, les espérances que vous avez bien voulu fonder sur moi seront vaines. Vous ne savez, dites-vous, lequel de mes dons assez divers va l'emporter. Ma grande passion, c'eût été de les réaliser tous. [...] Ce rêve étrange et hasardeux, ce serait folie à un homme malade et pauvre que d'en tenter la réalisation. (2 juin 1906.)

À partir de là, il va de sanatoriums en séjours climatiques, obligé d'abandonner *Antée* et de réduire sa production. D'Italie ou de Suisse, il charge Gide de veiller sur le sort de ses manuscrits, qui continuent de ne pas trouver preneur. C'est de loin également qu'il assiste à la reprise d'*Antée* par les amis de Gide, Ruyters en particulier. Qu'il en soit ou non responsable, il est en permanence poussé par son destin vers les marges de l'Histoire. Compaissant, Gide lui adresse des lettres paternelles, lui fait un cours sur l'Algérie et son climat, s'efforce de lui remonter le moral : « *Que ne suis-je auprès de vous, cher ami ! Il me semble que l'expérience que j'ai de ces tristes matières serait si propre à vous encourager. Rosenberg prétendait que j'étais un peu marabout.* » (décembre 1906).

Pour s'occuper, Beck propose à Gide de former avec lui une association « *ayant pour but l'intrigue* », sans qu'on sache trop s'il s'agit à ses yeux d'un canular, tant il est souvent à la limite du grave et de l'ironie, ne croyant qu'à demi à son propre personnage. Plus sérieusement, ils ont un long et profond échange à propos du *Retour de l'Enfant prodigue*, où Beck croit voir une tendance nietzschéenne à cultiver l'indépendance à tout prix : « *Je crois que si j'éprouve moins de difficultés que vous à concilier la loi et la liberté, c'est que malheureusement je n'ai reçu de mon milieu aucune loi, et que, ayant dû, faute de cette éducation, faire ma loi moi-même, je l'ai faite d'accord avec ma liberté.* » (29 juin 1907.) Ce qui n'est pas si mal vu, mais oblige Gide à une mise au point devenue célèbre : « *Tout de même comprenant jusqu'au fond des moelles et l'intérêt du geste que Claudel et [Jammes] souhaitaient me voir faire, et pourquoi je ne le faisais pas [...], j'écrivis cette petite œuvre de "circonstance" où je mis tout mon cœur, mais aussi toute ma raison.* » (2 juillet 1907.)

Mais Beck n'a pas pour autant perdu le goût de vivre. Après s'être passionné pour les questions économiques, religieuses et zoologiques, le voici qui s'intéresse à la médecine et crée une nouvelle méthode pour soi-

gner la tuberculose, l'aérostathérapie. Sur terre, Gide et ses amis s'efforcent de faire revivre *Antée* défaillant, le temps d'un numéro qui, incluant une étude de Beck sur le suicide, va être égaré par le tri postal de la gare du Nord...

Un moment, de nouveau, ils manquent de se brouiller, mais c'est Gide, fait inhabituel, qui se fâche, parce que Beck a osé écrire que le mérite d'une œuvre se reconnaît à son succès ; Gide, qui n'a pas alors de succès, mais croit à son mérite, renvoie aussitôt la lettre, et Beck de battre alors en retraite. Plus souvent, en sens inverse, voit-on Gide laisser passer un soudain orage de son ami. À ces occasions de rupture renouvelées, mais toujours évitées, on peut mesurer l'authenticité de leur amitié. Fin décembre 1907, c'est au tour de Gide de se plaindre de sa santé, et l'autre alors de lui envoyer un volume de recommandations hygiéniques.

Exilé et malade, Beck enfourche volontiers la chimère ; il convoite un moment un poste de membre de l'Institut International de Sociologie, et prie Gide de faire intervenir son oncle en sa faveur. Désireux de faire connaître sa méthode curative, il le charge de le mettre en relation avec la presse sportive... Il annonce même la reconstitution d'*Antée* selon une formule très éclectique. Gide accepte ou élude les corvées, mais reste attentionné, et c'est pour voir Beck que, séjournant en Italie au printemps 1908, il fait un court crochet par Sorrente, juste après le Mont Cassin.

Puis *La NRF* se constitue sur les ruines d'*Antée* ; Beck, qui n'est pas associé à l'opération, se relance avec *Les Visages de la Vie*, mais cette revue périclité rapidement ; dans le même temps, ses quelques tentatives en direction de *La NRF* aboutissent toutes à un échec : une préface, d'un dogmatisme jugé trop personnel, est refusée ; un poème, qui était accepté, fait les frais d'une brouille passagère, Beck reprenant son manuscrit parce que Gide a refusé de lui prêter dix louis ; un extrait du *Papillon*, roman en préparation, est accepté par le comité de *La NRF*, mais Beck préfère le reprendre pour ne pas déflorer le futur livre ; enfin, l'étude de Beck sur *Marie Donadieu*, œuvre de Charles-Louis Philippe qui vient de mourir, est refusée par Gide qui n'admet pas, dans un numéro d'hommage, un commentaire réticent...

Quand Beck se trouve engagé dans une polémique avec Louis Rouart, Gide refuse de lui ouvrir les colonnes de *La NRF* pour qu'il y puisse riposter. Quand on dresse la liste des principaux articles consacrés à Philippe, un texte de Beck est omis. Et quand *Le Papillon* est publié, aucune notice ne lui est consacrée. Non, Beck n'a pas eu de chance avec *La NRF*, dont les principes directeurs étaient trop rigides par rapport à son éclectisme et son naturisme persistant.

Cependant, ses relations avec Gide restent bonnes, familières. Au Beck moraliste, Gide explique patiemment la portée de sa *Porte étroite* ; au Beck féru de zoologie, il expose, croquis à l'appui, la curieuse conformation de la queue d'un de ses chats. Et celui-ci, à chaque fois, imperturbablement, théorise, aucun sujet ne paraissant pouvoir le prendre au dépourvu.

À partir de 1912, leur correspondance s'interrompt presque, sans doute en raison du retour de Beck à Paris, où il peut rencontrer Gide. De plus, son activité proprement littéraire est en veilleuse, ce sont les œuvres des autres qu'il compile pour une collection d'ouvrages touristiques ; composant deux volumes sur l'Italie, il est ainsi conduit à faire une notice sur son ami, notant mélancoliquement l'écart entre sa valeur et sa — relative — obscurité. Puis la guerre les sépare : tandis que Gide, à Paris, se consacre au Foyer Franco-Belge, Beck marié séjourne en Bretagne, avant d'aller à Menton pour tenter de lutter contre la tuberculose renaissante. C'est là qu'il meurt en février 1916. Cela faisait vingt ans que Gide et lui se connaissaient, et pourtant, comme le notera le premier, il leur restait tant à se dire...

[Les lettres échangées par Gide et Beck sont déposées au Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale de Bruxelles ; celles de Beck sont inédites, sauf de courts extraits publiés en revue ; celles de Gide ont été publiées en 1946 aux Éditions de l'Altitude, à Bruxelles, puis en 1949 dans le *Mercure de France*. Une édition complète et refondue de cette correspondance doit paraître prochainement aux Presses Universitaires de Lyon.]

Georges Eekhoud

par

MIRANDE LUCIEN

Lorsque Georges Eekhoud rencontre André Gide pour la première fois en 1897, il a quarante-trois ans — Gide est son cadet de quinze ans.

Eekhoud est né à Anvers en 1854, la même année que Rimbaud, deux ans avant Freud. Sa première enfance a pour cadre le cœur de la vieille ville, où sa mère tient un commerce de nouveautés. Son père est commis aux écritures dans une compagnie d'assurances. Dans le faubourg de Borgerhout en pleine expansion, son oncle maternel connaît une ascension sociale foudroyante. Il s'est allié par le mariage à une famille d'industriels. Il deviendra bourgmestre à moins de quarante ans.

À six ans Georges Eekhoud perd sa mère. Cinq ans plus tard, son père meurt à son tour. Le petit Georges n'est pas un enfant modèle : « *A tenu toujours une conduite très suspecte* », lit-on dans le registre du pensionnat où son oncle l'a placé jusqu'à l'âge de onze ans. Il passera ensuite près de six ans dans le Jura suisse, dans un établissement où se côtoient de jeunes bourgeois catholiques ou protestants de différentes nationalités. Si en août 1871 Georges Eekhoud se retrouve à Anvers, c'est probablement parce que son oncle vient de mourir brusquement et qu'il n'y a plus personne pour lui assurer un tel train de vie. C'est le premier accroc dans le rêve de promotion sociale. Une voie reste ouverte, celle empruntée jadis par l'oncle lui-même : l'École Royale Militaire. Georges Eekhoud en sera renvoyé au bout de sept mois. Le renvoi est une sanction majeure prononcée par le ministre de la guerre. Émancipé à dix-neuf ans, il devra accepter un poste d'aide-correcteur pour cinquante francs par mois. À ce tarif-là, il faut travailler trois ans pour payer un an d'internat dans le luxueux pensionnat suisse.

L'argent et la respectabilité qu'il confère deviendra dès lors une obsession. Georges Eekhoud va désormais donner le change, mais il est vulnérable, et ce d'autant plus que textes ou poèmes laissent apparaître une atti-

rance déjà ancienne pour les jeunes hommes, voire les enfants — fournissant ainsi une explication plausible au renvoi de l'École Militaire. Les débardeurs du port et les matelots exercent sur lui une attirance d'évidence sexuelle, mais ils évoquent aussi les plaisirs de l'enfance perdus ou refoulés liés au temps où son père s'intéressait aux gens du peuple et leur parlait flamand. Un bourgeois d'Anvers à cette époque se doit de feindre au moins de ne pas même comprendre cette langue-là. Par contre, sur le plan philosophique, pas de crise de conscience chez Georges Eekhoud : toute sa vie il sera libre-penseur. S'il est sensible au pittoresque des cérémonies religieuses, il n'en considère pas moins le catholicisme comme le pire ennemi de la libre jouissance, le pire ou presque, juste après le protestantisme.

Au moment de la rencontre avec André Gide, Eekhoud s'est fixé définitivement à Bruxelles et s'est marié. Il a derrière lui les quinze années les plus fécondes de sa vie. Il a publié quatre recueils de nouvelles dont *Le Cycle Patibulaire*, trois romans dont *La Nouvelle Carthage* qui sera traduite en sept langues. Il vient de perdre le poste qui lui assurait des revenus stables et il doit consacrer un temps considérable à écrire sous un pseudonyme des romans populaires qui sont publiés en livraisons en français et en flamand. En 1899 il écrit *Escal-Vigor* qui est probablement le premier roman à traiter aussi ouvertement de l'homosexualité. Le livre fera l'objet d'un procès à Bruges. Eekhoud, soutenu par de nombreux écrivains belges et français, sera acquitté. Avant 1914, Georges Eekhoud publiera encore deux romans, les romans de la maturité : *L'Autre Vue* (1904) et *Les Libertins d'Anvers* (1912).

Attentif depuis plusieurs années aux mouvements revendicatifs flamands que les Allemands favoriseront, il prendra pendant la première guerre mondiale des positions pour le moins maladroites. Quand on lit le journal qu'il a tenu régulièrement pendant ces années-là, on est frappé par une curieuse inconscience politique. Maladresse et inconscience lui ont valu d'être sanctionné à la fin de la guerre. Cet opprobre, suivi pourtant d'une réhabilitation, la maladie et finalement la mort de son épouse à laquelle il était profondément attaché expliquent une vieillesse acrimonieuse. Georges Eekhoud meurt à soixante-treize ans, en 1927¹.

1. Toutes ces données ne sont pas exactement conformes à ce qui est dit généralement dans les biographies de G. Eekhoud, mais reposent sur de solides recherches personnelles menées dans la perspective d'un doctorat sur l'œuvre de G. Eekhoud.

Histoire d'une rencontre

La première entrevue entre André Gide et Georges Eekhoud a lieu à Bruxelles en janvier 1897 à l'initiative d'André Ruijters, grand ami d'Eekhoud et fervent admirateur de Gide qu'il a reçu pour la première fois quelques semaines plus tôt.

La correspondance entre Gide et Ruijters publiée récemment, montre que très vite, Ruijters a voulu faire connaître à Gide ses proches amis bruxellois. Avant même de le rencontrer, Ruijters avait envoyé à Gide une photographie sur laquelle il se trouvait en compagnie d'Henri Vandeputte, de Georges Eekhoud et de Georges Rency. Quand Gide demande des confirmations sur l'identité des amis qui figurent sur la photo, Ruijters, apportant les précisions demandées, attire l'attention de Gide sur Eekhoud, soulignant sa position d'aîné :

Mais vous n'avez pas suffisamment remarqué le dernier, qui certes de nous tous, est le plus intéressant : le monsieur barbu, campé sur ses jambes écartées avec un air de bravoure italienne, et qui est l'auteur du *Cycle Patibulaire*, notre frère aîné, notre cher et bon Eekhoud ².

Certes *Le Cycle patibulaire* pouvait intéresser Gide comme il intéressera Lord Douglas, mais il est surtout la première œuvre romanesque qu'Eekhoud ait publiée à Paris ³.

Ruijters a pressé Gide de venir les retrouver à Bruxelles. Gide, accaparé par le livre qu'il achève : *Les Nourritures terrestres*, a du mal à fixer la date de son séjour et demande à son ami de se résigner à le voir « arriver comme un bolide ⁴ ». Il débarque finalement le 8 janvier dans ce que Madeleine Gide appelle « un pays de brume et de charbon ⁵ ». Bruxelles, pour les Gide, c'est vraiment une ville très au nord : « Surtout ne t'enrhume pas — lui écrit-elle encore — ne te crois pas El Hadj au milieu des Belges ». Il y restera cinq ou six jours et sera l'hôte de Ruijters qui habite encore avec ses parents square Marie-Louise à proximité du parc du Cinquantenaire, dans ce quartier récemment réaménagé à l'initia-

2. Lettre d'André Ruijters à André Gide, Bruxelles, 16 nov. 1896, *Correspondance*, éd. Cl. Martin et V. Martin-Schmets (Lyon : P.U.L., 1990), t. I, pp. 17-8.

3. G. Eekhoud, *Le Cycle patibulaire*, Paris : Mercure de France, 1896. Une première édition incomplète avait été publiée à Bruxelles, chez Henry Kiestemackers, en 1892.

4. Lettre de Gide à Ruijters, Rouen, 28 déc. 1896 (*Correspondance*, t. I, p. 23).

5. Lettre de Madeleine de Paris, 11 janvier 1897, citée dans Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 172.

tive de Léopold II pour l'Exposition Universelle. Ruijters lui avait annoncé qu'il prévendrait les « *très proches* »⁶. Gide, Ruijters et ses amis, dont Eekhoud, déjeuneront ensemble Place Royale, à la taverne du Globe connue pour ses bières anglaises et allemandes. La rencontre fut chaleureuse, à table ils ont parlé, entre autres choses, d'Oscar Wilde prisonnier à l'époque dans la geôle de Reading.

L'échange de lettres entre Gide et Eekhoud qui fait suite à cette rencontre constitue certainement le moment déterminant de leur relation. Gide écrit le premier, il n'a pas l'adresse d'Eekhoud et recourt aux bons soins de Ruijters pour faire parvenir sa lettre à son destinataire. Le ton est cordial et familier : le tutoiement est adopté d'emblée, aussi lorsqu'il parle du « *souvenir délicieux de ces quelques jours passés près de vous* », d'évidence associe-t-il à Eekhoud Ruijters et leurs amis. Gide dit son intention de mettre Eekhoud en relation avec Lord Douglas à qui il se propose d'envoyer la nouvelle d'Eekhoud intitulée *Le Sublime Escarpe*.

Une lettre de Lord Douglas à Eekhoud⁷ nous apprend qu'il a lu avec « *la plus grande et sincère admiration* » *Le Cycle Patibulaire* qu'Eekhoud lui a fait parvenir et qu'il a surtout trouvé admirable *Le Tatouage et Blanchellerie-Blanchelivette*⁸. Aucun commentaire sur *Le Sublime Escarpe*. Ce qui se dit par nouvelles d'Eekhoud interposées mérite d'être entendu. *Le Sublime Escarpe* que Gide a envoyé au « *jeune lord* », pensant que l'histoire pourrait l'intéresser, raconte l'amour d'un homme mûr pour un très jeune homme capable, dans un geste éperdu d'abnégation, de se suicider pour sauvegarder l'honneur de son protecteur. *Le Tatouage*, que Lord Douglas dit aimer particulièrement, a pour cadre un bal populaire. Un homme jeune à la « *grâce neutre et ambiguë* » danse avec une jeune femme. Surgit un homme plus vieux qui d'un geste brutal sépare le couple et montre au public, tatoué sur le bras du jeune homme : « *Daniel est à André* ». En brûlant l'inscription avec un tisonnier chauffé à blanc, le jeune homme répond : « *Il me protégea et fit mon éducation. Il s'est payé. Nous sommes quittes.* » Il est facile d'imaginer ce qui de la sorte s'est dit. Georges Eekhoud n'a pas attendu le résultat de l'entremise de Gide pour lui répondre longuement. La lettre reproduite en annexe 1 n'a pas seulement un caractère amical. Eekhoud bouleversé, séduit, s'y mon-

6. Il s'agit de Verhaeren, Eekhoud, Maubel, Rency, Toisoul et Vandeputte (lettre de Ruijters à Gide, Bruxelles, mi-déc. 1896, *Correspondance*, t. I, p. 22).

7. Lettre d'Alfred Douglas à G. Eekhoud, Rome, Via Lucullo, 6 février 1897 (lettre inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, MLA 1338).

8. Lord Douglas reproduit mal le titre de la nouvelle de G. Eekhoud, il faut lire *Blanchelive-Blanchelivette*.

tre engageant avec tellement d'insistance qu'on peut parfaitement imaginer le recul de Gide. Eekhoud revoit Gide « *aimant avec finesse* », « *souriant sans vanité* ». Pour lui leur rencontre fut un temps trop court « *d'intime causerie et de subite compréhension réciproque* ». Il parle encore de « *cordiales émotions* », « *d'un rare régal d'âme et à la fois de corps* ». Aucun doute, gommant de son souvenir tous les autres convives, Eekhoud imagine que Gide et lui se sont reconnus. Il identifie encore Gide à « *ceux qui se savent élus et vont ingénument quoique hardiment à la rencontre de leurs frères* » ; tout porte à croire que ce soir-là, Georges Eekhoud, tout ragaillard, s'est senti plus que jamais fier « d'être du nombre ». Il parle par ailleurs avec une rare confiance de ses difficultés matérielles, avouant « *ses grosses besognes manouvrières* », allusion aux feuilletons qu'il écrit sous un pseudonyme et qui le font vivre. Pour prendre la juste mesure de la situation matérielle d'Eekhoud, il faut lire une lettre qu'il adresse à son ami Sander Pierron moins de deux ans avant la visite de Gide — dans la vie d'Eekhoud rien n'a foncièrement changé entre temps :

Mon bien cher petit Sander,

J'avais envoyé le gamin chez Deman pour essayer de lui coller une couple de Communions sur l'angle afin d'avoir assez de galette pour dîner demain à trois. Malheureusement le marchand était absent et je n'aurai que tout juste de quoi payer à souper à mon hôte parisien [...]. J'espère que tu passeras un bon dimanche. Mille baisers de ton cher affectionné⁹.

Dans ces conditions, quand on a quinze ans de plus, qu'on a pratiquement son œuvre derrière soi, qu'on vit dans un pays « *de brume et de charbon* », il faut beaucoup de courage ou une certaine inconscience pour dire à Gide avec aussi peu de retenue « *le grand bonheur qu'il y aura à le retrouver* » à Paris ou à Anvers, la ville « *la plus sensuelle de Belgique* », pour revivre la rencontre de Bruxelles « *à de nombreux exemplaires* ».

Eekhoud ira effectivement à Paris à la fin de l'année rendre visite à Gide en compagnie de son ami le peintre de Groux. Gide note cette visite le 7 décembre au matin¹⁰, mais il écrit à Ruijters le jour même qu'il a l'impression depuis quinze jours d'émettre sa vie en « *sottes conversations* », en « *vaines rencontres* » dont la plupart ne lui laissent que « *lassitude et tristesse* »¹¹. Il est évident que si Eekhoud a perçu de tels sentiments ou a eu vent de cette lettre, cela suffit à expliquer le caractère

9. Correspondance inédite entre G. Eekhoud et Sander Pierron, conservée à Anvers, Archief en Museum voor het vlaamse cultuurenlevé.

10. Information donnée par Cl. Martin, *op. cit.*, p. 242.

11. Lettre citée *ibid.*, p. 243.

beaucoup plus conventionnel qu'ont pris par la suite les relations entre les deux hommes. Dans le courant de la même année Gide avait confié la publication de *Feuilles de route* à l'équipe du *Coq Rouge*, revue dissidente de *La Jeune Belgique*, qu'Eekhoud avait contribué à fonder. L'exemplaire d'Eekhoud porte pour dédicace : « À mon brave Georges Eekhoud, bien cordialement, André Gide. » Eekhoud eut ainsi tout loisir de mesurer l'écart entre un grand homme et un « brave » homme.

Apparemment c'est Gide qui reprend contact avec Eekhoud l'année suivante, pour lui demander un service. Le ton faussement détaché masque à peine la condescendance :

Mon ami Eugène Rouart serait extrêmement heureux de te voir parler de son livre *La Villa sans Maître*. Il m'affirme que tu fais de la bibliographie quelque part — ce que je ne savais pas — et croit que notre amitié est assez vive pour que je puisse me permettre de te demander cela — je le crois aussi [...] ¹².

Nous n'avons aucune réponse d'Eekhoud et tout porte à croire qu'il n'a pas donné suite à la demande. Gide interviendra à nouveau auprès d'Eekhoud en faveur de Rouart en mars 1902, lui demandant de parler de la conférence prononcée par son ami à la Libre Esthétique, dans la « Chronique de Bruxelles » qu'Eekhoud tient depuis 1897 au *Mercure de France*. Or cette fois, c'est certain, dans la chronique du mois d'avril, Eekhoud parle longuement de l'exposition organisée dans le cadre de la Libre Esthétique, spécialement de Toulouse-Lautrec et de ses œuvres dignes « d'un nouveau Goya », mais ne dit pas un mot de la conférence de Rouart ¹³. Vexé, blessé, Eekhoud l'était probablement, mais à son silence on peut avancer une autre explication. La première demande de Gide est datée du 22 août 1898. Nous sommes en pleine affaire Dreyfus et à cette époque, Zola est en Angleterre. Or Rouart est un anti-dreyfusard convaincu et s'est montré passionnément hostile à Zola. Eekhoud qui s'est rangé catégoriquement dans le camp adverse n'a aucune raison d'être aimable envers Rouart. Et que serait-ce s'il connaissait la lettre adressée par Rouart à Gide et qui a provoqué une brouille très passagère entre les deux hommes ? Rouart stigmatisant tous ceux qui ont signé en faveur de Zola écrit : « Nous en avons assez des juifs, des belges, des protes-

12. Lettre de Gide à Eekhoud, datée de Cuverville, 22 août 1898 (Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, MLA 1384), reprise partiellement, comme certaines autres lettres, dans *Présence d'André Gide*, catalogue rédigé par Jean Warmoes, Bruxelles, 1970.

13. « Chronique de Bruxelles » par G. Eekhoud, *Mercure de France*, IV, 1902.

tants¹⁴... »

1900. *La Libre Esthétique et le procès d'Escal-Vigor.*

Dans les premiers jours de janvier, André Ruijters invite Gide de la part d'Octave Maus à venir prononcer une des quatre conférences organisées en mars pour la septième exposition du cercle de La Libre Esthétique. Gide accepte. Il parlera de *l'Influence en littérature*. La conférence est prévue pour le jeudi 29 mars¹⁵. Ce jour-là, dans *La Réforme*, quotidien bruxellois de la démocratie libérale, Eekhoud annonce la conférence du soir et présente l'écrivain. Il rend compte ensuite de la soirée et commente la causerie de Gide dans un deuxième article daté du dimanche 1^{er} avril. À la suite de ces articles, Gide écrit à Eekhoud deux lettres consécutives, la première datée du 2 avril, la seconde, du lendemain. Peu de remarques personnelles dans ces deux lettres. Gide, qui a souhaité voir publier dans *La Réforme* des extraits de sa conférence, réclame le manuscrit qu'il a confié à Eekhoud à cet effet¹⁶. On s'échange des services : Gide obtient de Thadée Natanson le bénéfice pour Eekhoud du service de presse de *La Revue Blanche*, Eekhoud promet d'envoyer tous les articles de *La Réforme* parlant des publications qui intéressent Natanson¹⁷. Gide confie à Eekhoud : « *Ta notice a fait le bonheur de ma femme* ». Eekhoud a présenté Gide comme « *Un des artistes les plus en vue du jeune mouvement littéraire de France* ». Il a surtout souligné son originalité et son indépendance d'esprit. « *Il est sa propre boussole — écrit-il — et sa propre étiquette, et s'il a des admirateurs et des amis, il ne se défend point d'admirer et d'aimer beaucoup, loin de tout clan, de toute coterie, de toute classification, sans prendre aucun mot d'ordre, bref, il n'est d'aucun bateau.* » Il voit en lui un homme « *qu'éloigne et déconcerte le troupeau, mais qui s'adresse à une élite* ». Enfin, présentant Gide comme un grand voyageur qui affectionne surtout l'Afrique du Nord, Eekhoud a cette formule savoureuse : « *Il est le frère et le confident des arabes, et ce raffiné, ce civilisé, apprécie comme pas un les races jeunes et patriarca-*

14. Feuillet autographe de Gide intitulé « Copie de la lettre de Rouart du 28 janvier 98 », inédit, cité par Cl. Martin, *op. cit.*, p. 259.

15. La conférence de Gide a été publiée dans la revue *L'Ermitage*, n° de mai 1900. Le texte a été ensuite repris dans *Prétextes* (Mercure de France, 1903).

16. Lettre de Gide à Eekhoud datée du 2 avril 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2589.

17. Lettre de Thadée Natanson adressée à Gide, mais jointe ensuite à la lettre de Gide à Eekhoud du 3 avril, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2889.

les¹⁸. » Dans le compte rendu de la conférence, Eekhoud considère qu'en ces temps d'arrivisme et d'« hyperesthésie de la personnalité », le mérite de Gide est d'avoir fait l'éloge non seulement de l'influenceur mais aussi de l'influencé¹⁹. Ce qui lui vaut cette lettre de remerciement courte et directe :

Cher Eekhoud,

Tu es un brave ami. Ta *Réforme* me fait un vif plaisir. Merci — aux yeux de ma famille, c'est la gloire — à mes yeux c'est l'exquis témoignage d'une amitié qui m'est charmante.

Ta main, cher Eekhoud, car je suis

André Gide²⁰

La formule finale aurait pu blesser par son arrogance, mais il n'en est rien. Eekhoud, susceptible, colérique, est capable aussi d'être touché par le moindre signe d'approbation ou de reconnaissance : il a retenu uniquement l'importance accordée à son article. Il répond à Gide : « *Je viens de relire ta conférence dans L'Ermitage. Elle me plaît de plus en plus ; puis elle me rappelle quelques bonnes heures*²¹. » Et à nouveau il dit son espoir de rencontrer Gide au cours d'un prochain séjour à Paris.

Pour Georges Eekhoud, la fin de l'année 1900 est marquée par le procès d'*Escal-Vigor*. Son roman, publié en 1899 à Paris par la Société du Mercure de France, a été saisi par le parquet de Bruges pour outrage aux bonnes mœurs, en même temps que celui de Lemonnier, *Un Homme en Amour*. En France comme en Belgique, les écrivains se mobilisent pour dénoncer ce procès. Dans une lettre où il parle avant tout des livres promis « au chroniqueur de La Réforme », Gide signale qu'à *La Revue Blanche*, il a « posé son nom » sur la liste protestataire avec Arnaud et Ghéon²². Il s'agit en fait d'une « adresse des écrivains français à Georges Eekhoud auteur d'*Escal-Vigor* », dans laquelle ils « tiennent à exprimer à leur confrère Georges Eekhoud l'assurance de leur haute estime et regrettent l'atteinte portée en sa personne à la liberté de l'Art et

18. « Bruxelles — Information », *La Réforme*, jeudi 29 mars 1900, p. 2, col. 2, art. signé Georges Eekhoud.

19. « À la Libre Esthétique », *La Réforme*, dimanche 1^{er} avril 1900, p. 3, col. 3 et 4, art. signé Georges Eekhoud.

20. Lettre du 3 avril 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2589.

21. Lettre d'Eekhoud à Gide, Bruxelles, 11 mai 1900, Paris, Bibl. litt. Jacques-Doucet, Fonds Gide, 7497.2.

22. Lettre de Gide à Eekhoud, c. p. Paris 5 juillet 1900, inédite, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2970.

de l'*Idée*²³ ». Gide, en effet, figure parmi les signataires.

Nous savons qu'en cette même année 1900, Gide dédicacera encore à Georges Eekhoud ses *Lettres à Angèle*²⁴.

Pour percevoir clairement la différence entre les deux hommes, rien ne vaut une analyse de la « Chronique de Bruxelles » du mois de juin 1900. La Chronique, ce mois-là, fait neuf pages. Sur ces neuf pages, cinq lignes et demie sont consacrées à la conférence de Gide :

Fermée la « Libre Esthétique » où le délicieux André Gide fit, on ne peut plus opportunément en ces temps de grimaces et de poses arrivistes, l'apologie de l'Influence, c'est-à-dire de l'influenceur et aussi de l'influencé ! (Vous avez lu cette conférence dans *L'Ermitage*²⁵.)

Toute la fin de l'article (4 pages) est consacrée à la liste descriptive des différents ouvrages qui ont été envoyés à Eekhoud à la suite du « bruit fait à propos d'Escal-Vigor ». Eekhoud dresse ainsi la plus belle bibliographie qu'on puisse constituer cette année-là sur l'uranisme et l'unisexualité, comme il dit. Et on sent le plaisir qu'il prend à citer des noms comme celui du docteur Moll, du docteur Havelock Ellis, d'Ulrichs, de Frey, d'Otto de Joux et enfin d'Hirschfeld. Revenant au procès de Bruges, Eekhoud dit qu'il s'est « amusé à reprendre de beaux ouvrages occidentaux et modernes dans lesquels les hommes s'embrassent sur la bouche ». Les deux dernières pages de l'article racontent comme une belle histoire qu'on se plaît à raconter un épisode du *Wilhelm Meister* de Goethe et un autre de *Résurrection* de Tolstoï. Un article comme celui-là dévoile non seulement les lectures de Georges Eekhoud, mais même ses sources. C'est en effet à partir de la description des uranistes et des unisexuels fournie par les hommes de science qu'Eekhoud construit les personnages de ses romans. Ils lui offrent des modèles — au sens où les scientifiques d'aujourd'hui utilisent ce mot — qui lui permettent, livre après livre, d'approcher sa propre vérité. Dans tout cela, aucun sentiment de culpabilité, aucun problème d'ordre moral. Un article comme celui-là est un véritable acte militant au sens où l'entendront les générations homosexuelles des années 1970. C'est bien ce qu'a compris Fersen, l'exilé de Capri²⁶, lorsqu'après avoir fondé la revue *Akademos*, il écrira à Eekhoud :

23. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2967.

24. André Gide, *Lettres à Angèle (1898-1899)*, Paris : Mercure de France, 1900, ex. dédicacé « à Georges Eekhoud, son ami André Gide ».

25. « Chronique de Bruxelles » de G. Eekhoud, *Mercure de France*, VI, 1900, pp. 514-823.

26. V. Roger Peyrefitte, *L'Exilé de Capri*, Paris : Flammarion, 1969.

Il reste la volonté de continuer la tâche, et l'espoir de former un parti. C'est pourquoi, cher monsieur Eekhoud, j'espère que vous, une de nos lumières, un de nos plus nobles et généreux ralliements, ne me refuserez pas un peu de cette aide morale dont j'ai tant besoin ²⁷.

Bien loin de telles considérations, à son interlocuteur qui lui dit : « *Les travaux de MM Moll, Krafft-Ebbing, Raffalovich, etc., ne vous suffisent donc pas ?* », Corydon répond : « *Ils n'ont pas su me satisfaire, je voudrais parler de cela différemment* ²⁸. » C'est bien là que réside la principale différence entre Gide et Eekhoud. Non tant une divergence de vues qu'une inscription ou non dans ce que les amis d'Eekhoud appellent « un parti » ou « un mouvement » ²⁹.

Les relations entre les deux hommes vont ensuite s'espacer. C'est à Ruijters que Gide demande d'envoyer *Saül* à Eekhoud ³⁰. C'est encore auprès de celui-ci qu'il s'inquiète à la mi-janvier 1904 : « *J'ai envoyé mon Saül à Eekhoud un des premiers. Ne l'a-t-il pas reçu* ³¹ ? » Preuve que les contacts directs sont interrompus.

En 1904, Gide reviendra à Bruxelles pour une conférence à la Libre Esthétique. Dans la chronique du *Mercur* on lit :

Dans les récréations d'art offertes par la Libre Esthétique de M. Maus au public bruxellois, un rôle aura été aussi réservé à vos conférenciers : MM. André Mellerio, Méderic Du Four, Louis Lanoy et André Gide sont venus nous parler respectivement de peinture, de littérature, de musique et de théâtre ³².

Et dans le *Journal inédit* de Georges Eekhoud ³³, très complet pour cette époque-là, figure seulement le nom de Gide parmi les conférenciers. Il est manifeste qu'aucune rencontre n'a eu lieu, Eekhoud l'aurait scrupuleusement noté.

27. Lettre de Fersen à Eekhoud, sur papier de la revue *Akados*, datée de Capri, 10 mai 1909.

28. Gide, *Corydon* (Paris : Gallimard, 1924), p. 19 (on sait que la première version, tirée à 12 ex., sans nom d'auteur, date de 1911).

29. Autre lettre de Fersen, Capri, 8 décembre 1908.

30. Lettre de Gide à Ruijters du 9 oct. 1903.

31. P.-s. d'une lettre de Gide à Ruijters, mi-janvier 1904, *Correspondance*, t. I, p. 178.

32. G. Eekhoud, « Chronique de Bruxelles », *Mercur de France*, IV, 1904.

33. G. Eekhoud, *Journal inédit*, 27 cahiers manuscrits conservés à Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, ML 2954.

1904 — 1914

Pendant cette année-là, G. Eekhoud publie à Paris *L'Autre Vue* (1904) et *Les Libertins d'Anvers* (1912). Pour cette période, nous avons conservé un échange de lettres entre Gide et Eekhoud qui date de 1906 et une lettre d'Eekhoud de 1909.

La première lettre d'Eekhoud parle d'*Amyntas* que Gide a dû lui envoyer — le titre figure en effet dans la liste des livres vendus plus tard par Eekhoud³⁴. Il parle du livre de Gide avec beaucoup de chaleur : « *J'ai lu et je relis Amyntas dont je connaissais déjà la page intitulée Feuilles de Route. C'est parfait, délicieusement nostalgique. Tes livres me plaisent de plus en plus ; ils gagnent en fluide et en lumière à mesure qu'ils vieillissent* »³⁵. Il l'interroge ensuite à propos de son propre livre sur un ton en apparence détaché : « *À propos, as-tu reçu L'Autre Vue ?* » (Le livre est sorti depuis près de deux ans.) Gide qui signe « *ton inoubliable* », répond que la lettre d'Eekhoud et le mot dans le *Mercur* lui ont fait plaisir, mais ne dit pas un mot de *L'Autre Vue*³⁶.

La dernière lettre d'Eekhoud à Gide que nous possédons date de 1909. Elle est entièrement consacrée à *La Porte étroite* (voir texte annexe 2). On lit dans ces deux pages une admiration sincère pour le dernier roman de Gide, mais aussi, rétrospectivement, pour l'œuvre entière : « *Tes livres, tous tes livres, sont toujours un régal pour moi.* » Le ton est chaleureux, mais presque déférent. La distance est prise : « *Mon cher André* » de la première lettre a laissé la place à un plus conventionnel « *Cher ami* ». Le « *Quand nous verrons-nous ?* » a perdu l'insistance que conféraient des précisions du type « *Je serai à Paris fin juin ou début juillet* ». Tout l'espoir d'Eekhoud se borne à serrer la main de Gide au passage.

Gide continue à envoyer à Eekhoud un exemplaire dédicacé de ses ouvrages.

C'est, en 1910 : *Oscar Wilde* ;

en 1911 : *Dostoïevsky d'après sa Correspondance* (sur la couverture, Eekhoud a écrit « *p.29-30* », et a souligné les passages qui concernent le nationalisme de Dostoïevsky et les rapprochements possibles avec Barrès) ;

34. V. *infra* et note 37.

35. Lettre d'Eekhoud à Gide, Bruxelles, 24 mai 1906, inédite, Bibl. litt. Jacques-Doucet, Fonds Gide, 7497.3.

36. Lettre de Gide à Eekhoud, Paris 1^{er} juin 1906, Archives et Musée de la Littérature, ML 1387 A.

en 1911 : *Nouveaux Prétextes* ;
 en 1912 : *Le Retour de l'Enfant prodigue* ;
 en 1914 : La traduction par Gide du texte de Tagore : *L'Offrande lyrique* ³⁷.

Un curieux passage du *Journal inédit* de G. Eekhoud de 1913 laisserait entendre qu'un jour Gide est venu rendre visite à Eekhoud dans la très modeste maison qu'il occupait rue du Progrès. Eekhoud, à cette époque, forme le projet d'écrire une nouvelle consacrée à l'histoire de Bino, un lièvre qu'il a apprivoisé. À la date du 13 octobre [1913], il note : « *André Gide termine une de ses lettres en présentant ses hommages à ma femme et en la priant de caresser le lièvre de sa part.* » Puis, le 10 janvier [1914] : « *Madame Verhaeren l'a caressé, André Gide qui l'avait vu m'en parle dans une lettre.* » Mais de lettre pas plus que de visite nous ne gardons d'autre témoignage.

Après 1914

Eekhoud meurt en 1927, nous n'avons aucune trace d'ouvrage envoyé par Gide au-delà de 1914. Pourtant, *Si le grain ne meurt* était susceptible d'intéresser Eekhoud à plus d'un titre. Les gens du *Mercur*e suspendirent la collaboration d'Eekhoud lorsque celui-ci se vit inquiéter par le gouvernement belge pour ses prises de position pendant la guerre. Faut-il en conclure que Gide aussi fit partie des gens qui tournèrent le dos à l'écrivain vieillissant et démuné ?

Le 17 avril 1927, un mois avant sa mort, Eekhoud note dans son *Journal* :

Vendus :	<i>La Porte étroite</i> (dédicacé)	500
	<i>Amyntas</i> (dédicacé)	500
	<i>L'Offrande lyrique</i> (dédicacé)	150
	<i>Souvenirs de la Cour d'Assises</i> (déd.)	150

Cette action notée ici dans les toutes dernières pages d'un journal sur lequel Eekhoud s'écroulera foudroyé peut être interprétée de différentes façons. On peut dire que la notoriété de Gide n'ayant cessé de croître, ces exemplaires dédicacés représentaient le bien le plus monnayable dont disposait Eekhoud et qu'ils n'étaient plus que cela. On peut y lire l'extrême détachement qui chez certains hommes anticipe sur l'effet de la mort, ou

37. Tous ces ouvrages dédicacés sont conservés à Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, sous les cotes, respectivement : ML A 1389, ML A 1385, ML A 1393, ML A 1381 et ML A 1388.

affirmer au contraire, preuve à l'appui, que les livres de Gide ont accompagné Eekhoud jusqu'au bout de sa vie.

Ce qui n'en est pas moins évident, c'est que la rencontre entre les deux hommes eux-mêmes ne pouvait être qu'une rencontre ratée. Leurs sensibilités étaient bien trop différentes, et non seulement parce que le « raffiné », le « civilisé » qu'était Gide a dû trouver Eekhoud un peu trop rustaud à son goût avec son fumet de « gueuze » et de « bière du diable », mais surtout parce qu'ils différaient trop par cela même qui eût pu les rapprocher. Fondamentalement, être homosexuel pour Eekhoud n'était pas une manière de jouir, licite ou non, mais une manière d'être différent.

ANNEXES

LETTRES DE GEORGES EEKHOU D A ANDRE GIDE

(Paris, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, γ 497.1 et 497.4)

1.

Bruxelles, 26 janvier [18]97.
383 Rue du Progrès
Bruxelles

Mon cher André,

Merci de ton exquise petite lettre. Oui, mon cher, moi aussi j'ai été bien heureux des quelques heures passées avec toi. J'ai trouvé enfin un artiste qui est un homme et qui répond à l'idée que je me faisais de lui ; sans pose, sans affectation, se livrant avec la grâce et le charme de ceux qui se savent élus et qui vont ingénument quoique hardiment à la rencontre de leurs frères ! Ah mon cher André, qu'ils sont rares en notre affreux temps de gens de lettres rusés et liardeurs comme des paysans normands et de cupides intellectuels, ces bons poètes alliant l'esprit et la bonté, aimant avec finesse et souriant sans vanité !

J'aurais grand bonheur à te retrouver à Paris ! Et à Anvers, tu sais, la ville la plus spéciale, la plus décorative et sensuelle de Belgique ! Ce fut si court ce temps d'intime causerie et de subite compréhension réciproque.

Et me voilà, après cette embellie, replongé dans de grosses besognes manouvrières, mais que je commence à abattre un peu comme je le ferais d'un travail manuel, de celui du bûcheron ou du paveur, par exemple, et cela même prête je ne sais quel fluide nostalgique et « promis » à ce que j'écris ensuite, sous prétexte de littérature. Merci de tout ce que tu me dis et de tes offres de service auprès du jeune lord. Oui je serai très content

de recevoir ses *Poèmes* et je lui enverrai alors le *Cycle* et les *Communion*s.

Je songe tout le temps aux étonnants poèmes parlés et aux dire^s stupéfiants de Wilde, dont tu me fis part au déjeuner si favorable, si adapté à notre humeur, que nous fimes en la salle du Globe !

Merci encore mon très cher des cordiales émotions et du rare régal d'âme et à la fois de corps, que tu me procuras en cette journée qui commença trop tard et que nous retrouverons, et à de nombreux exemplaires, n'est-ce pas ?

Bien, bien à toi, mon cher André

Georges Eekhoud

2.

Bruxelles, 26 juillet 1909.

Cher ami,

Je n'ai pas voulu t'accuser réception de ton roman, *La Porte étroite*, avant de l'avoir lu, et il m'a fallu pour cela me débarrasser d'abord d'un tas de besognes et d'affaires aussi urgentes que prosaïques. Mais à présent j'ai pu déguster enfin ta chère et noble prose que me rend plus précieuse encore l'exemplaire de choix dans lequel tu as bien voulu me l'offrir. Tes livres, tous tes livres, sont toujours un régal pour moi ; ils sont profonds, mélancoliques, et d'une élévation de sentiment et de pensée qui se concilie avec la plus sympathique des sensualités. Et tout cela exprimé en une langue délicieuse qui se joue des nuances psychologiques les plus subtiles et même les plus insaisissables. Mais ici tu ajoutes le pathétique au charme. Tu n'as rien écrit, me semble-t-il, de plus ressenti et de plus émouvant. Voilà des pages que je reprendrai bien souvent ! Merci encore de me les avoir offertes.

Quand nous verrons-nous ? à Bruxelles ? à Paris ? Dans tous les cas j'aspire à te serrer la main.

Ton bien dévoué

G. Eekhoud

383 Rue du Progrès.

La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1891-1911)

par

CLAUDE DE GRÈVE

Le 23 juillet 1911, dans la revue *L'Éventail*, à propos du court roman *Isabelle*, un fidèle de Gide, Louis Dumont-Wilden, peut ainsi faire le point sur la réception de l'auteur :

Cet admirable artiste ne fut longtemps aimé et compris que par une petite élite. Depuis *La Porte étroite*, il arrive au grand public : plus simple, plus aisé, plus direct, il n'a rien abandonné de son idéal littéraire très hautain. C'est encore la manière de conquérir le public¹.

Sans doute ce constat général d'un des plus fins analystes belges de Gide, comme on le verra, englobe-t-il à la fois la critique et le public français, d'une part, la critique et le public belge d'autre part. L'époque est propice en effet, depuis les années 1890 surtout, à ce que Michel Décaudin a appelé « un système d'échanges fondé sur une perméabilité réciproque² » et donc à la conquête graduelle d'un public belge francophone par de jeunes talents français. Ce public, composé essentiellement de lecteurs, — puisque durant cette période Gide ne produisit qu'une pièce, *Le Roi Candaule*, qui essuya un échec au théâtre de l'Œuvre à Paris, — comprenait en Belgique des Wallons, des Bruxellois, mais aussi des Flamands de l'aristocratie et de la bourgeoisie dont la pratique du français

1. N° du 23 juillet 1911, p. 36.

2. « Symbolisme en Belgique ou symbolisme belge ? », *Cahiers de l'A.J.E.F.*, n° 34, mai 1982, pp. 109-10.

les distinguait du peuple, néerlandophone, et dont les yeux se tournaient volontiers vers les écrivains français de l'« hexagone » plutôt que vers les leurs.

La réception de Gide s'élargit et se diversifia effectivement au fur et à mesure que son œuvre évolua, jusqu'à gagner un public cultivé plus vaste principalement par le biais des chroniques littéraires des journaux, même si, à cette époque, le rôle de la presse quotidienne dans la diffusion de Gide fut loin d'égaliser celui des revues — destinées à un public plus restreint, — et souffrit des clivages d'ordre confessionnel, plus encore que politique, propres à la Belgique de Léopold II. À partir de 1900, Gide gagna également des lecteurs grâce aux conférences qu'il fit à Bruxelles.

Toutefois, l'accueil de *La Porte étroite*, œuvre-pivot selon Dumont-Wilden, fut préparé par celui de *L'Immoraliste*, six ans auparavant (dès le début de 1903), déjà aussi reçu comme un roman : ce rattachement ne fut pas indifférent à la réception de cette œuvre, y compris aux polémiques qu'en suscita l'esprit.

Aussi bien, avant le tournant historique de la guerre de 1914-18, — et la publication des *Caves du Vatican*, qui ne produisit d'échos importants qu'après la guerre, — la réception de Gide par la critique belge francophone et, liée à celle-ci, par le public, paraît-elle avoir suivi deux grandes étapes. La première, après le lancement, même confidentiel, de Gide à travers *Les Cahiers d'André Walter* et ses poèmes symbolistes, va de l'accueil du *Voyage d'Urien* en 1894 à celui, encore on ne peut plus élitiste, du *Roi Candaule* en 1901. La seconde va des débats sur *L'Immoraliste*, à partir de 1903, à la promotion d'*Isabelle*, en 1911, comme livre à « emporter en villégiature ³ ».

On ne peut dissocier cette évolution vers la « gloire », ni de l'évolution de Gide lui-même, ni de l'horizon d'attente des lecteurs belges, lettrés ou simplement cultivés, ni de la vie des revues, de leur durée, de leur concurrence, ni des clivages politico-religieux de la presse et donc de son public.

Cette évolution multifactorielle dans la diffusion, l'accueil, et, allant de pair avec ce dernier, l'évaluation des premières œuvres de Gide n'a pu que s'accompagner d'une évolution dans l'interprétation de ces œuvres. Celles-ci ont été « comprises » comme elles ont été parfois évaluées selon des critères adaptés aux changements esthétiques, moraux et philosophiques qui, en cette vingtaine d'années, ont touché tant les auteurs, français, belges, voire européens que les critiques et le public belges. À travers cette évolution s'affirma cependant une image de l'écrivain qui, nous le

3. *L'Éventail*, sous-titre de l'article cité *supra*.

verrons, dépassa les clivages, celle qui lui tenait le plus à cœur : un « artiste ».

La diffusion et l'accueil

« Ne l'oublions pas, — rappelle Jean Warmoes en 1970, — la Belgique a fait un accueil immédiat à ses œuvres ⁴. » Et déjà aux toutes premières œuvres de Gide. Même si, comme on le sait, *Les Cahiers d'André Walter* n'obtinrent aucun succès public, ni en France ni en Belgique, ils furent au moins, en Belgique ⁵, l'objet d'un article de deux pages, non signées mais non moins attribuables à Verhaeren, l'un des trois membres du comité de rédaction de *L'Art Moderne* ⁶, revue fondée en juin 1881 par Edmond Picard, avocat et mécène, et Octave Maus, en faveur d'un art social, qui par la suite s'éleva contre l'« art pour l'art » privilégié par *La Jeune Belgique*. Or, Verhaeren, se félicitant du chemin parcouru depuis le réalisme et « depuis la gare de Médan », vers un art désormais préoccupé par le « milieu intellectuel », des personnages, écrit d'emblée au sujet des *Cahiers* : « Nous n'hésitons pas à le [= le livre] coter haut et puissant parmi les œuvres récentes » (p. 204). Les rapports qui s'établirent entre Gide et la revue liégeoise *La Wallonie*, toujours en 1891, de même qu'entre notre auteur et le fondateur de la revue, Albert Mockel, sont trop connus pour qu'on s'y attarde ici ⁷. *La Wallonie* lança Gide en publiant ses premières notes de voyage et ses premiers poèmes « symbolistes », suppléant à l'absence alors, en France, de revue qui accueillit ces nouvelles tendances. Au point, comme on le sait aussi, que Français et Belges y collaboraient à part égale. Rappelons aussi que, jusqu'à son dernier fascicule de 1892, « terme qu'elle s'était fixé » (p. 2), *La Wallonie* accorde à Gide une place de choix. Parmi la liste des « Dernières publications de [ses] auteurs », est cité *Le Traité du Narcisse*, aux côtés d'œuvres d'Elskamp, Lemonnier, Maeterlinck, Van Lerberghe, pour les Bel-

4. *Présence d'André Gide* (catalogue d'une exposition organisée à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain par les Archives et le Musée de la Littérature, avec le concours de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet de Paris), avant-propos de Carlo Bronne, Bruxelles : Bibliothèque Albert Ier, 1970, p. IX. Pour les autres symbolistes, voir l'article de Jeannine Pâque dans le présent volume.

5. Voir, pour la France, *Album Gide*, Paris : Gallimard, 1985 (« Bibliothèque de la Pléiade »), p. 64.

6. N° 26, du 28 juin 1891, pp. 203-4.

7. Voir Jean Warmoes, *op. cit.*, et Gustave Vanwelkenhuyzen, éd. de la *Correspondance (1891-1938) André Gide—Albert Mockel*, Genève : Droz, 1975.

ges ; de Heredia, Pierre Louÿs, Mallarmé, pour les Français. La revue lui offre, dans le même numéro, dix-sept pages (pp. 275-92) pour la publication de ce qui deviendra la dernière partie du *Voyage d'Urien*, « Voyage sur une mer glaciale », troisième partie d'un *Voyage au Spitzberg*.

Mais c'est avec la publication en volume du *Voyage d'Urien*, — en 1894, édité à Paris mais imprimé à Bruxelles, à l'imprimerie Vve Monnom, puis de *Paludes en 1895*, — qu'on ait ou non « compris » ces textes⁸, — que la notoriété de Gide s'affirme, fût-ce toujours pour un public choisi mais se diversifiant, et ce jusqu'en Flandre, grâce notamment à l'activité inlassablement dévouée du grand critique littéraire et musical, romancier de la « vie intérieure » et adepte du symbolisme philosophique, l'enthousiaste Henri Maubel et à l'important mensuel de critique et d'art, fondé à Gand, également par Albert Mockel, sous les auspices du Cercle littéraire français, *Le Réveil*. Cette revue reprenait le flambeau symboliste de *La Wallonie*.

Henri Maubel évoque d'abord Gide, en même temps que Camille Mauclair et Maurice Beaubourg, dans une longue conférence sur « l'idéoréalisme de quelques écrivains » qu'il prononce successivement au Jeune Barreau d'Anvers, le 16 mars 1894, et au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, le 19 mars, avant de la publier dans une importante tribune, *La Société Nouvelle*⁹, « revue internationale », avec comme sous-titre : « Sociologie, Arts, Sciences, Lettres », dont les bureaux étaient à Bruxelles et à Paris, et à laquelle participaient autant de Français que de Belges (Eekhoud, Elskamp, Hellens, Picard, Van de Velde, Verhaeren, pour ceux-ci ; Barbusse, Kahn, Jean Lorrain, Mauclair, Saint-Pol-Roux pour ceux-là), mais aussi des auteurs d'autres nationalités, des Bakounine et des Kropotkine par exemple. La revue, qui créa un trait d'union entre *La Jeune Belgique* et *L'Art Moderne*¹⁰, prônait en effet des opinions « démocratiques » tout en laissant la plus grande indépendance de vues à ses collaborateurs.

L'éloquent et imaginaire Maubel ne se prive pas d'exprimer son enthousiasme pour le Gide du *Voyage d'Urien* en un langage lyrique et symbolique qui semble épouser celui de son objet. Maubel s'adresse d'emblée aux « personnes qui voudraient bien comprendre dans le silence et le re-

8. Voir ci-après la deuxième partie.

9. N° de mars, pp. 761-74.

10. Voir Joseph Hanse, « *La Jeune Belgique et L'Art Moderne* », in Gustave Charlier et Joseph Hanse, éd., *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique* (Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1958), p. 346.

cueillement de leurs lectures » (p. 761). Il s'agit donc pour ses auditeurs et lecteurs de partager la nostalgie de la « *patrie d'origine* », de la « *patrie spirituelle* », qui serait celle des poètes, — et, ajoutons-le, qui fut un thème favori de Maubel lui-même. Avant même de se livrer à ce qu'il appelle une « *paraphrase* » du *Voyage d'Urien*, paraphrase poétique il est vrai, entrecoupée d'extraits, Maubel situe Gide dans le sillage de Barrès pour son refus de toutes doctrines et pour le partage d'une même devise : « *Toute licence, sauf contre l'amour* », et *Le Voyage d'Urien* dans le contexte d'une « *renaissance* » poétique. Cette renaissance inclut, selon le critique, plusieurs nouveautés : « *ce mouvement qui exalte l'homme dans l'harmonie de ses facultés* » (p. 766) et mène « *la réalité jusqu'au sommet du rêve* » (p. 767), comme déjà en Belgique l'illustrent Maeterlinck et Verhaeren, et surtout une nouvelle conception de la « *tristesse* », non plus chrétienne mais « *qui s'éclaire en nous et devient davantage une force qui suscite notre progrès* » (*ibid.*). Ce qui est déjà important : Maubel, dans sa conclusion, insiste sur le caractère *représentatif* de ce texte de Gide, celui « *d'une race de poètes* », les Idéoréalistes, interprétation sur laquelle je reviendrai.

La renaissance et la « *liberté* » créatrice que ce critique applaudit particulièrement chez Gide, plus que chez Maclair et Beaubourg, l'amènent à consacrer un article au seul *Voyage d'Urien* dans la grande revue déjà évoquée et qui avait déjà reconnu Gide à ses débuts, *L'Art Moderne*¹¹ : il s'agit à peu de choses près des mêmes commentaires, le peu de choses ayant, on le verra, sa signification. Rien d'étonnant non plus qu'en juin 1895, il propose, sur un ton aussi enthousiaste à l'égard d'un auteur qu'il « *aime* », des « *Notes en marge de Paludes* », dans une revue wallonne, *Le Coq rouge*, revue dissidente de *La Jeune Belgique*, lancée par Jean Eekhoud et Émile Verhaeren¹². Il fallait faire bonne mesure : Maubel se battit pour Gide dans tous les coins du pays.

Mais, dès octobre 1894, *Le Réveil* publiait le poème « *Paludes* » qui devait, remanié, constituer l'« *Envoi* » du futur *Paludes*. Et, dans le numéro de juillet-août 1895, un chroniqueur, Denis Lalieux en fit écho *en tête* d'une « *Chronique littéraire* » précisément, comprenant des notes sur *Rêves blancs* d'Adolphe Boschot et *Les Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs¹³. Révélatrice est la première phrase de l'article quant à la place qu'occupe déjà notre auteur dans la culture du chroniqueur, voire des « *happy few* » que sont ses lecteurs : « *Je suis heureux de pouvoir com-*

11. N° 15, du 15 avril 1894, pp. 115-7.

12. Pp. 97-9.

13. Pp. 81-3.

mencer cette chronique en parlant de M. André Gide. » Après avoir rappelé trois œuvres antérieures, *Les Cahiers d'André Walter*, *Le Traité du Narcisse* et *Le Voyage d'Urien*, le critique oriente sans réserves le jugement du lecteur : « cette fois encore, il le faut applaudir ». Il commente alors *Paludes* en corrélation avec *Le Voyage d'Urien*, tout en y montrant ce qui, selon lui, en fait l'originalité et donc en esquissant une interprétation.

Moins disert, *L'Art Wallon* ne fait que signaler la publication de *Paludes*, en novembre 1895 (n° 4), mais dans son « Mémento », c'est-à-dire parmi les livres recommandés.

On peut donc, comme Jean Warmoes, affirmer à propos de cette période : « Toute la Belgique littéraire connaissait André Gide » (p. IX). À telle enseigne que d'autres revues accueillirent des fragments et des poèmes de Gide écrits sous l'influence des symbolistes belges, telles *La Revue wallonne*, *L'Art jeune*, dirigé par celui qui allait devenir un ami et un disciple, André Ruyters, et *Floréal*¹⁴, et que Gide put faire imprimer en 1897 ses *Feuilles de route* à Bruxelles, à l'imprimerie N. Vandersypen.

On peut penser que la « Belgique littéraire », sinon un vaste public belge, était mûre pour recevoir *Les Nourritures terrestres*.

Certes, ce livre ne provoqua pas en Belgique le « beau scandale » que pouvait craindre Madeleine Gide, d'après une lettre d'André à Albert Mockel du 25 février 1896, sinon lui-même, car « depuis Pierre Louÿs il n'y a plus moyen de scandaliser à présent¹⁵ ». Mais peut-on dire que cette phrase de la préface de l'édition de 1927 s'applique à la critique belge : « À quel point ce livre heurtait le goût du jour, c'est ce que laissa voir son insuccès total. Aucun critique n'en parla¹⁶ » ? Outre la lettre personnelle de Mockel à Gide, du 3 septembre 1897, qui nous intéressera pour l'interprétation qu'il offre des *Nourritures*, cette nouvelle œuvre suscita au moins — dans l'immédiat — un article non signé, en premières pages de *L'Art Moderne* du 13 juin 1897¹⁷. Le critique, non identifié, prend soin d'avertir ses lecteurs, au début et à la fin : au début, qu'« un mystère léger entoure » l'écrivain dont on n'aborde pas de nouveau livre « sans un peu d'anxiété » tant ses œuvres « déconcertent », à la fin, pour

14. Pour ces textes de moindre importance, publiés dans ces revues entre 1894 et 1896, voir la liste de J. Warmoes, *op. cit.*

15. G. Vanwelkenhuyzen, *op. cit.*, p. 168.

16. Gide, *Romans, récits et soties...*, Paris : Gallimard, 1958 (« Bibliothèque de la Pléiade »), p. 249. Il ajoutait : « En dix ans, il s'en vendit tout juste cinq cents exemplaires. »

17. Pp. 185-7.

confirmer que « *ce livre inquiétera et contrariera* » tous ceux qui avaient une opinion arrêtée sur Gide — il ne précise pas laquelle, — mais apparaîtra aussi au « *lecteur attentif* » comme l'aboutissement de tout son itinéraire artistique (p.187).

Sans « *heurter le goût du jour* », ce livre, dont le critique de *L'Art Moderne* signale l'absence de toute « *affabulation* » (fiction ou histoire, dirions-nous en 1992) manifesterait donc un écart esthétique, à la fois par rapport aux habitudes de la plupart des lecteurs, les Belges comme les Français, à une époque où le roman reste le genre le plus goûté (chaque journal ne propose-t-il pas son feuilleton romanesque ?) et par rapport aux habitudes intellectuelles de lecteurs férus d'un Gide qu'ils pouvaient classer dans des mouvements connus, en tant que symboliste, idéaliste ou ironiste. « *Vaines classifications !* » : le commentateur offre alors une exégèse des *Nourritures* auxquelles il finit par accorder l'épithète d'« *admirable* ». Jugement que la plupart de ses successeurs belges ratifieront et déjà, le 1^{er} avril 1900, le romancier et critique Georges Eekhoud, ouvert à la modernité, cette fois dans un quotidien, *La Réforme*, journal bruxellois de la « démocratie libérale ». Rendant compte de la conférence sur « *L'Influence en littérature* » que Gide avait donnée au salon de « La Libre Esthétique » à Bruxelles, le 29 mars, il fait l'éloge de la « *profonde causerie de Gide* » et de « *ce bel artiste, personnel s'il en fût [qui] a eu le courage de faire l'apologie de l'influence en non seulement l'apologie de l'influenceur, mais celle de l'influencé* » : il parle ainsi plus particulièrement de « *l'auteur des Nourritures terrestres* ». Quant au public de la conférence, il aurait écouté Gide « *avec autant de sympathie que d'attention* ».

En revanche, la même année et le même mois, la même conférence fournit l'occasion à Arnold Goffin, esthète et surtout critique de peinture et de sculpture, d'abord proche de *La Jeune Belgique*, de se distinguer des « *passionnés admirateurs* » de Gide, au cours d'une longue rubrique intitulée « *Septième exposition de la Libre Esthétique* ¹⁸ », dans *Duwendal*, « revue catholique d'art et de littérature », — continuation moins sectaire du *Drapeau* de l'abbé Moeller, — dont le mot d'ordre était : « *catholiques et modernes* ». Goffin place bien son article sous l'égide de la morale catholique d'alors en se félicitant que la peinture ait abandonné « *l'étalage de nudités grossières* » de l'époque précédente pour des paysages et des tableaux de genre ! Quant à la conférence de Gide, il en déplore le manque de simplicité, « *avouant* », dans le même élan, à propos des livres de Gide, « *ne pas ressentir un pareil enthousiasme* » que les admirateurs de

18. 7^e série, pp. 275-81 ; sur Gide, pp. 280-1.

l'écrivain. L'œuvre ne lui inspire que « *quelque froideur et une certaine méfiance* », ce qu'il justifie par l'impression que lui a causée *Le Voyage d'Urien*, — alors qu'il reste silencieux sur *Les Nourritures terrestres*. Et de comparer les admirateurs de Gide à ceux d'Odilon Redon, lassés des « *œuvres décisives et impérieuses* » du passé, celles par exemple de Vinci, de Beethoven ou de Poe.

La critique des revues catholiques se manifeste donc enfin, même si, durant toute cette période, un quotidien catholique important, *Le Journal de Bruxelles*, n'a pas consacré une seule ligne à Gide, lui préférant, parmi les écrivains français, un Pierre Loti et un René Bazin.

Mais, d'une part, avec *La Réforme*, le nom de Gide entrait dans la presse quotidienne, d'autre part, Gide a acquis une notoriété que ne peuvent plus ignorer les grandes revues, quelles que soient leurs orientations philosophiques ou morales, quel que soit leur parti pris dans la querelle qui divisait les cléricaux et les anticléricaux. Cela préluait à un tournant dans la réception de Gide : celui que marqua, après la publication peu remarquée du *Roi Candaule* en 1901¹⁹, l'accueil de *L'Immoraliste*.

Le journal de la bourgeoisie francophone de Gand, *La Flandre libérale*, bien que sa rubrique littéraire n'occupe qu'un bas de page, évoque *L'Immoraliste* dès janvier 1903, tout comme le font les grandes revues littéraires de bords opposés déjà citées, auxquelles s'ajoute *Antée*, rien moins que l'ancêtre belge de la *Nouvelle Revue Française*, qui en prit le relais en 1907.

Déjà, avec *L'Immoraliste*, ce qu'allait confirmer la publication de *La Porte étroite* en 1909 et celle d'*Isabelle* en 1911, Gide prenait place parmi ces romanciers qu'il méprisait peu ou prou jusqu'alors : en dépit de lui-même, ces œuvres furent appelées « romans ». Cela n'empêcha pas, on le verra, la prédilection de tel ou tel critique pour des textes comme *Amyntas* ou *El Hadj* avant la grande synthèse d'une œuvre à la fois multiple et cohérente que l'essayiste belge Louis Dumont-Wilden consacra à André Gide dans le très français *Mercur de France*.

Récit structuré, bâti sur une histoire à triple ressort, l'évolution interne d'un homme, le récit de ses voyages et le drame psychologique d'un couple, *L'Immoraliste* rapprochait Gide d'un public à la fois las des romans naturalistes, y compris, en Belgique, de ceux de Camille Lemonnier, dont la portée et l'audience étaient « *restreintes*²⁰ ». Ce public était désireux

19. Voir Henri Vandeputte, « Le Chroniqueur en pantoufles », dans *L'Idée libre*, t. II (mai-juin-juillet 1901). Vandeputte rappelle la pièce de Meilhac et Halévy avant de louer l'ionie de ce « petit drame platonicien ».

20. Voir Raymond Trousson, « Le Roman », in Robert Frickx et Jean

d'un retour à l'analyse des phénomènes psychiques: depuis 1886, date du célèbre *Roman russe* d'Eugène-Melchior de Vogüé, le satisfaisaient les romans de Dostoïevski et de Tolstoï, mais peu de romans français ou belges.

« Œuvre ouverte » déjà, sans conclusion de l'auteur, *L'Immoraliste* suscita en même temps l'intérêt de lecteurs belges qui, connaisseurs de la pensée allemande, pouvaient y déceler une inspiration, suivie ou discutée par Gide : la philosophie de Nietzsche. L'œuvre répondait donc à un double horizon d'attente.

Certes, à la fin de la rubrique « Livres » de *La Flandre libérale*, le journaliste et romancier régionaliste (de la Semois) Paul André ne s'attarde pas sur les détails du livre, mais le situe bien dans la carrière de Gide : « M. André Gide s'est acquis l'admiration légitime des lettrés [...]. La publication de *L'Immoraliste* confirme et couronne ce jugement », avant d'appeler ses lecteurs à « lire et relire ce petit livre ». Il n'en rejoint pas moins l'enjeu du débat qui confronta les critiques de revues, lorsqu'il écrit : « L'auteur nous laisse le soin de conclure. »

Dans une même revue, *L'Art Moderne*, Georges Rency, futur fondateur — en 1908 — de *Vie intellectuelle*, défenseur de l'esprit belge et plutôt hostile aux innovations, mais qui avait fait la connaissance de Gide chez André Ruyters, et A.-M. de Saint-Hubert s'accordent pour apprécier *L'Immoraliste* comme « le point culminant de son œuvre spirituelle ²¹ » et pour appréhender le récit par rapport à l'influence de Nietzsche et en particulier à sa conception du « surhomme ²² ». Toutefois, on s'y attachera plus loin, les deux critiques divergent sur l'interprétation de cette influence, selon qu'ils attribuent le « nietzschéisme » au point de vue de l'auteur ou exclusivement à celui de son héros, Michel. Cela renvoie bien aux virtualités du genre romanesque. En septembre 1904, dans *Durendal*, Arnold Goffin, proche de Rency, joint dans une même contribution désapprobatrice ²³ ses commentaires sur *L'Immoraliste* et sur une conférence à propos de « *L'Évolution du théâtre* » faite par Gide le 25 mars 1904 à « La Libre Esthétique ». Goffin en arrive même à opposer comme préfé-

Muno, éd., *Littérature française de Belgique*, Québec : Naaman, 1979.

21. Georges Rency, « Chronique littéraire : *L'Immoraliste*, par André Gide (2e éd.) », n° 1, janvier 1903, pp. 2-3.

22. Voir, donc, aussi A. M. de Saint-Hubert, « Immoraliste et surhomme », n° 5, 1^{er} février 1903, pp. 33-4.

23. « Des caractères, de l'immoralisme et de M. André Gide », 11^e année, n° 9, pp. 555-9.

nable à l'influence de Nietzsche la référence à Schopenhauer des écrivains de l'époque précédente : au moins celui-ci éclairait d'une « lueur » de pitié sa « philosophie d'anéantissement » (p. 558).

Sur cette lancée, à partir de 1906, outre le fidèle *Art Moderne*, des revues comme *Antée*, destinée à remplacer *Le Coq rouge*, en 1905, et *L'Éventail* ouvrirent largement leurs colonnes à la critique des œuvres de Gide comme à celle d'un des « meilleurs écrivains » contemporains. Des critiques et intermédiaires actifs, comme Christian Beck, Louis Dumont-Wilden et, plus épisodiquement, Henri Vandeputte y mirent leur plume au service de Gide.

Dans *Antée*, fondée notamment par le bouillant Henri Vandeputte, revue soucieuse de réconcilier l'art et la vie, ouverte aux Français comme aux Belges et très tôt d'un rang international ²⁴, Gide avait déjà publié le 1^{er} juillet 1905 des « Feuilletts » datés de Cuverville ²⁵ qu'il reprit plus tard dans son *Journal*. Mieux encore, le 1^{er} avril 1906, année faste où la revue connaît un bon tirage ²⁶, Christian Beck, un des fondateurs, qui tenait régulièrement dans la revue une « Chronique de la Moralité » sous le nom de Joseph Bossi, illustre la vocation d'*Antée*, l'éclectisme, le refus de tout exclusivisme, exprimé par la devise : « *Enrichissez chaque expérience de l'expérience du contraire* » par l'étude de deux livres « *des deux meilleurs écrivains contemporains* », *Amyntas* de Gide et *Le Voyage de Sparte* de Barrès ²⁷. Le Christian Beck sensuel et grand voyageur loue ce « poème du désert » (p. 534) qu'est *Amyntas* bien qu'il ne soit qu'« *un simple épisode dans cette œuvre déjà nombreuse et complexe* ». Et, à la faveur de son commentaire, dont nous apprécierons plus loin les nuances et la nouveauté dans la perception de notre auteur comme conscience, Beck rappelle aussi que Gide est « *l'auteur d'El Hadj [...] si souvent à l'arrière-plan de ses récits* » (*ibid*). Et, plutôt que de Nietzsche, c'est d'un modèle allemand plus ancien de Gide, Goethe, que Beck le rapproche, ainsi que de la tradition française. La conférence sur l'influence avait porté ses fruits...

24. Y furent appelés à collaborer : Hellens, Mockel, Picard, mais aussi Claudel, Gourmont, Jammes, Régnier et Gide lui-même. Outre Vandeputte, la revue avait pour fondateurs et animateurs Christian Beck, Isi Collin et André Ruyters.

25. N° 2, pp. 66-8.

26. Entre 1300 et 1700 exemplaires, avant de faire faillite en 1907 et que *La NRF* ne reprît l'esprit (voir Robert Van Nuffel, « L'essai, la critique et l'histoire » in G. Charlier et J. Hanse, *op. cit.*, p. 552.

27. 1^{er} avril 1906, pp. 531-41.

Témoignages, fussent-ils plus brefs, de l'autorité conquise par Gide en Belgique : dans le même numéro d'*Antée*, au cours d'une causerie sur « Les arts et la vie », Henri Vandeputte nomme Gide parmi les grands de la littérature « livresque » de l'époque, Nietzsche et D'Annunzio ; dans le « Journal des revues », un certain « Fabrice » rappelle avec approbation les idées que Gide vient d'émettre dans la revue française *L'Ermitage* sur la pornographie : en nettoyer les affiches, par exemple, mais ne pas oublier que l'art véritable s'adresse aux sens.

Un an plus tard, le 1^{er} mars 1907, pour Louis Dumont-Wilden, dans la même revue ²⁸, *L'Immoraliste*, de même que *Le Tentateur* d'André Ruyters et *Ars et Vita* de René Gillouin, sert d'illustration à des « Réflexions sur l'immoralisme » qu'il sous-titre « Notes pour servir à l'histoire morale de ce temps ».

Certes, *L'Immoraliste* vient à point, « à l'heure où les plus angoissants problèmes se posent, à l'heure où les bases mêmes de notre activité, de notre sensibilité, de notre moralité sont remises en question » (p. 1023). *L'Immoraliste* s'inscrit, certes, dans une période dont Dumont-Wilden analyse longuement le malaise, qu'il fait remonter aux années 1880-1890, celles d'une « génération avide entre toutes de changement et de révolution » (p. 1031), malaise qui n'a abouti qu'à un individualisme forcené, conduisant, soit à l'anarchisme politique soit à l'« immoralisme ²⁹ ». Définissant cet immoralisme comme une propension chez tout homme à aller à l'encontre de la loi sociale et, en matière de mœurs, à donner libre cours à ce qui dans le cœur humain est « passion singulière pour l'interdit, le dangereux, l'amoral » (p. 1024), il démontre à quel point Barrès et Nietzsche ont pu répondre à la fois aux attentes d'une génération et à une propension humaine. Deux dates lui paraissent décisives « pour beau-coup » (d'auteurs mais aussi de lecteurs) : 1892, date où *La Société Nouvelle* (revue belgo-française que nous avons évoquée) publia des fragments du *Zarathoustra*, et 1908, date de la traduction française d'Henri Albert. Nietzsche aurait comblé un vide, l'envoi des « logiciens à tous les diables » et répondu à une quête : « Ce que nous cherchions, c'était un aliment à nos fièvres, à nos ardeurs, à nos rêves, c'était un motif d'agir et de sentir, c'était un suffisant héroïsme » (p.1033).

Dans ce contexte, *L'Immoraliste* et les deux autres œuvres citées se-

28. 2^e année, n° 10, 1^{er} mars 1907, pp. 1023-42.

29. Avec pour conséquence opposée, — met-il en garde à la fin de son article, — des réactions étroites comme celles de Maurras, d'où l'appel de Dumont-Wilden à un compromis « entre l'individualisme et l'intérêt social » (p. 1042). (Je rappelle que Maurras avait fondé *L'Action Française* en 1899.)

raient à lire comme des « expériences » qui « montrent » les résultats de l'individualisme. D'une admiration sans réserve pour le roman de Gide (« *Il est peu de livres plus fiers et séduisants* », p.1035), Dumont-Wilden en offre une interprétation proche de celle de Saint-Hubert.

En 1909, la publication de *La Porte étroite* donne lieu à deux contributions importantes de la critique belge, l'une dans *L'Art Moderne*, signée L. St-H. (non identifié), « À propos de *La Porte étroite* ³⁰ », l'autre, simplement mais significativement intitulée « André Gide », dans le *Mercur de France*, par Dumont-Wilden ³¹.

Je rappellerai plus bas la lecture que proposa le premier critique pour *La Porte étroite*, mais l'accueil du livre qu'il prête à certains des lecteurs en dit long sur les réticences morales et religieuses dont Gide a pu être l'objet. En effet, suppose le critique, ce deuxième roman, au premier abord, « a dû rassurer certains lecteurs peu soucieux d'aventures » et même leur faire croire à une « conversion ».

Dans son long et substantiel article de synthèse, Dumont-Wilden passe les œuvres de Gide en revue, tout en essayant à partir d'elles de reconstituer une « *biographie intérieure* » de son ami. L'article, d'une grande richesse analytique que je tenterai de montrer plus loin, notamment sur *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*, les deux chefs-d'œuvre de Gide d'après le critique, nous permet d'abord de situer notre auteur par rapport au public de 1909 et même au grand public : « *Le grand public connaît ce nom mais ignore ces œuvres* [que Dumont-Wilden vient d'énumérer] *et cependant les subit, parce que tous ceux qui lui parlent commencent d'en être influencés par reflet* » (pp. 578-9).

C'est là le constat d'un rayonnement qui s'est étendu progressivement, loin des succès faciles, grâce à des relais de plus en plus vastes : « *Le cénacle d'André Gide est devenu une société ouverte et de plus en plus fréquentée* » (p. 579). Ce que le critique n'hésite pas à désigner par le mot « gloire ».

Déjà en Belgique, le portrait d'André Gide à Jersey, que son ami peintre Théo Van Rysselberghe avait exposé à la « Libre Esthétique » de Bruxelles en 1909, témoignait de cette « gloire ».

Après ce bilan, Dumont-Wilden, toujours admirateur de Gide, salua tour à tour dans sa « Petite Chronique des Arts et des Lettres » de *L'Éventail les Nouveaux Prétextes*, comme émanation de « *la personnalité d'An-*

30. N° 42, 17 octobre 1909, pp. 327-8.

31. 20^e année, 16 décembre 1909, pp. 578-93. Dumont-Wilden avait rencontré Gide à Paris au Salon d'Automne, le 20 octobre 1907, après son article sur l'immoralisme.

*dré Gide lui-même*³² » et *Isabelle* comme roman à la fois divertissant et qui prête à penser³³. Il fallait bien cette double condition, car force est à Dumont-Wilden de constater un changement dans ce que nous appelons aujourd'hui l'horizon d'attente du public belge, y compris des femmes, les seules qui, selon lui, lisent pendant les vacances tandis que les hommes « *baguenaudent* » !

Il n'est plus guère de mise aujourd'hui, quand on veut passer pour une femme cultivée, de lire des romans trop frivoles. Il est même assez bien porté de ne plus aimer les romans, de préférer les mémoires.

On allait jusqu'à remonter à ceux du Cardinal de Retz... D'autant que, même la veine folklorique et régionaliste qui caractérise le roman belge se tarit. Et le roman français se cherche, attendant son Proust et... les nouveaux grands romans de Gide.

De poète pour les poètes et pour un « *cénacle* » de lettrés, Gide a accédé peu à peu, dans toute la Belgique francophone au rang d'écrivain reconnu, même si les revues et les quotidiens libéraux lui ont plus volontiers ouvert leurs colonnes que la presse catholique. À la veille de la guerre de 1914, grâce à ses premiers grands romans, — dût-il alors ne pas les admettre pour tels, — il a déjà atteint la gloire dans un public plus vaste. Son nom le précède au point qu'en 1911 un court récit comme *Isabelle* est recommandé comme capable de rivaliser avec le nouveau genre à la mode.

L'interprétation

Comme on peut bien le penser, au cours de ces vingt années de réception, du vivant de Gide, vingt années allant des toutes premières œuvres à déjà celles de la maturité, l'image de l'écrivain n'a pu qu'évoluer au fur et à mesure de ses publications et des interprétations successives, partielles ou plus globalisantes, qu'elles ont suscitées. L'image de l'écrivain, au sens plein du terme, en tant que penseur et artiste, les préoccupations des critiques belges du tournant du siècle (et d'autres pays européens) pour l'« âme », la « vie intérieure » et pour le travail sur les formes et le langage supplantant la curiosité pour l'homme privé et le réalisme, pourrait-on dire, de sa vie anecdotique.

32. « Les Livres de la saison », 26 mars, p. 35.

33. « Lectures de vacances. Ce qu'il faut emporter en villégiature. Quelques livres », 23 juillet, p. 36. Les éditions de la NRF ont fait imprimer ce livre à Bruges, à la Ste Catherine Press, puis à Bruxelles.

On trouvera dans la critique belge francophone de l'époque peu d'opinions sur la biographie de Gide, sauf sur ses origines familiales et sur son éducation religieuse. Et si des épithètes vinrent s'accoler à son nom, elles cristallisèrent avant tout des attitudes intellectuelles, littéraires, philosophiques et morales... Symboliste ? « idéoréaliste » ? immoraliste ou moraliste ? ironiste ? impressionniste puis classique ? Gide fut tour à tour ou à la fois tel aux yeux de la critique belge, cependant qu'une image canonique de lui s'imposait : celle d'un maître de la langue française.

Nous ne nous attarderons pas ici sur l'image peu discutable qu'a pu offrir aux critiques belges et à travers eux à quelques lecteurs, surtout des adolescents, — selon Dumont-Wilden, dans son article de 1909, — le jeune Gide des *Cahiers d'André Walter* : « confession d'une âme jeune, très haute » que son milieu et les débâcles françaises « ont faite mélancolique et savante », selon Verhaeren, d'une tristesse déjà « religieuse » selon Maubel, de « souvenir ou d'attente » selon Dumont-Wilden, elle témoigne pour tous les critiques belges qui se sont penchés sur elle de l' Alliance de vigueur et de subtilité qui annonce le grand écrivain.

Mais, comme pour leur diffusion, l'interprétation des œuvres de Gide et la constitution progressive d'une image de ce dernier se trouvèrent des voies plus précises et diverses à la fois à partir de la publication de *L'Immoraliste*.

Avant cela, *Le Voyage d'Urien*, *Paludes*, puis *Les Nourritures terrestres* séduisent ou déconcertent les critiques belges par une « âme » que « le mystère occupe », pour reprendre l'expression de Maubel, ou en tout cas qu'un léger mystère entoure, voire qui se perd dans les contradictions, aux yeux d'un Arnold Goffin.

À propos de « l'admirable poète du Voyage d'Urien », Maubel nuance l'image du symboliste produite par les premiers poèmes par celle de « l'idéoréaliste³⁴ ». *Le Voyage d'Urien* commencerait à résoudre la crise qui inspirait les *Cahiers*..., commencerait seulement, « car un poète de la puissance de M. Gide ira au-delà » (p. 770). Mais, précise Maubel, éclairant bien ici ce qu'il entend par « idéoréalisme » : « Mais déjà on assiste à une ascension lente et pacifiante du cœur et le sensible et l'intellectuel se réharmonisent dans ce livre au point d'en faire une transfiguration de la vie » (*ibid*).

Loin de voir, comme parfois la critique moderne française et belge, une parodie des quêtes du Graal dans celle des voyageurs de Gide, Maubel rapproche certaines séquences d'escale des « moralités légendaires de

34. *La Société Nouvelle*, art. cité.

Lohengrin et du Vaisseau fantôme, symbolisant l'attachement de la pensée à la terre » (p. 771). Et, s'il attribue une signification à la figure d'Ellis, c'est celle, très sérieuse, de la promesse d'un « monde absolu », et à la découverte du cadavre pris dans la glace, non celle d'un échec, mais celle du danger que fait courir à l'homme l'emprisonnement de la pensée. Dans son article de *L'Art Moderne*, Maubel, toujours aussi enthousiaste mais plus prudent, interprète ainsi la quête des voyageurs (à l'époque, où, rappelons-le, la critique à la suite des recherches psychiatriques sur le « subconscient ³⁵ », envisage celui-ci comme un réservoir de richesses à exploiter pour l'artiste) :

C'est à la recherche de tout ce que nous ignorons de nos âmes et de ce bonheur qui dort sans doute au fond de nous que vont les voyageurs dans ce voyage d'une tristesse énigmatique ³⁶ et solennelle. (p. 115)

Déjà ici Maubel reconnaît et révère en Gide « un homme qui ne se cloître dans aucune doctrine » (p. 117). La lecture de *Paludes* n'a en rien modifié son interprétation. Malgré « les ironies » perceptibles dans ce texte, il continue de voir et d'aimer en Gide une « âme grave, et haute, et éclairée, si pure, naturellement religieuse » (p. 97), appelant l'homme « à s'exalter » (p. 99).

Peu de temps après, c'est à la lueur de *Paludes* que Denis Lalieux, dans *Le Réveil*, et Arnold Goffin dans *Durendal*, fût-ce implicitement pour le second, perçoivent *Le Voyage d'Urien*. Certes, pour Lalieux, le *Voyage*, « c'était l'envol vers des régions de rêve, vers de chimériques latitudes où souriait la flore merveilleuse des plus subtiles psychologies » (p. 81), mais aussi un passage « à côté de la vie » de peur de ressembler aux autres, et donc voué à l'échec. *Paludes* apparaît alors comme une « expérience » qui complète celle du *Voyage* : « Ce sont en quelque sorte les deux parties d'un même diptyque » (p. 82). Aussi le critique fait-il ressortir un nouveau trait de Gide : l'ironie. *Paludes* véhiculerait l'ironie de Gide contre « la Masse » et ses occupations prosaïques et une raillerie contre les auteurs de « philosophies prétentieuses et [d']opinions qui sonnent trop haut » (*ibid.*). Ce critique d'une revue symboliste pouvait plus difficilement percevoir l'ironie contre... les symbolistes, ainsi que la modernité d'une structure bâtie sur une série de jeux spéculaires.

Mais il avait employé un mot-clef, « ironie », que Goffin, en 1900, —

35. La notion de « subconscient » avait été définie en France, en 1889, par le psychiatre Pierre Janet, dans *L'Automatisme psychologique*, mais comme produit inférieur de l'activité psychique.

36. C'est moi qui souligne.

sans mot dire de *Paludes* mais par un parallélisme avec la conférence de Gide sur l'influence, — projette sur *Le Voyage d'Urien* lui-même. Chez un homme qu'il appelle une « *âme d'artiste passionnée et inconstante* », trop originale (pour faire une telle apologie de l'influence), il déplore, lui, que l'ironie « *coupe brusquement le fil dérivé du songe* » (p. 281).

On peut dès lors comprendre qu'au seuil de son article sur *Les Nourritures terrestres*, le critique de *L'Art Moderne* se refuse à de « *vaines classifications* » et envisage Gide comme « *cette individualité effilée, fuyante, oblique presque* » (p. 184) qu'il se propose d'« *éclairer* ». Mais, comme chez les critiques précédents, l'éclairage reste exclusivement littéraire et philosophique. Le chroniqueur donne l'impression de se trouver en terrain plus ferme, faisant sans aucun doute allusion à l'aquatique *Voyage d'Urien* lorsqu'il présente cette première approche des *Nourritures* : « *mais les Nourritures étant d'une portée exclusivement sensuelle se prêtent mieux à l'exégèse que tel volume où la fluidité des allégories s'alourdissait d'une profane explication* » (p. 185).

La visée du critique est donc avant tout herméneutique. Renonçant d'ailleurs à analyser la structure des huit chapitres du livre, il en fait, dans un premier temps, l'exaltation d'un « *panthéistique hédonisme* » (p. 186), avant de « *s'attacher* » à « *la morale* » de l'œuvre et de subordonner celle-ci, dans un second temps, à une philosophie plus précise. La morale ? « *Ce livre est nettement a-moral*, — affirme le critique, — *l'idée du bien et du mal est abolie* », son auteur ne « *croit plus au péché* ». Mais pour ce même critique, cela ne signifie pas que Gide soit à ranger dans la catégorie des adeptes de la « *Canonique d'Épicure* ». D'où cette interprétation ultime : « *Par la seule formule qu'il [le système de Ménalque] s'autorise : "Assumer le plus possible d'humanité", il se rattache au spinozisme* », — lui aussi en quête de Dieu partout (p. 186). Face à des lecteurs potentiels pudibonds, le critique peut alors affirmer que l'ardent « *prosélytisme* » qui inspire le livre « *purifie et rachète ce que l'on y pourrait trouver de trop brutalement sensuel* » (*ibid.*).

On ménage donc encore les lecteurs belges tout en les incitant à lire un « *admirable* » couronnement de l'œuvre précédente, Albert Mockel ne s'étant exprimé que par lettre sur le « *symbolisme* » de l'œuvre, « *vrai* » mais dilué dans le menu détail³⁷. Il faudra attendre l'article de Dumont-Wilden, en 1911, pour que les *Nourritures*, lues à distance, apparaissent aux Belges et aux Français, lecteurs du *Mercur de France* à la fois comme un « *livre étrange et profond, livre intime, véritable confession d'une âme qui se cherche dans ses propres méandres [...]* [d'une âme

37. Voir G. Vanwelkenhuyzen, *op. cit.*, pp. 206-7.

tendre de surcroît] *et comme une transposition littéraire de l'impressionnisme*³⁸ ». Il est vrai aussi que Gide pouvait alors intervenir quant à l'interprétation de ses œuvres auprès du « *très sympathique Dumont-Wilden*³⁹ ».

Mais c'est *L'Immoraliste* qui provoqua les débats les plus intéressants dans la critique belge, en situant les interprétations sur des plans non seulement littéraire et philosophique mais encore moral, religieux, psychologique et du point de vue de l'esthétique proprement narrative.

Tous les critiques de revues et de journaux consultés ici s'entendent sur le caractère philosophique de l'œuvre, Georges Rency la définissant même comme un « *roman philosophique*⁴⁰ », ainsi que sur l'influence de Nietzsche, si brillamment commentée par Gide dans ses *Prétextes*.

Mais, dès 1903, cette influence est perçue différemment quant à sa profondeur. Ainsi, dans la même revue, *L'Art Moderne*, si Rency interprète sans hésiter *L'Immoraliste* comme « *une mise en action des idées de Nietzsche* » et désapprouve le « *fond* » d'une œuvre qui a suscité chez lui à la fois « *colère et admiration* », son confrère Saint-Hubert tient, quant à lui, à « *préciser le point de vue auquel l'auteur semble s'être placé*⁴¹ », celui de Michel, personnage qui s'est « *imposé* » à son auteur. Ce dernier critique n'en accable pas pour autant un Michel qui « *agonise* » en même temps que sa femme, supprimant ainsi, selon lui, « *une partie de lui-même* » (p. 33). D'où cette justification pour le moins phalocratique (du moins pour tout lecteur évolué de 1992) de Michel comme « *surhomme* » : « *C'est l'exaltation de l'individu en tant que fin, opposé à l'Espèce considérée comme moyen. De là l'incompatibilité du surhomme avec le génie de la femme, représentatrice par excellence de l'Espèce* » (p. 34). Saint-Hubert avoue reprendre à sa façon le sentiment de Rency lorsqu'il « *plaint* » la femme d'un surhomme !...

Mais, d'ores et déjà, on l'a évoqué, ces deux critiques, de même que Paul André, dans *La Flandre libérale*, ont souligné une propriété essentielle du roman ; celle d'œuvre ouverte. Saint-Hubert en réfère au principe même de toute création digne de ce nom : « *Comme toute créature, qu'elle appartienne à la réalité ou au domaine supérieur des œuvres d'art, L'Immoraliste garde des contours fluides et reste rebelle aux formules, il se plie par conséquent aux interprétations les plus divergentes* »

38. Art. cité, pp. 387-8.

39. Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, 1951 (« Bibliothèque de la Pléiade »), 20 octobre 1907, p. 253.

40. *L'Art Moderne*, janvier 1903, art. cité.

41. *Id.*, février 1903, p. 33.

(p. 33).

La préface que Gide joignit à la deuxième édition de son livre en 1902 ne peut démentir cette attitude ⁴².

Où Georges Rency se distingue des deux autres critiques, et même de ceux qui lui succédèrent durant cette période, c'est par une allusion à propos du dévouement : « [Michel] vit avec un enfant arabe qu'il paraît aimer d'un singulier amour sur lequel, à dessein, je n'insiste pas ». Est-ce pudibonderie ou racolage discret de la part du commentateur ?

En tout cas, l'allusion demeura sans suite alors, même dans la revue catholique *Durendal* où Arnold Goffin donne au débat une tournure confessionnelle, alimentée par ses réflexions à propos de la conférence de Gide sur les caractères au théâtre. Goffin, lui, définit Gide sans appel : d'abord « Monsieur Gide est un ironiste — on pourrait même dire que c'est l'ironiste » (p. 555). Pourquoi ? Goffin l'explique immédiatement : « Il met une grande conviction à ne rien croire ». De plus : « M. Gide est immoraliste, par exemple à la suite de Nietzsche, mais non point à sa large et audacieuse façon — à la façon du boulevard [sic !] et dans les choses du plaisir » (p. 556). Mais le reproche essentiel qu'il formule contre Gide et qui sous-tend tout l'article est d'avoir refusé au christianisme l'aptitude à produire des « caractères ».

Le grand article de Christian Beck sur *Amyntas*, en 1906, dans *Antée*, ne paraît pas en rapport direct avec le débat philosophique et moral qui a été amorcé sur Gide. Mais il s'y inscrit implicitement et, eu égard à la personnalité du critique et à l'audience de la revue cette année-là, il n'a pas manqué, on le verra, de l'enrichir et de l'infléchir. En effet, c'est le titre de « moraliste » que Beck, conformément à ses idéaux maçonniques ⁴³ confère à André Gide, et c'est au « gæthisme » qu'il le rattache, comme volonté d'embrasser « la diversité des formes universelles » (p. 532).

Et, nouveauté, si le critique regrette que les personnages d'*Amyntas* n'aient été l'objet que d'esquisses dans ce livre qui « n'est fait que de sensations » (p. 533), il n'en invite pas moins le lecteur à y déceler une conscience sociale et politique. « [Gide] est le seul riche, dans la littérature française, pour qui cet autre versant du monde, la pauvreté, existe » (p. 534), fait remarquer le critique, rappelant la sympathie de Gide pour les amis pauvres qu'il a retrouvés en Algérie. Mais Beck s'attache surtout à

42. Gide, *Romans...*, op. cit., pp. 367-8.

43. Voir Paul Delsemme, « Écrivains belges francs-maçons de jadis et de naguère : du prince Charles-Joseph de Ligne à Johan Daisne et Fernand Dumont », in *Visages de la franc-maçonnerie belge du XVIII^e au XX^e siècle*, Bruxelles : Éd. de l'Université de Bruxelles, 1983.

ce qu'il croit être le but, « sans qu'il le sût », de la recherche de Gide dans le désert, conçu par le critique comme un arrière-plan qui « *illimite sa pensée* » (p. 531), — la paix. Beck était cette interprétation par la « *lettre à M...* » du texte, et résume ainsi l'originalité d'*Amyntas* : « *C'est l'idée de cette paix dont s'enrichit la sensualité d'Amyntas ou c'est la sensualité d'Amyntas de quoi il enrichit cette paix* » (p. 536).

Pour Louis Dumont-Wilden, dès son article de mars 1907, publié lui aussi dans *Antée*, *L'Immoraliste*, est d'abord une grande œuvre d'analyse psychologique et, aussi, morale : « *Même parmi l'œuvre des grands psychologues de l'école classique, on ne trouverait guère d'analyse morale plus nette et plus souple* » (p. 1035). Lui non plus n'attribue pas le nietzschéisme du héros à son créateur, au contraire. Il tire du livre, de surcroît, la portée générale que Gide attendait de ses lecteurs et de ses critiques, d'après sa préface :

Je sais bien que ce livre n'est pas un traité d'éthique. Il ne conseille pas, il constate ; il ne juge pas, il dépeint. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous présente une expérience, une expérience d'individualisme libéré, d'immoralisme. Or, l'immoraliste qu'il produit à nos regards, quelle que soit la noblesse ou la profondeur de ses motifs, n'en agit pas moins comme le commun des hommes, qui condamnent l'égoïsme tout en le pratiquant, et qui tiennent d'autant plus à leur « moi » qu'ils ont moins conscience de ses puissances et de ses limites. (p. 1037)

Un « *surhomme* », Michel ? Un homme tout simplement. Dans son article de 1909, où il peut envisager *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* comme « *les deux volets d'un diptyque* » (pp. 388-9), Dumont-Wilden ne se dédit pas sur l'absence de tout parti pris de Gide pour son « *dangereux héros* », pas plus qu'il ne discerne dans *La Porte étroite* d'apologie ou d'accusation de la « *vertu protestante* » (p. 589). Reprenant littéralement les termes de la préface de Gide quant à « *quelques idées très pressantes et d'intérêt général* », il énumère toutes celles auxquelles la morale protestante prédisposait notre auteur et que Nietzsche n'aurait fait que stimuler, « *l'horreur du repos, du confort* », la transposition sur « *le plan intellectuel* » du besoin de voyager et « *cette vérité que chacun possède sa loi et son Dieu, la loi commune n'étant qu'une question de police* » (*ibid.*).

Mais, à la lumière de sa lecture du *Retour de l'Enfant prodigue* et de *La Porte étroite*, Dumont-Wilden se demande si, à travers *L'Immoraliste*, Gide n'a pas posé, à propos de l'héroïsme, cette question fondamentale : « *À l'exemple de Pascal, n'est-ce pas dans l'obéissance à la loi qu'il faut le chercher ?* » (p. 591). D'où, selon le critique, « *un curieux retour [de la pensée de Gide] sur elle-même et sur son passé* » (*ibid.*). D'où, après

un détour par le catholicisme dans « *la merveilleuse parabole de l'Enfant prodigue* », la découverte de la réponse au problème (sinon de sa solution) avec *La Porte étroite* : « *S'il cherche le surhumain dans la vertu selon la loi, c'est à la vertu protestante qu'il le demandera : La Porte étroite est un roman huguenot* » (*ibid.*).

Mais si Dumont-Wilden admire en Alissa une « *âme exceptionnellement élevée* », il reconnaît, avec son confrère et compatriote « L. S.-H. », qui avait analysé *La Porte étroite* dans *L'Art Moderne*, le 17 octobre, que « *l'effort d'Alissa n'est pas plus sain que celui de Michel* » (son confrère écrivait : « *À la considérer par le dehors, cette douce Alissa n'est guère moins inhumaine que Michel* », p. 328). Dumont-Wilden souscrit, avant de les citer longuement, aux lignes de son prédécesseur sur l'étouffement par Alissa de « *ce qu'il y a de plus féminin dans sa nature* » et sur le dévoiement de son héroïsme qui n'aboutit à créer autour d'elle qu'« *une morale du tiers ordre* »⁴⁴. Dumont-Wilden renvoie le lecteur avec raison à l'article de *L'Art Moderne*, nuancé dans l'analyse de la « *sublime absurdité* » de la noble et passionnée Alissa, malgré des idées reçues sur le « *terrain passif et patient* » que serait la femme ou qu'elle devrait être ! Les deux critiques s'accordent sur l'interprétation de *L'Immoraliste* et de *La porte étroite* comme tragiques démonstrations des risques que fait courir à n'importe quel être humain « *le désir de l'illimité* » (L. S.-H.) dans l'héroïsme, que celui-ci soit « *de l'obéissance* » ou « *de la liberté* » (Dumont-Wilden, p. 593). Chez Dumont-Wilden, les dernières lignes de son article de synthèse sont exemplaires de son respect pour la liberté d'interprétation et pour celle d'un écrivain encore en vie et en pleine possession de ses moyens :

En nous parlant d'Alissa, André Gide ne peut oublier Michel, et si des esprits dogmatiques lui reprochent de ne pas s'être prononcé entre eux, qui ne leur répondrait : à qui ne veut le bonheur que risqué, il est possible de s'imposer la contrainte de ne pas choisir. Notre temps n'a pas encore su choisir : est-ce sa faiblesse, est-ce sa noblesse ?...

Et puis, André Gide n'a pas vécu sa dernière aventure... (p. 593)

Sur l'ensemble de l'œuvre de Gide, l'article paraît constituer le dernier mot belge de l'époque, la publication en 1911 des *Nouveaux Prétexes et d'Isabelle*, « *un roman dont l'intérêt psychologique se mêle à l'intérêt du récit* »⁴⁵, n'ayant pas modifié son opinion. Dumont-Wilden ne dissimule pas que la difficulté de l'œuvre en circonscrite la portée : « *André Gide*

44. *L'Art Moderne*, art. cité, p. 328 ; cité par Dumont-Wilden, *Mercure de France*, art. cité, pp. 592-3.

45. *L'Éventail*, deuxième art. cité, p. 36.

est un auteur difficile : il ne s'offre pas au lecteur » (p. 579), et ce, même dans « *ses livres d'humour, Paludes et Prométhée mal enchaîné* ». Mais, par son sérieux, « *l'œuvre apparaît comme un des rares efforts durables qui, dans le temps présent, aient tenté de refléter le temps présent, comme une des rares beautés importantes qui, dans les lettres contemporaines, aient été produites, et quelque chose en avertit le lecteur le plus superficiel* » (*ibid.*).

Cependant, loin de Dumont-Wilden l'idée de vouloir « *définir* » une œuvre « *si abondante et complexe* » dont chaque livre est un « *jalón [...]*, le compte rendu d'un drame de conscience » (p. 580). Seule concession du critique au besoin de définition des lecteurs, la mise en relief d'un trait : « *La sincérité ! C'est peut-être le trait caractéristique de la physiologie littéraire de M. Gide* » (pp. 580-1), la sincérité contre « *l'homme à principes* ».

Aussi bien Dumont-Wilden ne peut-il séparer l'œuvre de l'homme : « *Mais puisque chacun de ses ouvrages est une confession enveloppée sous la parure des symboles et des aventures imaginaires, leur histoire, c'est l'histoire de sa vie intérieure* » (p. 582). Ce concept-clé reste en vigueur en 1909. Cela amène le critique à une reconstitution de l'itinéraire intellectuel de Gide qui va du protestantisme au nietzschéisme puis au dépassement de celui-ci, et que Dumont-Wilden jalonne par les lectures et les voyages, se bornant à faire état chez l'homme du « *désir d'un bonheur toujours risqué* » (p. 585), de renoncements à une « *orthodoxie réfrénée* » et d'une volonté de « *vivre, sentir, aimer* » (p. 586).

Dans la reconstitution de l'itinéraire artistique de Gide, Dumont-Wilden ne dissocie pas Gide des mouvements littéraires de son temps, Gide qui, on l'a vu, aurait évolué de l'impressionnisme à une « *discipline classique* », mais sans renier sa première manière, d'où l'originalité de ses deux grands premiers romans : « *André Gide, en suivant son chemin de Damas, n'a rien voulu jeter de son bagage, et son retour au classicisme, ce n'est que la mise en ordre des richesses sentimentales qu'il a rapportées de ses plus romantiques voyages* » (p. 588).

Où cet article de Dumont-Wilden joue aussi un rôle de couronnement, c'est dans l'affirmation d'une qualité de Gide très tôt reconnue par les critiques belges, quelles que fussent leurs divergences quant à sa pensée : un art exigeant.

« *Ce bel artiste* », ainsi Georges Eekhoud définissait le jeune écrivain dans *La Réforme* en 1900. Et toutes les lettres d'un autre écrivain, Albert Mockel, allèrent dans ce sens jusqu'à celle du 18 juillet 1903 où, à l'occasion de la publication de *Prétextes* et de l'essai sur Wilde, l'auteur belge n'hésita pas à qualifier son confrère français d'« *écrivain admirable* », à

quoi il ajouta avec autant de hardiesse que de sagacité : « *Vraiment, j'ai beau chercher, je n'en trouve pas plus de trois ou quatre qui suggèrent comme vous le délice d'écrire. Votre prose est certes longuement travaillée ; mais c'est justement de cela qu'elle tient cette aisance divine* ⁴⁶. »

Dans la critique des revues, même le peu enthousiaste Arnold Goffin consacre, dans son article de 1900, dans *Durendal*, déjà évoqué, ces quelques lignes élogieuses aux livres de Gide : « *j'en ai aimé surtout la langue aisée et souple, se pliant à toutes les modulations du rêve et de l'ironie* » (p. 280).

Chaque œuvre de Gide a séduit par ses recherches formelles et son travail sur le langage avant que la critique belge, plus sensible à cet aspect que la critique hexagonale, ne révère en notre auteur un fleuron de la tradition française.

Un Henri Maubel, amoureux des mots (« *Mais les mots ne sont-ils pas des êtres délicats, très nerveux, très sensitifs ?* », écrit-il dans son article de *La Société Nouvelle* en 1894, p. 761), ne pouvait que s'exclamer sur le lyrisme du *Voyage d'Urien* qu'il définit avec exaltation comme « *le cantique des cantiques de la pensée* » (p. 773). Comment, dans ces conditions, ce critique eût-il pu être sensible aux touches ironiques et burlesques de ce poème en prose ? Dans son article de *L'Art Moderne*, répétant son éloge de l'art chez Gide de traduire les « *silences* » et les appels de ses contemporains, Maubel ajoute ce bouquet de qualificatifs : « *en un livre d'une aussi harmonieuse composition, par un langage tellement souple et merveilleux, portant comme un musical langage de songe* » (p. 117).

Même *Paludes* est « *vanté* » par, d'abord, l'inconditionnel Henri Maubel, dans *Le Coq rouge*, pour son « *style sobre, harmonieux qui revêt pleinement [la pensée] et n'est pas le style* », puis par Denis Lalieux, du *Réveil*, pour sa structure et pour son style : « *Si gracieuse en est l'écriture, si originale l'ordonnance* » (p. 83).

Certes, à en croire certains critiques belges, comme le commentateur anonyme de *L'Art Moderne* en 1897 : avant *Les Nourritures terrestres*, chez Gide, « *l'activité de la pensée aussi bien que la subtile ramification de la forme déconcertent* » (p. 185). Aussi bien, même s'il juge le style de cette nouvelle œuvre comme « *second* », le critique en module-t-il la riche palette qui va de l'exclamation au discours « *philosophique* » ou à l'« *élévation* ». Il en finit ainsi : « *Il est des moments où la phrase semble se gonfler d'un inexprimable sanglot d'extase ; ailleurs, elle se démembre, éclate et les mots y brûlent comme étincelles, des comparaisons trou-*

46. Voir G. Vanwelkenhuyzen, *op. cit.*, pp. 242-3.

blent comme un toucher » (p. 187) (telle celle des lèvres des enfants arabes et « *des petits oiseaux couvés* »).

Fût-ce au passage, Christian Beck, dans son étude sur *Amyntas*, ne pouvait éluder les *Nourritures* : « *dans Les Nourritures terrestres, il s'élève à un lyrisme pareil à l'enseignement de la ferveur* » (p. 534). Dumont-Wilden, à travers la variété des composants du livre — paysages, maximes, symboles, portraits, — et des tons, voit même dans les *Nourritures* l'œuvre où l'écrivain s'est « *trouvé lui-même* », en particulier comme artiste : « *un art plus mûr, plus complet et surtout plus simple, s'y annonce* » (p. 586).

C'est pour Dumont-Wilden l'art du romancier de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite*. D'abord de *L'Immoraliste* dont, dès son article d'Antée de 1906, il loue « *l'écriture classique* ». Sur la forme de ce premier roman, seul Goffin, dans son article de 1904, dans *Durendal*, émet une légère réserve, subordonnée à ses lourdes réserves sur la pensée de Gide : ne parle-t-il pas de « *la subtilité oblique de son langage* » ou de « *l'artifice du laisser aller de celui-ci* » ? Il n'en admet pas moins que « *cette manière n'est ni sans charme ni sans grâce* » (p. 555). Mais Rency, comme son confrère de *L'Art Moderne*, Saint-Hubert, admire quant à lui sans réserve la forme d'une œuvre dont il désapprouve le fond : « *La langue est d'une souplesse harmonieuse qui évoque de lentes mélopées orientales, des danses mélancoliques et voluptueuses* » (p. 3).

Avec le mot « *harmonie* », un mot s'impose de plus en plus pour désigner l'art de Gide, celui de « *mesure* ». Dans *L'Art Moderne*, en 1909, le commentateur de *La Porte étroite*, L. S.-H. clôt son article sur la « *parfaite mesure* » de « *ce livre de passion, violent et subtil comme il n'y en eut point depuis longtemps* » (p. 328).

Cette alliance du chaud et du froid, si l'on peut dire, a été exprimée dès 1906 par Christian Beck, à propos d'*El Hadj* et d'*Amyntas* et, phénomène remarquable, mise au crédit de la tradition française « *toute de mesure et de style* » (p. 535).

S'adressant aux lecteurs du *Mercure de France*, Dumont-Wilden renchérit sur cette appartenance d'un « *incomparable écrivain* » qu'il compare néanmoins à Pascal pour ses « *violents raccourcis* » et à Fénelon pour ses « *grâces sinueuses* », mais à la pensée de qui s'adapte « *le style le plus limpide, le plus pur, le plus sûrement français* » (p. 580). Pourquoi Gide a-t-il alors déconcerté le public français ? Par sa formation au sein d'une minorité française, la « *tradition protestante* », si l'on en croit le critique belge qui, en tant que Belge, ami du français et des Français, s'exprime en ces mots :

Rien de plus purement, de plus traditionnellement français, en effet, que le style, l'art, l'esprit d'André Gide. Française, surtout cette ferveur, du moins cette application de la ferveur aux choses de l'intelligence ; française, cette liberté d'esprit ; française, cette rigueur impitoyable dans l'analyse ; français, ce besoin d'accorder le rythme de la vie au rythme de la pensée. (p. 582)

Il ne s'ensuit aucunement que la critique belge ait enfermé Gide dans la tradition française, et moins encore dans une « *âme française* » mythique. Dumont-Wilden lui-même ne hausse-t-il pas *La Porte étroite* au sommet des œuvres universelles : « *André Gide n'a pas écrit d'œuvre plus parfaite que La Porte étroite : son style, son art y atteignent à la simplicité sublime des grandes œuvres* » (p. 591).

De grandes œuvres, des œuvres ouvertes également : passionnée ou réservée, la critique belge francophone n'a pas manifesté moins d'intuition voire de perspicacité dans ses interprétations que dans sa rapide reconnaissance d'un écrivain moderne, encore en route vers d'autres aventures...

Gide et les Van Rysselberghe

Fragments inédits des Cahiers de la petite Dame

présentés par
PIERRE MASSON

LES PREMIERS TEMPS D'UNE AMITIÉ

C'est au printemps 1899 que Théo et Maria Van Rysselberghe viennent s'installer à Paris, rue Scheffer. En mars, se tient rue Laffitte une exposition où, à côté des œuvres de Signac, Bonnard, Denis, Vuillard, figurent celles de Théo ; Henri Ghéon, séduit par ces dernières, en fait un long éloge dans *L'Ermitage* d'avril. Il devient rapidement un familier du peintre et de sa femme. De cette revue, Gide est alors l'animateur, en compagnie de Francis Vielé-Griffin qui est devenu son ami, et qui l'est également de Théo Van Rysselberghe. Aussi, quand Vielé-Griffin organise chez lui, en juin, une soirée au cours de laquelle Gide puisse donner lecture de son *Saül*, il y invite tout naturellement les Van Rysselberghe :

Ce sera donc : Verhaeren, Ducoté, Mockel (à qui j'écris) et mon bon et intelligent ami Van Rysselberghe — si vous avez confiance en mon choix : Van Rysselberghe, qui est de vos admirateurs, est d'une grande rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr, et sa critique sera précieuse¹.

Et Gide de répondre aussitôt :

Croyez que je serai très heureux de connaître votre ami Van Rysselberghe².

1. Lettre de juin 1899, in *Correspondance* André Gide—Francis Vielé-Griffin, éd. Henry de Paysac (Lyon : P.U.L., 1986), p. 22.

2. *Ibid.*

La soirée se passe au mieux. Plus tard, Maria Van Rysselberghe, qui accompagnait son mari, se souvient :

Théo eut tout de suite le désir de dessiner sa tête, et c'est Ghéon, rencontré aussi chez Griffin dont il était une sorte de disciple et qui fréquentait déjà chez nous, qui entraîna Gide à l'atelier³.

En effet, le 17 juillet, Ghéon écrit à Gide :

Le mercredi soir je dînais chez Rysselberghe avec Verhaeren — on y parla fort de toi et même je fus chargé de te demander si tu ne voudrais pas poser — un jour — pour un grand dessin comme celui que Rysselberghe fit de Verhaeren, — demande craintive, timide et respectueuse que je te transmets et d'ailleurs à laquelle je répondis autant que je le pouvais. Voilà de bien charmantes gens, d'une extrême bonté, d'une grande simplicité et d'un jugement artistique sûr et fin. Plus tu les connaîtras, plus tu les apprécieras⁴.

C'est donc Ghéon qui va, au début, servir d'intermédiaire entre le couple Van Rysselberghe et le couple Gide. À la demande du peintre, Gide réagit aussitôt, en chargeant Ghéon de lui transmettre une réponse positive :

Tu penses bien que j'estime trop ce que fait Van Rysselberghe pour ne pas être heureux du désir qu'il exprime à travers toi⁵.

Des séances de pose, à l'automne et au printemps suivant, accompagnant des réceptions, vont ainsi servir à consolider cette sympathie instinctive ; rapidement, Gide devient un familier des Van Rysselberghe. En mars 1900, ils rapportent des massepains de Bruxelles pour les Gide. En avril, ils dînent chez ces derniers en compagnie de Jammes et de Maurice Denis. En février 1901, c'en est au point que Gide écrit à Ghéon pour l'inviter à dîner... chez les Van Rysselberghe :

Quelque bizarre que te paraisse une invitation ainsi faite, tu n'as qu'à accepter simplement et à en prévenir à la fois et les Rysselberghe et nous-mêmes⁶.

Enfin, consécration de cette amitié, les Van Rysselberghe sont invités à Cuverville pendant l'été, du 30 août au 1^{er} septembre ; trois journées bien remplies, dont Maria Van Rysselberghe fait un récit chaleureux à

3. Notes inédites de Maria Van Rysselberghe, citées par Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 385.

4. Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy (Paris : Gallimard, 1976), t. I, p. 228.

5. *Ibid.*, p. 231, lettre du 19 juillet 1899.

6. *Ibid.*, p. 327, lettre du 11 février 1901.

Ghéon :

Fermez un peu les yeux et tâchez de nous voir comme ceci : Gide avec sa belle ceinture du « Souf » faisant des bonds de chat en jouant au tennis, Théo de blanc vêtu en face de lui, très clownesque. Mme Gide écrit à sa table dans le salon. Domi, l'amour, tourne gravement autour de la pelouse, Madame Drouin et moi nous lançons maladroitement quelques balles et n'en relançons jamais⁷ !

Puis Gide donne lecture à Théo de *L'Immoraliste* en gestation. Le 8 septembre, ce dernier lui écrit :

Ah, cher Gide, comme je garde bon souvenir des deux journées passées avec vous à Cuverville... Sitôt rentré, je me suis mis à peindre avec enthousiasme... et me voici remonté pour un mois⁸.

À l'automne, les Van Rysselberghe déménagent dans une villa de la rue Laugier. Bientôt, pour leurs amis, ils seront « le Laugier ».

L'année 1902 est ainsi jalonnée de dîners communs, de sorties au spectacle ou dans les galeries en compagnie de Ghéon. La réalisation du grand tableau de Théo, *La Lecture d'Émile Verhaeren*, se poursuit en 1903. Gide y figure aux côtés de Vielé, Ghéon, Maeterlinck, Fénéon, Le Dantec et H.-E. Cross, rassemblés autour de Verhaeren. Beaucoup de modèles, donc, dont Théo a parfois du mal à obtenir la collaboration. Gide pose en mai et en juin, séjournant à cette occasion six jours chez le peintre. Le 6 juin, il lui envoie ce message :

Votre poseur d'André Gide annonce son arrivée au Laugier avec valise, à midi moins cinq⁹.

Dans le même temps, Gide prépare le voyage qu'il va faire en Allemagne en août 1903, à l'occasion de sa conférence sur *L'Importance du Public* à la cour de Weimar. Maria Van Rysselberghe l'y accompagne, et va le présenter à son amie Aline Mayrisch. Ghéon a droit à nouveau à un petit récit :

Nous venons de faire un merveilleux voyage. [...] Figurez-vous — tâchez, le sympathique groupe que pouvaient former Gide, Drouin, Rosenberg, une de mes amies dont on ne manquera pas de vous parler, et moi-même, voilà pour Dresde. Puis à Berlin nous retrouvâmes Théo — tout, tout nous fut joie, exaltation, émotion — je me souviens de telles heures d'entente parfaite

7. *Ibid.*, p. 355, lettre du 2 septembre 1901.

8. Lettre inédite.

9. Billet cité in *Présence d'André Gide* (Bruxelles, 1970), p. 51.

où c'est avec les larmes aux yeux que Gide vous évoquait — comment parler bien des nourritures sans vous !

Cette aimable société s'est dispersée ce matin — seuls Gide et moi revenons ensemble ¹⁰.

Progressivement, c'est presque une vie de famille, fondée sur l'estime et la camaraderie, qui se développe, marquée par le partage, l'entraide et la confiance. En décembre 1906, un dîner chez les Van Rysselberge est suivi de la lecture de *L'Eau de Vie* par Ghéon. En juin 1907, c'est Théo, « *ami parfait* », qui tire Gide du pétrin qu'est devenue la réalisation de sa maison d'Auteuil. En janvier 1911, Gide donne lecture d'*Isabelle* chez ses amis. Et en août 1914, c'est chez eux qu'il va s'installer, en compagnie de Jean Schlumberger, cette union amicale devenant altruiste en 1915, avec l'organisation du Foyer Franco-Belge.

De la confiance, quel meilleur témoignage que les pages qui suivent, extraites du « Cahier III bis », resté inédit ¹¹, de Maria Van Rysselberghe, la « petite Dame » ?

10. Lettre inédite, du 23 août 1903, citée in *Correspondance Gide-Ghéon*, t. I, p. 538.

11. Voir l'Avant-propos de Claude Martin à son édition des *Cahiers de la petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973, « Cahiers André Gide 4 »), p. XIV.

Mondorf-les-Bains, 10 juillet 39.

J'ai dit que je me proposais d'écrire dans ce cahier les souvenirs qui me reviendraient dans la mémoire avec assez de certitude et de précision pour être notés ; cette fois, c'est mieux qu'une mémoire réveillée qui me fait écrire, ce sont des documents sur lesquels je ne comptais pas. D'abord, je ne savais pas s'ils existaient encore, et puis j'avais oublié à quel point ils pouvaient être révélateurs du passé.

En septembre dernier, au moment où la guerre apparaissait à tous comme probable, voire certaine, je me trouvais à Colpach. Loup, préoccupée par l'idée de ne point livrer sa correspondance au sort hasardeux d'une invasion, la détruisit presque entièrement, et je l'y aidai. La veille d'un départ précipité par les événements qui s'aggravaient, je tombai sur un gros paquet de mes lettres écrites durant un voyage de six mois en Italie en 1908-1909 ; n'ayant plus le temps de les parcourir et pensant que j'y trouverais des choses à glaner pour ce cahier, — je me souvenais que Gide nous avait rejoints à Rome et à Florence, — je demandai à Loup de les emporter. Ce que ces recherches me donnent, ce sont bien moins des souvenirs de voyage que des péripéties importantes de mon amitié avec Gide. Au début, une amitié se nourrit surtout de confidences ; j'ai noté ici l'émoi que m'avaient causé les siennes. On verra aussi la façon dont il réagit devant les miennes, la couleur exaltée que pouvait avoir mon amitié pour lui et sur quelle base de confiance et de sincérité elle fut tout de suite établie, et avec quel souci de ne laisser naître en nous nul malentendu sentimental. C'est sans doute à cela qu'elle doit d'être demeurée aussi intacte ; car si l'âge et le frottement quotidien l'ont forcé-ment assagié, rien ne lui a enlevé sa force d'attachement ni sa confiance.

J'extrais de ces lettres où je disais tout, sans la moindre réserve, les passages qui peuvent éclairer mon sujet, un peu confuse qu'il y soit tant question de moi.

La première lettre est de la mi-novembre 1908, la veille de notre départ pour l'Italie, à Théo, Élisabeth et moi. À quelques jours de là, chez Gide, poussée par je ne sais quel incident, je lui avais fait la confidence de la violence de mes sentiments pour Loup, ce que je lui avais raconté à elle sommairement dans une lettre détruite. (Bien entendu, Loup n'ignore rien de l'usage que je veux faire de ces lettres adressées à elle.)

Lettre de la mi-novembre 1908

C'est le terrible jour des malles, tout est presque fini, mes mains tremblent de fatigue et d'énervement, mais je viens près de toi parce que j'ai encore des choses à dire : j'ai revu Gide seul — peu de temps — en fiacre, et toutes rapides qu'elles fussent, nos paroles étaient importantes et décisives. Pour que tu comprennes bien, je reviens un instant à l'entrevue de l'autre jour chez lui. Comme il me remerciait, très touché de ma confiance, je lui dis : « Mais comprenez la joie qu'il y a à dire à vous, Gide, toute mon exaltation, vous que j'aime d'une si grande admiration, vous qui m'êtes tout le pathétique de la vie, vous que j'aime comme un grand frère très beau. » (Oui, je crois en ces termes-là.) Et il m'avait répondu, très troublé : « Ne me dites pas cela si fort » et, pressés par la nécessité absolue de nous quitter, nous nous étions embrassés.

Hier, il devait revenir poser à l'atelier ; la pose finie, je m'apprêtais à sortir ; brusquement, adroitement il fit : « Ne vous accompagnerais-je pas un bout de chemin ? » Rien ne se mit en travers et, quelques minutes après, nous étions en fiacre, souriants, tous les deux archi-pressés du reste. Moi, je n'avais pas la sensation d'avoir quelque chose à dire d'urgent et ces quelques minutes me semblaient peu propices. Fuyant tout de même le n'importe quoi, je dis tout de suite : « J'ai tout écrit à Loup de notre dernière conversation, et j'espère une réponse avant le départ. » Il fit : « Vous l'aurez évidemment. » L'idée de la poste restante me fit songer à lui dire : « J'ai toujours évité d'user de vous, je sais pourtant que je le puis, n'est-ce pas ? » Il répondit : « Pour ce qui est de vous aider à porter vos joies et vos peines, je m'offre d'une façon illimitée ; pour ce qui est des risques matériels, nous faisons bien d'être sages et d'éviter tant que nous le pouvons des airs de complicité qui seraient graves aux yeux de ceux que nous aimons et dont l'estime nous est chère ; je sens que nous pensons de même. » Puis, brusquement : « Le moment est court pour reprendre notre conversation, pourtant je voudrais vous dire quelque chose au sujet des sentiments que vous m'avez manifestés et dont je suis confus. Je n'ai pas su vous répondre à ce moment-là, mais voici : j'ai peur que mon être ne vous ait été révélé surtout à la lueur de mon histoire avec Maurice Schlumberger, histoire sentimentale et folle que vous deviez si bien comprendre, mais qui est absolument exceptionnelle dans ma vie ; comprenez, je me rends si bien compte que ce qui vous arrive est tellement plus grave, plus profond, plus dans votre sens, et j'ai si peur que, guidée par votre nature, vous ne m'embellissiez, j'ai peur de voler votre admiration, je ne veux pas. » Je l'arrête : « Je vous en prie, n'insistez pas, je suis trop certaine de l'authenticité de ce que j'aime.

Elle aussi veut que je me trompe. (Sourire exquis.) Non, non, je sais tout, je n'ai jamais assimilé votre aventure à la mienne. Je sais que chez vous le plaisir, la frénésie, le risque, l'inconnu sont plus importants. J'ai toujours su cela ; mais qu'importe cela. Vous n'en êtes pas moins, à mes yeux, le pathétique, la ferveur. Seulement, moi aussi je veux vous dire quelque chose : Je ne sais pas du tout quel sentiment vous avez pour moi, toutes les manifestations m'en font violemment plaisir, car mon admiration ne peut être que tendre et excessive. Ce que vous éprouvez, du reste, ne saurait modifier en rien mon attitude intérieure vis-à-vis de vous, cela m'est presque égal, seulement je veux que ce que vous éprouvez, disons intérêt, ne repose pas non plus que sur un malentendu. Je suis une sentimentale, mon cas n'est pas le vôtre (ceci demanderait un développement trop long et je vous dirais du reste là-dessus tout ce que vous voudrez), et moi aussi j'ai peur qu'il ne vous plaise que parce que vous ne le connaissez pas ; à moi, il doit me sembler le plus intéressant — explosion de joie : « Mais oui, oui, c'est ainsi qu'il faut parler ». Il est compliqué, complexe, pas toujours joyeux mais qu'importe, je suis heureuse tout de même. Enfin, moi je vous aime comme vous êtes, et je veux que vous m'aimiez comme je suis. » Lui : « Oui, profondément, et quelle plus belle façon de se quitter, vraiment, nous venons d'échanger les paroles les plus importantes que nous ayons encore dites. » J'ai encore ajouté : « Je ne saurais plus être devant vous que d'une sincérité absolue, et vous saurez toujours de moi tout ce que vous voudrez savoir. » Le fiacre s'était arrêté depuis longtemps devant ma modiste * et nous nous sommes dit un superbe et joyeux adieu.

Je t'ai dit les choses fidèlement, presque mot pour mot ; ajoute le ton, la rapidité, la véhémence et l'émotion.

Lettre du 28 nov. 1908, à bord du Sachsen (Nord Deutscher Lloyd)

Durant l'admirable nuit que je te décrivais hier, je fus saisie d'une certaine angoisse en songeant à Gide : il me sembla tout à coup que cette crise de franchise qui nous avait paru si belle allait être une fin et non un commencement. Non, dis ? rassure-moi. Mais déjà je suis calmée, la certitude m'est lentement revenue, la certitude qu'il doit se sentir tellement libre dans mon amitié que jamais il ne songera à faire le geste qui écarte — la certitude aussi qu'il s'y sent si tellement ressemblant qu'il ne perdra pas l'envie de s'y retrouver. Je lui dirai pourtant que cette inquiétude, je l'ai eue très forte.

* Mme Cordeau, place de la Madeleine.

Lettre de Syracuse, 22 décembre 1908

J'ai écrit hier à Gide uniquement pour qu'il ne s'imagine pas que j'attends quelque chose de lui — tu comprends. En réalité, cela me devient très difficile de lui écrire ; entre la haute familiarité dont il ne faut pas abuser et le n'importe quoi du voyage, qui ne me satisfait pas pour lui, je ne trouve pas bien le mode. Notre dernière entrevue fut trop pathétique, je ne retrouve pas le ton qu'il faudrait, les petites choses n'ont pas encore retrouvé leur importance. Je sais bien que cela reviendra — il faut le temps.

Lettre de Naples, 9 janvier 1909

Grande nouvelle qui me remplit de joie : Gide écrit ce matin une lettre pour nous trois, où il nous annonce sa visite à Rome dans deux mois ! Je n'ai pas besoin de te dire toutes les raisons qui m'ouvrent le cœur à cette idée ! Il m'est une telle majuscule ! un tel élan et aussi une telle sécurité, un tel appui, et je sais qu'il sera parfait entre nous trois, et je lui serai tellement reconnaissante de l'avoir vue ! Il dit aussi : « J'ai revu Verhaeren avec le plus profond plaisir, jamais il ne m'a paru mieux, plus solide, plus beau, meilleur. » Et des tas de nouvelles aussi de la Revue * ; c'est chez Druet qu'ils pensent tenir boutique, je trouve cela très amusant. Il paraît que Jean Schlumberger se révèle excellent directeur en tiers avec Ruyters et Copeau ; Gide et Drouin se dissimulent derrière eux.

Lettre de Rome, 7 février 1909

Je repense toujours à Raphaël. Il me semble que je n'attends que l'arrivée de Gide et les arguments qu'il va évidemment sortir en sa faveur pour comprendre pourquoi il me touche si peu. Il me semble aussi qu'aimer ou ne pas aimer Raphaël est devenu une question de principe qui n'a presque plus rien à voir avec sa peinture. On le défend au nom de tant de beaux mots qui sont comme le drapeau de la réaction présente, qu'on trouve dommage de ne pas l'aimer, de ne pas être ému par lui ! tant pis.

Rome, 2 mars

Gide s'annonce pour demain à 6 heures. J'avais bien besoin d'un événement qui te concerne.

* *La NRF* qui se constituait.

Rome, 4 mars 1909

J'ai été chercher Gide hier à la gare ; son train avait du retard, je m'étais installée à lire et c'est lui qui finalement me découvrit. Joie de le revoir, de le retrouver si franchement fraternel, si chaudement affectueux. La première soirée fut exquise : on parle de tout, vite, en effleurant chaque sujet, et je le quitte le soir, heureuse et un peu déçue, ne l'ayant pas assez vu seul, de n'avoir pu étreindre toute cette présence.

Ce matin, déjà, il a trouvé une chambre, Via Sistina 86, à un pas de chez nous, loué un piano, et je sens qu'il va se caler, très contente qu'il prenne tout de suite des habitudes d'indépendance ; je sais que c'est la seule façon de le garder. Sous prétexte de l'aider à faire des courses de ménage, nous sortons ensemble et, tout en achetant des bougies et de l'eau minérale, tout de suite il me parle de toi et de son émotion d'être celui qui vient vers moi, t'ayant vue.

Rome, 5 mars 1909

Gide revint hier soir, nous parlâmes surtout de la Sicile, des antiques, du temple de Paestum — plaisir d'avoir les mêmes emballements, les mêmes joies, de se rappeler, de revivre des émotions. Il avait avec lui la première partie de Burckhardt, celle sur l'art ancien, que nous n'avons pas, et nous lut la simple description du temple de Paestum qui, à force d'exactitude et de fervente attention, atteint presque au lyrisme.

Aujourd'hui, il est revenu à l'heure du thé et ce fut entre nous trois, de 4 à 7, une conversation passionnante. Après avoir été d'accord sur Michel-Ange, sur l'Angelico, Gide tourne un peu pour dire : et Raphaël ? tout de suite mis à l'aise, du reste, à ne pas sentir chez Théo l'hostilité qu'il redoutait, et même conquis par l'aveu spontané de Théo, que Raphaël lui est d'autant plus une déception qu'il espérait secrètement trouver en lui les arguments de l'évolution violente, mais encore indéfinie, qu'il sent en lui. Sur un terrain d'aussi bonne foi, qu'on parle bien ! C'est surtout Théo, du reste, qui parle, sans étroitesse et d'une manière émue. Gide, violemment intéressé par son argumentation sincère et serrée ; il veut bien s'arrêter aussi à mes raisons qui tâchent modestement de trouver le pourquoi de cette admiration générale, et nous ne sommes pas loin de tomber d'accord pour dire que l'emballement extrême que certains ont pour lui n'est pas toujours justifié par son œuvre. On aime en lui l'idéal, la Peinture avec un grand P, et je continue à penser qu'il représente la réaction contre le trop grand individualisme, la possibilité d'atteindre au beau sans plus que se sente l'originalité, par la raison — l'art calme, qui n'étonne pas. Or, tout cela ne compte que s'il est vraiment un

sommet de la peinture, et il me semble difficile d'établir cela par des arguments autres que picturaux ? On comprend que ses dons prodigieux autant que ses manques lui aient assigné cette place que nul autre n'a : l'abondance mesurée, la noblesse, la facilité, mais aussi le côté neutre. On comprend aussi pourquoi ce sont précisément ceux qui prêchent « l'école » qui se réclament de Raphaël. Gide, très emballé par lui, me semble l'être pour des raisons morales. Mais je renonce à résumer une si longue causerie où chacun formule des idées que la conscience a à peine le temps de vérifier. Quelle leçon qu'une discussion avec Gide, quelle pénétration, et surtout quelle bonne foi !

Le soir, après dîner, il revint et nous demanda de pouvoir nous lire la troisième partie de *La Porte étroite*. Cela me plaît violemment. Je la trouve plus belle que les deux autres, si tendue, d'une marche toujours ascendante dans l'âpreté, avec tout à coup, vers la fin, une explosion d'amour d'une langue bouleversante.

Rome, 6 mars 1909

Gide est vraiment en excellente forme ; c'est inouï ce qu'il me plaît ; il est gentil comme un grand gosse quand il entre à l'heure du thé, avec un bouquet ou des friandises. Il n'a pas perdu sa journée d'hier. Il nous raconte qu'il a fait une visite à son traducteur d'ici, qui l'a mené dans une extraordinaire société russe, compliquée, étrange, où il a rencontré une étonnante figure de religieux du Mont Cassin ; un être jeune, beau (celui dont Denis a fait le portrait, tu te souviens peut-être ?), qui, dans ce milieu lâché, promène une candeur, une pureté, avec un intérêt passionné pour toutes les questions — très première partie des *Karamasof*, très Dostoïewski depuis les propos échangés jusqu'aux gens qui dorment sur les divans. Tu penses si la curiosité de Gide est excitée !

14 mars

La présence de Gide est pour mon cœur un appoint énorme ; la seule possibilité d'une confiance est la détente dont j'avais besoin. On se voit bien, pas trop, je fais taire mon envie de le voir seul, cela ne peut pas ne pas se réaliser au moins une bonne fois — tant de choses encore à dire, et j'espère sans émotion cette fois ; j'y apporterai une âme gaie ou triste, selon ce que j'apprendrai de toi. Lui aussi, je crois, éprouve le besoin de parler ; jamais je ne l'ai senti aussi abandonné, et j'ose lui poser des questions. Mais les instants que le hasard nous donne sont toujours trop courts. Il ne faut pas préparer ses joies, surtout avec lui.

18 mars

Je viens de vivre des heures si exaltées qu'il faut que je te le dise tout de suite. Je me sentais si dévorée par la détresse de ta dernière lettre, par cette atroce aridité, que je m'apprêtais vite pour sortir, pour être seule, pour marcher, lorsque Théo, tourmenté depuis hier soir par la perte de son porte-feuilles, me dit : « Commence par passer chez Gide pour savoir si, tout de même, je ne l'aurais pas laissé là ; si tu ne reviens pas tout de suite, c'est que la démarche aura été vaine. Je partis, très en défiance contre moi-même. Non, le porte-feuilles n'était pas là. Gide me proposa une promenade et se mit à s'habiller pour sortir avec moi. N'en pouvant plus, j'éclatai en sanglots. J'essayai d'expliquer ta lettre, mais peut-on cela à moitié ? Il m'a semblé qu'une digue se rompait et ma confiance fut comme un torrent. Je dis tout : ton incapacité à vivre et que je me sentais à la fois si impuissante et si nécessaire, toutes les complications de notre cas, le côté douteux, comme suspendu, de nos rapports, la beauté de notre sincérité, nos vérités si différentes, la place que tu prenais dans ma vie. Je le sentais si touché, si peu simplement curieux, mais si désireux de m'aider. L'atmosphère tout de suite devint poignante, et pas du tout amusée ou excitée comme d'ordinaire. Je disais tout, comme on se confesse, lorsqu'il me dit très doucement : « Et que pense Verhaeren de tout cela ? » Devant l'inconscient piège de ces mots, je me raidis, il me semblait tomber dans le vide, j'essayai des mots vagues, et puis — je sentais tellement qu'il m'écoutait d'avance... que je lui fis aussi cette suprême confiance, celle qui n'appartenait qu'à toi. Il était bouleversé, éperdu de tant de vie, de tant d'amour. Par une exquise délicatesse, il me parla aussi de lui, si noblement, je te raconterai tout ; il me dit le drame de sa vie, son mensonge, ses difficultés. Nous étions comme écrasés par tout ce que nous avions dit, par tout ce que nous avions entendu, et une sorte de contrainte s'élevait entre nous, d'être si nus l'un devant l'autre. Par chance, j'étais libre : Théo et Élisabeth déjeunaient à Tivoli. J'avais des alternances de larmes et de révoltes. Qu'il sut bien me relever doucement, avec tant de fermeté. Il me dit des choses, dont voici le sens et presque toutes les paroles. « Vos confidences pèsent sur moi horriblement parce que je ne vous comprends que trop et que je ne puis rien pour vous aider. Je sens que je ne puis augmenter la conscience que vous avez de vous, et j'ai peur que le plaisir inconscient que nous prenons à ces confidences ne nous devienne une soif de plus qui nous fera souffrir. Je sais que vous ne cherchez près de moi ni abandon, ni complaisance, et en ce moment j'ai besoin de vous donner mon admiration plus encore que ma sympathie, dont vous n'avez que faire, étant arrivée à un degré de sur-

saturation qu'on ne peut dépasser. Ne gâtons pas notre affection par un esprit de complicité qui ne peut nous mener à rien. Arrêtons-nous. Et surtout, ne me faites plus le reproche indigne de vous et de moi, ce reproche de me désintéresser par une sorte de retombement de ma curiosité. Jamais mon amitié ne fut plus vive, plus profonde, et je voudrais espérer que la sensation que je vous sais toute et que je vous regarde vous fait du bien. Mais n'exaspérons plus nos plaies en les frottant l'une contre l'autre. » Ah ! qu'il sut bien dire son regret de ne pouvoir, de ne vouloir me laisser pleurer tout mon arriéré de larmes qui lui semble infini. Puis, ce fut la cigarette qu'on fume en la mouillant, pour essayer de se reprendre.

Lettre d'Assise, 25 mars

Encore des émotions à raconter à propos de Gide, amères, puis très douces, en quittant Rome. Le dernier jour, nous devons déjeuner tous ensemble. Il avait été convenu que j'irais le prendre chez lui et que nous irions retrouver les autres au restaurant. J'y allais avec un cœur calmé, avec des mots apaisés qui devaient lui laisser l'impression du bien qu'il me fut, du bien qu'il me fit. J'y allais avec une telle certitude qu'il m'attendait dans le même esprit, que de constater brutalement qu'il était sorti me fit un mal affreux. C'était évidemment intentionnel. Je n'y vois nulle sagesse, mais un mélange de coquetterie (si mal devant un cœur écorché comme le mien !), de retrait (incompréhensible après tout ce qui s'était passé). Brisée, irritée aussi, je fus attendre l'heure du déjeuner près de « la Vasque » (la nôtre, celle que tu m'as donnée *), en fumant la plus amère des cigarettes. Le temps ne me calmait guère. Enfin, comme je m'acheminais vers le lieu du rendez-vous général, en me retournant, je le vis et fus à lui. Je vis un Gide plus troublé que moi-même, disant vite : « En vous fuyant, je ne vous attendais que plus fort dans les jardins ; comment faire pour nous revoir encore un instant ? » Je sentais mon visage si pauvre, j'étais si prête à pleurer que je ne savais comment me tenir, et lui n'osait me regarder. Tout se passa bien pendant le repas, il y mit une grande habileté. Après le déjeuner, nous partîmes faire des courses à quatre (le lamentable de ça !). À un moment donné, nous étions sur le seuil d'un coiffeur où Théo et Elisabeth étaient entrés, il vit dans une glace qui nous réfléchissait mon regard triste et, je crois, chargé de reproches. Il me dit vivement : « Je sens si fort toute la peine que je vous ai faite, et je vous en demande pardon. » Je n'eus pas le temps de répondre, mais devant son visage sincère et malheureux, je sentis se fondre ma

* Allusion à un petit tableau de Maurice Denis.

peine. Le hasard voulut que nous dûmes aller à deux faire une course chez un photographe et, tout de suite, je lui dis : « Ah cher ! quittons-nous bien ; vous voyez le chagrin que vous pouvez me faire, ne recommencez plus — c'est fini. J'étais venue ce matin pour que vous conserviez de nous une belle impression et surtout le sentiment que vous m'avez fait du bien. Quelle que puisse être la nature de nos confidences, notre meilleure complicité est celle d'une volonté de noblesse. » Il fut exquis, d'une douceur que je ne lui connaissais pas, si uniquement désolé de m'avoir fait mal ; il disait : « Eh bien oui, je n'aurais pas dû m'en aller, j'ai eu peur de vos adieux, peur du pathétique qui est en vous, mais je vous en conjure, ne croyez surtout pas que j'aie voulu tenter de me reprendre. Je voudrais vous être un tonifiant. Vous m'avez apporté une gravité nouvelle et c'est de cela que je veux me souvenir. Je voudrais tant vous rejoindre encore à Florence pendant quelques jours ; mais j'ai bien peur que nous ne puissions nous passer du plus pathétique de nous-mêmes, et que cela ne fasse nos situations plus lourdes. » Nous nous sentions unis, calmés, solides en notre amitié, et notre adieu fut grave, sans être triste. Il devait revenir nous saluer à la gare.

Florence, 1^{er} avril

Gide nous écrit qu'il part pour le Mont Cassin retrouver son adorable religieux qu'il voudrait mieux connaître, et de là, sans doute, dit-il, Paris, puis Cuverville. Malgré l'intérêt nouveau de notre amitié, je suis presque contente qu'il ne vienne pas à Florence, et partant, qu'il ne reste pas en Italie — du reste, je n'y comptais pas.

6 avril

L'événement du jour fut l'arrivée de Gide. Que c'était mal de redouter un peu sa venue ; c'était compter sans son tact, sans son irrésistible charme. Théo fut si franchement heureux de le revoir, lui si content de nous retrouver. Il est si chaud, si simple avec nous, tellement l'ami de nous trois, avec une nuance particulière pour chacun ! C'est inouï à quel point nous sommes bien chez la mère Paccini ; tout à fait chez nous. Très Laugier, la soirée d'hier : piano, lecture, causerie ; tout ça léger, ardent, faisant chacun de son plus lui-même. Gide occupe la chambre réservée au Peacock *, prend ses repas avec nous et compte rester jusqu'au 11. Entre Gide et moi, tout ne peut plus être que parfait et calme ; il me semble qu'il est venu pour nous le prouver à nous-mêmes.

* Marie Closset.

Lettre du 9 avril

Ce matin, retournée au Musée archéologique avec Gide et Théo, pour voir l'*Idolino* que Gide ne connaissait pas — ravissement — et du Musée étrusque aussi, et de tout d'ailleurs.

10 avril

Ce matin, avec Théo et Gide, grande émotion devant les fresques d'Andrea del Castagno ; la rudesse, le sérieux, l'énergie, la puissante ferveur de cet artiste me furent une révélation.

11 — Pâques

Gide, si content, si épanoui, si heureux d'avoir chaud, ne peut se décider à partir demain. Il a trouvé une autre chambre à l'étage en-dessous et restera encore quelques jours. Nous ne nous sommes pas encore trouvés seuls, et ne faisons du reste rien pour cela.

12 avril

Ce matin, j'ai cheminé quelques minutes avec lui, il allait chez le coiffeur, moi à la poste ; gentiment, il dit : « Je sens que vous avez dû recevoir une bonne lettre ? Il me semble que vous n'en meniez pas large quand je suis arrivé ? et comme je vous sais gré de ne pas m'avoir reparlé tout de suite. » Je lui dis que tu sortais d'une vilaine crise, mais que tu allais beaucoup mieux. Il dit : « La vie est trop courte, il faut se reprendre vite. »

13 avril

Gide devient nerveux à l'idée de prendre la décision de partir ; comme cette nécessité n'est qu'intérieure (désir de travail, de ne pas se laisser aller, etc.), elle semble dure à prendre. Il est touchant et tout à fait drôle dans sa perpétuelle hésitation.

14 avril

Gide est parti à 2 heures. Nous eûmes une brusque effusion d'adieu qui nous vint bien avant son départ, à un moment où nous étions seuls. Le déjeuner fut joyeux et excité ; c'est Théo qui le conduisit à la gare. Malgré tout mon crève-cœur de le voir partir, toute l'aide que je puis trouver en lui, je me sens un peu délivrée par son départ. Il importe

qu'un peu de temps passe sur tout cela, et puis, cette fois, ce départ ne me laisse aucune amertume. Il fut à tous les instants celui que je pouvais désirer qu'il fût.

23 avril

Voici une belle petite image de mon ami Gide, je l'aime, je la fis la veille de mon départ de Rome. Aime-la aussi en souvenir de tant d'heures graves ; elle est prise dans la Villa Borghèse, où j'ai tant parlé de toi, c'est ainsi qu'il était en m'écoutant.

*

Je voudrais que tout ce que racontent fidèlement ces lettres retrouvées puisse faire sentir le prix que la présence de Gide peut donner aux instants pathétiques de la vie, par cette joie frémissante et désintéressée qu'il en a et qui s'accompagne chez lui de l'extraordinaire sagesse qu'il a à ne pas les prolonger, à les empêcher de tiédir et ainsi, à leur conserver toute leur vertu d'exaltation. Il y faut un grand lyrisme, et aussi un certain détachement.

*André Gide —
Marthe Verhaeren :*

Correspondance
(1916-1920)

présentée par
FABRICE VAN DE KERKHOVE

Le 28 novembre 1916, André Gide et Maria Van Rysselberghe annonçaient à Marthe Verhaeren la mort de son mari, écrasé la veille par un train dans la gare de Rouen. L'ami le plus proche du poète, Théo Van Rysselberghe, qui venait de subir une opération, avait demandé à Gide de le remplacer en tout : l'écrivain et Maria Van Rysselberghe accompagnèrent donc Marthe à Rouen, où se déroulèrent les funérailles, puis jusqu'au cimetière d'Adinkerke, où Verhaeren devait recevoir une sépulture provisoire. Après ces journées tragiques, André Gide et Marthe Verhaeren restèrent en correspondance pendant quatre ans. On trouvera ici la transcription de ces lettres ¹.

1. Quinze lettres de Gide et un brouillon de lettre à Romain Rolland, rédigé par Gide à l'intention de Marthe Verhaeren, sont conservés aux Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque royale Albert I^{er}, Bruxelles) : dans le Fonds Verhaeren, sous la cote ML FS XVI 149 et, pour les lettres du 10 décembre 1916 et du 2 mai 1917, dans le Fonds René Gevers, sous la cote ML 6076. Des sept lettres de Marthe Verhaeren à André Gide, j'ai pu consulter la copie dactylographiée établie par Jean Warmoes. Je remercie MM. Pierre Masson et Michel Otten qui me l'ont transmise, sans pouvoir me préciser le lieu où les originaux étaient conservés. Je remercie également Luc et Adrienne Fontainas de m'avoir signalé le texte où Marie Gevers évoque les souvenirs de Marthe Verhaeren. La correspondance de Gide et d'Émile Verhaeren a déjà fait, quant à elle, l'objet d'une édition : *Rilke, Gide et Verhaeren*, correspondance inédite recueillie et présentée par

Les hasards de la vie littéraire avaient rapproché Gide et Verhaeren. Ils échangeaient leurs livres depuis 1895 et avaient pris ensemble en 1897 la défense de Mallarmé, attaqué par Retté : ce fut l'occasion de leur première rencontre. Six ans plus tard, Théo Van Rysselberghe peignait *La Lecture*, le fameux tableau de groupe où Gide figure parmi les auditeurs rassemblés à Saint-Cloud autour de Verhaeren lisant ses vers. Et la lecture que Verhaeren lui fit en 1908 de fragments d'*Hélène de Sparte* frappa Gide au point qu'il proposa bientôt pour la pièce l'hospitalité de la N. R.F. ². Comme beaucoup d'écrivains qui avaient approché le poète — Bazalgette et Guilbeaux, Zweig et Rilke, — Gide ne pouvait dissocier l'œuvre de la personne du poète, le poème de la voix qui l'avait proférée : c'est d'ailleurs un thème constant de la première réception de l'œuvre de Verhaeren. Il admirait en l'homme, pour reprendre les termes d'une conférence qu'il fit sur Verhaeren peu après la guerre, « une extraordinaire faculté de contact », « une inlassable force de sympathie », « l'accueil — l'accueil à tout ce qui se présentait à lui ³ ». Dans l'œuvre, il appréciait moins la « force subversive » de la « trilogie noire » — « son âme ardente forgeait des mots, des rythmes neufs, pliait la syntaxe, faisait un saccage affreux des formules, déchainait d'étranges possibilités » — que l'audace plus contrôlée des *Campagnes hallucinées* ou des *Villages illusoire*s. En 1920, c'est à ces deux recueils qu'allait sa préférence si l'on en croit sa dernière lettre à Marthe et sa conférence, où il célèbre « le sens critique que l'artiste applique à sa propre œuvre et qui fait, de nombre de poèmes de Verhaeren, ceux des Villages illusoires en particulier, malgré leur téméraire nouveauté, des œuvres si mesurées et, dans leur genre, si sage ». Sans doute Gide avait-il encouragé Verhaeren à assagir les vers anciens que celui-ci revoyait à la veille de la guerre pour l'édition au Mercure de ses œuvres complètes. Il dut le mettre en garde aussi contre la « germanisation » de son œuvre à laquelle se livrait, selon lui, un Stefan Zweig, qui, nous aurons l'occasion d'y revenir, lui avait été dès l'abord antipathique.

Dans la correspondance de Gide avec Marthe Verhaeren, il n'est question que du disparu, dont Marthe cherche à défendre la figure et l'œuvre contre tout ce qui lui apparaît comme une tentative de falsification, de

Carlo Bronne, Paris : Messein, 1955.

2. Voir lettre 10 ci-dessous.

3. « Émile Verhaeren », conférence donnée au Théâtre Marigny le 22 décembre 1920, in *Œuvres complètes*, t. X, Paris : Éd. de la NRF, 1936, pp. 3-11.

détournement. Elle prend le conseil de Gide lorsqu'elle craint que les nus du « *musée secret* » de Rodin ne soient trop « osés » pour illustrer le cycle érotique de *Belle-Chair*, mais aussi lorsqu'elle ne sait quelle attitude, quel ton adopter vis-à-vis d'amis qui appartiennent à l'autre camp ou se veulent au-dessus de la mêlée : Romain Rolland, Stefan Zweig. Sur les relations de Gide avec ces anciens familiers de Verhaeren, la correspondance avec Marthe nous apprend précisément beaucoup et ce n'est pas son moindre intérêt.

Sans nous attarder sur les problèmes rencontrés par Marthe dans l'édition posthume des œuvres de Verhaeren — on trouvera dans les notes les éclaircissements nécessaires — nous tenterons ici de jeter un peu de lumière sur deux épisodes significatifs, qui font l'objet dans les lettres d'allusions assez obscures. Deux épisodes dont le souvenir obséda longtemps Marthe, et qui causèrent sans doute, le second surtout, quelque embarras à Gide. Premier épisode : celui des obsèques de Verhaeren. Lorsque se posa la question de la forme que prendraient les funérailles — religieuse ou civile ? — il revint à Marthe seule de trancher et elle reprocha longtemps à Gide, qui l'avait accompagnée à Rouen, de ne lui avoir été d'aucun secours au moment de la décision. Vint ensuite, après la publication d'un hommage à Verhaeren dans une brochure dont ni Marthe ni Gide ne partageaient l'orientation, le problème de l'attitude à adopter vis-à-vis de Romain Rolland. Marthe le soupçonnait de vouloir prêter rétrospectivement à Verhaeren des positions trop proches de celles du camp pacifiste, mais elle lui reprochait surtout, pour des raisons qui n'avaient rien à faire avec la guerre, de citer dans son hommage une lettre de Zweig : rarement nommé, celui-ci occupe en effet une grande place dans cette correspondance, et on verra bientôt pourquoi.

Dans sa correspondance avec Marthe, Gide ne fait guère allusion aux obsèques de Verhaeren avant avril 1918, lorsque, recevant *Les Flammes hautes*, il lui écrit que le recueil posthume de Verhaeren dans son ensemble et un poème comme *L'Ancienne Foi* en particulier le persuadent « à neuf » que sa correspondante a pris « la décision qu'il fallait prendre au sujet de la funèbre cérémonie ». Il n'en avait pas toujours été aussi convaincu et c'est la première fois, semble-t-il, qu'il approuve aussi clairement le choix que Marthe avait fait de funérailles civiles pour Verhaeren. La veuve du poète, dans sa lettre du 1^{er} mai, confie en tout cas à Gide qu'elle a souvent souffert des réticences qu'elle croyait déceler chez lui : « parfois, écrit-elle, il y eut dans votre voix comme des hésitations qui me firent souvent grand mal. » Pour approuver sans ambiguïté le choix de Marthe, Gide aurait-il attendu de découvrir dans le credo païen des *Flammes hautes* « une réponse directe et péremptoire à toutes les

objections soulevées » contre les funérailles civiles, comme il l'affirme dans sa lettre du 18 avril 1918 ? On pourrait le croire en lisant la lettre de Marthe qui, après avoir évoqué les hésitations de son correspondant, poursuit : « *je suis heureuse pour lui de tout ce que votre cœur et votre esprit ont trouvé de définitif à exprimer. Et moi-même combien je mettrai plus de confiance encore vis-à-vis de vous.* »

Marthe pense surtout à la conversation qu'elle eut avec Gide à Rouen, le 29 novembre 1916, le matin des funérailles. Ce que Gide ne dit nulle part — « *Prodigieux voyage, mais que je ne me sens pas d'humeur à raconter* ⁴ », note-t-il simplement dans son *Journal* — nous l'apprenons par Maria van Rysselberghe qui, quinze ans après, fit dans ses *Cahiers* le récit de ces journées : « *Ces funérailles restent dans ma mémoire, écrite, comme une chose exaltante, d'une grandeur héroïque et un peu irréelle. La randonnée nocturne qui emportait la dépouille de Verhaeren vers ce qui restait de la Belgique, à travers le formidable appareil de la guerre, était d'ailleurs assez fantastique* ⁵. » Un incident plus prosaïque avait cependant marqué le trajet de Paris à Rouen. Dans le train, le consul de Belgique fit comprendre à Gide que le gouvernement belge souhaitait pour Verhaeren, poète national, un enterrement religieux. Le lendemain matin, Gide rapportait sa conversation à Maria van Rysselberghe : « *Le consul met de l'insistance à poser la question, il dit que, les funérailles étant officielles, le gouvernement catholique ne manquera pas de résister, et puis qu'il est sans doute facile de trouver dans l'œuvre de Verhaeren des traces de foi, qu'on va les mettre en avant, etc.* ⁶. » D'abord interrogée par Maria Van Rysselberghe, Marthe eut la réaction à laquelle son amie s'attendait : « *Non, non, pas de prêtres, il ne croyait plus à rien* ⁷. » Gide, qui craignait, semble-t-il, que Marthe ne se fût laissé influencer par Maria — c'est du moins ce que celle-ci laisse entendre dans ses *Cahiers* — eut ensuite avec la veuve un assez long entretien, à l'issue duquel il se contenta de dire à Maria : « *C'est bien comme vous disiez* ⁸. » Le jour même, le 29 novembre, une courte cérémonie civile se déroulait

4. *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, 1951 (« Bibl. Pléiade »), p. 584. Il attendra février 1918 pour écrire à la mémoire de l'ami disparu un texte qu'il destinera au livre d'hommage à la Belgique projeté par Élie Moroy (voir ci-dessous lettre 12, du 19 avril 1918).

5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974 (« Cahiers André Gide », 5), p. 98.

6. *Ibid.*, p. 99.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 100.

devant l'hôtel de ville de Rouen.

Comment s'était déroulé l'entretien ? À en croire les confidences de Marthe recueillies par Marie Gevers, l'attitude de Gide aurait été plus énigmatique qu'hésitante, et s'il eut ensuite des hésitations, elles tourmentèrent Marthe d'autant plus qu'elle les partageait :

J'avais devant moi, me dit-elle, l'homme le moins fait pour me soutenir et me conseiller en un tel moment. Gide, avec son regard de sphinx. Les coudes sur la table, le visage appuyé sur ses deux longues mains, il me regardait ; j'avais l'impression qu'il voulait approfondir sa science de la douleur, et mettait à profit cette occasion d'étudier la mienne, qu'il savait infinie... Or je savais combien la pompe et la grandeur des rites catholiques étaient chères à Verhaeren. Je savais aussi qu'il avait perdu la foi, mais il était, dans son cœur magnifique, si profondément chrétien !... Oh ! j'aurais voulu un conseil au moment de prendre la grave décision des funérailles... J'implorais un appui, un avis de Gide... Il restait impénétrable, et toujours, ce regard dévorant sur moi... Il répétait : c'est à vous, à vous seule de décider⁹...

L'autre épisode est bien plus déroutant. Rolland et Zweig y sont mêlés. Les insinuations de Gide, les réticences de Marthe font soupçonner quelque sombre affaire et la mésaventure ne devait pas rester sans conséquences dans la vie de Gide, puisque le malentendu qui en résulta devait durablement empoisonner ses relations, de toute façon difficiles, avec Romain Rolland. Les deux écrivains ne s'expliquèrent que bien plus tard, en 1934, sur cette affaire car c'est pour régler ce vieux différend que Gide alla trouver Rolland à Villeneuve, en Suisse : « *J'ai été lui faire visite, raconte-t-il à Jean Amrouche, à propos d'une petite aventure qui a été extrêmement désagréable entre nous et que je ne pouvais pas expliquer par correspondance. J'ai tenu à lui parler directement et notre entretien a été non seulement cordial, mais presque chaleureux*¹⁰. » Voilà qui

9. Marie Gevers, « La mort de Max Elskamp et la création de l'*Œdipe* de Gide, à Anvers le 10 décembre 1931 », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique*, t. XXXVIII, n° 1, 1960, pp. 21-2. À ces confidences de Marthe Verhaeren, vient se superposer dans la mémoire de Marie Gevers la forte impression qu'elle avait elle-même gardée du « *dévorant regard* » de Gide lorsqu'on annonça la mort d'Elskamp au cours du dîner qui suivit la création d'*Œdipe* à Anvers : « *Ses yeux extraordinaires prenaient tout, et ne donnaient rien. Ils violaient l'âme. Rien ne lui échappait de ce que l'on avait de plus intime en soi. J'ai vu ce regard faire lentement le tour de la table et se poser sur chaque convive. J'étais bien troublée, et pourtant, j'ai deviné que le regard de Gide engrangeait une moisson d'émotions humaines. Il épiait le saisissement, l'émoi, les réactions de nos divers visages à cet instant et il s'en repaissait.* »

10. « Entretiens André Gide—Jean Amrouche, in Éric Marty, *André Gide*

n'est guère explicite, et l'on s'est souvent demandé quelle pouvait bien avoir été la « *petite aventure* ».

C'est à propos d'une brochure dédiée à la mémoire de Verhaeren en février 1917 par la revue *Les Humbles*¹¹ que les initiales R. R. — Romain Rolland — apparaissent sous la plume de Gide et de Marthe Verhaeren. À l'inverse des écrivains nationalistes qui exaltaient en Verhaeren le poète de la haine, l'exécuteur de l'Allemagne que la guerre avait fait de lui :

Ta mort met à la lèvre une amertume telle
Que c'est ta haine que nous voulons immortelle¹² !

les collaborateurs de la revue de Wullens saluaient la mémoire d'un écrivain qui, pour eux, n'avait pas renoncé à son ancien idéal « *de paix et de bonté* ». Des *Ailes rouges de la guerre*, ce recueil où Verhaeren reprend trop souvent à son compte les thèses les plus simplistes de la propagande anti-allemande, ils ne retenaient que ces trois vers :

L'humanité a soif d'une équité profonde...
Une Europe tout autre éclot de vos tombeaux...
Nous ne laissons rien choir de l'ancienne espérance¹³...

On rappelait que Verhaeren avait toujours gardé à Rolland son admiration et son amitié, même s'il se disait incapable de le suivre : on citait une lettre du poète à l'appui, on aurait pu en citer d'autres. On concluait sur quelques citations empruntées à « *la meilleure étude inspirée par l'œuvre de Verhaeren* » : « *un livre d'Outre-Rhin* », l'essai de Zweig, paru simultanément en 1910 à Leipzig et à Paris.

Dans sa contribution, intitulée « À Verhaeren », Rolland reproduisait, sans nommer son correspondant, ce passage d'une lettre qu'il venait de recevoir :

En moi, j'entends, chaque jour, heure après heure, un *Requiem* pour lui.
Je sens les cierges brûlants gouter dans mon cœur ; et seul, je sais combien je lui dois. Non pas littérairement (j'ai déjà payé ma dette), mais humainement. Il m'a pour la première fois montré la vie sans tache d'un poète, en no-

(Lyon : La Manufacture, 1987, coll. « Qui êtes-vous ? »), p. 278.

11. *Émile Verhaeren (1855-1916)*, [Paris :] Éd. de la Revue Littéraire des Primaires *Les Humbles*, 1917, avec des contributions de Romain Rolland, Henri Guilbeaux, Han Ryner, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebardier, R. Pillet, Francis Yard et Maurice Wullens.

12. Francis Vielé-Griffin, dans le *Mercure de France* du 1^{er} janvier 1917.

13. Vers extraits du poème *Les Tombes*, qui clôt le recueil.

tre temps ; il m'a fait connaître, en sa noble pureté, comment la simplicité de vie est une condition essentielle de la liberté d'âme ; il m'a fait voir comment on doit faire de l'amitié le fondement de sa vie, comment on doit se donner sans espoir de retour, pour la seule joie de se donner. Ce qu'il y a de bon en moi, c'est à lui que je le dois. Et tout cela, comme je le sens maintenant, à l'heure de sa mort !...

Marthe dut aussitôt reconnaître Stefan Zweig¹⁴ : le ton, l'allusion à la double dette contractée, qui resterait immense envers l'homme, mais vis-à-vis de l'écrivain aurait été largement payée déjà par l'étendue des services rendus. Car Zweig par ses traductions, ses articles, son livre, par ses relations dans le monde de la presse, de l'édition, du théâtre, de la musique, avait été le principal artisan de la diffusion de l'œuvre de Verhaeren dans les pays de langue allemande¹⁵. Jusqu'à la guerre il fut aussi l'un des familiers du Caillou-qui-bique, l'ermitage des Verhaeren dans le Hainaut. Depuis, les relations étaient rompues, mais Rolland, au lendemain de la mort du poète, avait fait parvenir à Marthe le texte d'un télégramme de condoléances que Zweig lui avait envoyé en Suisse¹⁶. Par la suite, l'écrivain autrichien, que ce soit dans ses *Souvenirs sur Émile Verhaeren* ou dans *Le Monde d'hier*, parlera toujours avec ferveur de ses années Verhaeren.

On comprendra bientôt ce que Marthe reprochait exactement à Rolland et pourquoi elle éprouvait quelque peine à formuler ses griefs. Lorsqu'elle montra la brochure à Gide, de passage à Paris, celui-ci rédigea pour elle un projet de lettre, mesuré, diplomatique dans le ton : puisqu'on ne connaît que six lettres de Gide à Rolland, ce serait en quelque sorte un septième message, masqué. Voici le texte du brouillon de Gide, toujours conservé dans le fonds Verhaeren (entre crochets, les modifications introduites par Marthe dans sa rédaction définitive) :

14. On trouvera le texte original allemand de cette lettre de Zweig, datée du 5 décembre 1916, dans Romain Rolland—Stefan Zweig, *Briefwechsel 1910-1940*, éd. Waltraud Schwarze, Berlin : Rütten & Loening, 1987, t. I, p. 257. Dès février 1917, Zweig pensera à donner à ce *Requiem* la forme du livre de souvenirs que l'on connaît (*ibid.*, p. 260).

15. La correspondance très étendue des deux écrivains doit paraître à la fin de 1993 aux éd. Labor à Bruxelles, dans le cadre des œuvres complètes de Verhaeren (coll. « Archives du Futur », publiée par les Archives et Musée de la Littérature).

16. *Ibid.*, p. 256, transcrit par Romain Rolland à la fin de sa lettre à Marthe Verhaeren du 29 novembre 1916 (ML FS XVI 149).

Cher Monsieur,

C'est à vous que je m'adresse connaissant l'estime particulière où Verhaeren vous tenait, et dans l'embarras où je me trouve pour remercier les éditeurs de [des *Humbles*]. Si reconnaissante que je puisse être en effet pour les sentiments d'admiration et de vénération qui sont exprimés dans cette brochure [qui y sont exprimées], je ne suis pas assurée [je suis certaine] que la brochure dans son ensemble eût [n'eût pas] beaucoup satisfait V[erhaeren] à cause de la tendance qui y est nettement indiquée, et qui vous le savez était loin d'être la sienne.

Je compte, cher Monsieur, sur votre honnêteté morale, que V[erhaeren] tenait en si haute estime, pour ne pas chercher à tirer [prendre] de votre côté la mesure de quelqu'un [de Celui] qui hélas ne peut plus aujourd'hui protester [protester aujourd'hui] ¹⁷.

Avant de regagner Cuverville, Gide, pris d'un soudain repentir, conseille à Marthe d'être plus claire sans l'être tout à fait et lui suggère le texte d'un post-scriptum qui contient de singulières insinuations :

Il m'est assez pénible, je vous l'avoue, de voir le parti que vous tirez de cette lettre de Zweig (ou : la lettre de Zweig que vous citez, m'est, je vous l'avoue, assez pénible). J'ai des raisons pour craindre qu'il ne soit pas tout à fait l'homme que vous croyez ¹⁸.

Ce post-scriptum qui, dans une certaine mesure, reflète sa pensée, Marthe refuse toutefois de l'ajouter : par répugnance personnelle, mais aussi, écrit-elle sans préciser, pour « *une raison plus haute et plus grave* », que nous ne connaissons pas — à moins que ce ne soit l'engagement qu'elle évoquera plus tard, dans sa lettre du 3 mai 1918 : « *Verhaeren m'avait défendu de douter de la bonne foi de qui que ce soit. Je le lui avais promis. Je viens de faillir encore.* »

Rolland transcrit la lettre inspirée par Gide dans son journal intime : « *Mme Verhaeren (sans doute chapitrée par l'entourage parisien), m'écrit (Saint-Cloud, 1^{er} mars), cette lettre, d'ailleurs très digne* ¹⁹. » Il sait Marthe sous influence, mais le 8, il croit pouvoir joindre à sa lettre un poème à la mémoire de Verhaeren que lui a fait parvenir un jeune critique

17. (FS XVI 149). Le brouillon de Gide porte déjà, de la main de Marthe Verhaeren, certaines des modifications qui figurent dans la lettre qu'elle envoie le 1^{er} mars à Rolland (lettre conservée dans le Fonds Rolland à la Bibliothèque Nationale de Paris, photocopie aux Archives et Musée de la Littérature).

18. Lettre 5 ci-après, datée du 24 février 1917.

19. Passage du *Journal intime* non repris dans le *Journal des années de guerre (1914-1919)*, éd. Marie Romain Rolland (Paris : Albin Michel, 1952), cité d'après une photocopie de l'original, conservé dans le Fonds Rolland à la Bibliothèque Nationale de Paris.

et essayiste berlinois, Julius Bab, l'allié de Zweig dans la campagne pour la diffusion de l'œuvre de Verhaeren en Allemagne :

Chère Madame,

Je crois que chacun de nous doit hautement porter devant l'histoire la responsabilité de son attitude et de sa pensée, dans la guerre mondiale. L'attitude et la pensée de Verhaeren ont été différentes de la mienne. Cela ne nous a pas empêchés de nous garder mutuellement l'estime et l'affection qui nous unissaient, avant ; c'est par le cœur qu'on est amis, bien plus que par l'esprit ; et le grand cœur de Verhaeren me restera éternellement cher.

Voilà ce que j'ai tâché d'exprimer dans la page que j'ai envoyée aux *Hum-
bles*.

Quant au reste du numéro, je n'y ai aucune part. Je vis loin de Paris, étranger à tout groupement artistique ou politique, ainsi que j'ai toujours fait.

Veillez agréer, chère Madame, l'hommage de ma respectueuse sympathie.

Romain Rolland.

Y a-t-il dans mon article quelque ligne qui ne vous paraisse pas juste ? Dites-le moi, je vous prie. — J'ai évité, par scrupule, de citer les lettres que j'ai reçues de Verhaeren : car vous savez que sa parfaite bonté et son extrême modestie lui faisaient quelquefois rendre un hommage presque excessif à une pensée différente de la sienne, quand il avait foi en la sincérité de l'auteur. — Voici deux mois qu'on m'a prié de vous faire parvenir la poésie ci-jointe, en l'honneur de Verhaeren. Je profite de cette occasion pour vous la transmettre. L'auteur, Julius Bab, est un fidèle de la mémoire de votre mari ²⁰.

Le 26 mars, Marthe écrit une nouvelle fois à Rolland : en renvoyant le poème de Bab, qu'elle ne veut pas lire, elle laisse enfin entendre que dans l'hommage de son correspondant à Verhaeren, ce qui l'a surtout blessée, c'est la citation de Zweig. Cette fois-ci encore, Rolland transcrit la lettre dans son journal :

Dans les deux pages que vous consacrez à Verhaeren, tout ce qui est pensé par vous ne peut que me plaire, puisque vous y reconfirmez et l'affection que vous avez pour l'homme que fut Verhaeren, et l'admiration que vous vouez à son génie de poète. Pour donner plus de rayonnement encore à tout ce que vous écrivez, vous ajoutez des lignes qui ont été pensées par quelqu'un qui est de l'autre côté. Nous partons de points de vue trop différents, pour que, ja-

20. FS XVI 149 ; une dactylographie du poème de Bab, jeune critique et essayiste berlinois que Zweig avait gagné à la cause de Verhaeren, est conservé dans le Fonds Rolland à la BN, ainsi que dans le Fonds Bab à l'*Akademie der Künste* de Berlin. Bab avait écrit sur le théâtre de Verhaeren, avait présenté le poète à Berlin lors de sa tournée de conférences en Allemagne de mars 1912. L'été de la même année, Verhaeren l'avait reçu au Caillou-qui-bique.

mais, nous puissions tomber d'accord sur la valeur de ces affirmations. J'aime donc mieux ne pas les juger ²¹.

Mais Rolland ne saisit pas le sens de l'allusion à Zweig :

Mme Verhaeren me renvoie, sans le lire, le généreux poème de Julius Bab (*À la mémoire de Verhaeren*), qu'on m'avait chargé de lui transmettre (26 mars, Saint-Cloud). C'est assez dire son aveugle haine contre l'Allemagne entière. Sa lettre est d'ailleurs fort courtoise, à mon égard. Ce n'est pas à mon article qu'elle en avait, mais au reste de la revue où il avait paru : *Les Humbles*, et elle pensait que j'en étais l'inspirateur ²².

Pourquoi cette hostilité de Marthe et de Gide envers Zweig ? Est-elle nouvelle et liée aux seules circonstances de la guerre ? On sait que *Jean-Christophe* inspire alors à Gide, dans son journal des années 1916-1917, des commentaires marqués par un très franc nationalisme littéraire :

Ce qui me confond, c'est l'aisance, l'inconscience, avec laquelle il fait de son héros un Allemand — ou, si l'on veut, il fait d'un Allemand son héros. Cela est, que je sache, sans exemple ; car même Stendhal a soin d'indiquer que son Fabrice était né de père français ²³.

Évidemment ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean-Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun des dons qu'il nie et qui lui sont déniés. [...] Je m'assure que trop souvent ce qui permet son attitude, c'est le peu de sentiment et de goût, de compréhension même qu'apporte son esprit à l'art, au style, et à cette sorte d'atticisme qui n'a plus d'autre patrie que la

21. Romain Rolland, *Journal des années de guerre*, éd. citée, p. 1122. La lettre originale est conservée dans le Fonds Rolland. Mabille de Poncheville se méprend donc sur la nature des sentiments de Marthe pendant la guerre lorsqu'il écrit : « *Marthe Verhaeren survivait fidèle à l'idéal du poète, courageuse sinon résignée, s'interdisant les jugements hâtifs sur les peuples — l'Allemagne ou la Russie — aussi bien que sur les individus. Une confiance faite à Romain Rolland par Stefan Zweig en décembre 1916 lui était parvenue, la bouleversant, car elle y avait senti la fidélité du cœur chez cet ami de Verhaeren.* » (*Vie de Verhaeren*, Paris : Mercure de France, 1953, p. 479).

22. *Ibid.*

23. *Journal*, éd. citée, 26 février 1916, pp. 543-4. Gide se corrige, il est vrai, trois mois plus tard : « *Ce que j'en disais ne me paraît plus très juste aujourd'hui (21 mai). Ce que Romain Rolland cherchait surtout en faisant de son héros un Allemand, c'est un recul suffisant, qui lui permit de juger la chose française.* » (*Ibid.*, p. 544).

France ²⁴.

Mais la défiance de Gide envers la culture germanique était plus ancienne, et ses rapports avec l'Allemagne « avaient évolué de l'admiration quasi mystique à la critique discriminante ²⁵ ». Avant la guerre, déjà, *La N.R.F.* n'avait pas caché son hostilité aux traductions de Zweig et surtout à l'interprétation que celui-ci avait donnée de l'œuvre du poète dans sa monographie de 1910. Gide ayant critiqué dans le numéro de décembre 1910 la langue allemande pour son manque de plasticité et d'expressivité, Félix Bertaux renchérisait dans la livraison suivante en dénonçant la germanisation de Verhaeren à laquelle se livrait Zweig : « il construit un Verhaeren d'une robustesse toute primitive, germanique et un peu vulgaire ²⁶. » Et Verhaeren allait emboîter le pas, puisqu'après avoir gardé intacte jusqu'en juillet 1914, malgré l'hostilité croissante des milieux intellectuels français, son admiration pour la culture germanique, le poète devait finalement rejeter celle-ci en bloc dans un recueil d'essai — *La Belgique sanglante* — paru en 1915 aux éditions de la N.R.F.

Pendant la guerre, tandis qu'il lisait *Jean-Christophe* avec l'irritation qu'on a dite, Gide fut amené à reprendre contact avec Romain Rolland : averti par Zweig du séquestre des biens de Rilke à Paris, Rolland lui avait écrit de Suisse pour lui demander d'éviter la dispersion de la bibliothèque et du mobilier de leur ami. Gide arrivait trop tard mais il tenta de limiter les conséquences de cette « farce tragique » et put mettre à l'abri l'essentiel des manuscrits. En janvier 1916, il rendait compte à Rolland du résultat de ses démarches et il profita de l'occasion pour lui dire tout le mal qu'il pensait de Zweig :

Ne pouvez-vous atteindre Rilke qu'à travers Zweig ? Je le déplore — car il me faut bien vous dire ici, si pénible que cela me soit d'avoir à le dire à vous qui certainement allez me croire aveuglé par la haine — que je tiens Zweig pour un parfait chenapan et j'ai des raisons pour cela ²⁷.

24. « Feuilletts » de 1918, *ibid.*, pp. 660-1.

25. Renée Lang, *André Gide et la pensée allemande*, Paris : L.U.F. Eglhoff, 1949, p. 47.

26. N° d'avril 1911, p. 631. Une traductrice allemande des recueils du poète, Erna Rehwoldt recevra des éloges dans le n° d'octobre 1911. En avril 1912, Gide demande cependant le service de la revue pour Stefan Zweig (*Correspondance Verhaeren-Gide*, p. 79).

27. Archives Romain Rolland, lettre du 25 janvier 1916, citée par Frederick John Harris in *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided* (New Brunswick : Rutgers University Press, 1973), p. 209. Cf. *Journal des années de guerre*, pp. 665-6, où Zweig, « un de mes plus chers amis autrichiens », n'est pas

Rolland exigea aussitôt de Gide qu'il lui donne « *les motifs précis de son jugement* ». Mais Gide resta très évasif. Dans sa réponse du 17 février, où s'affichaient des préjugés antisémites qui n'étaient pas étrangers au Verhaeren de *La Belgique sanglante* ²⁸, il se contenta d'évoquer deux escroqueries de Franz Blei « *un autre juif allemand* » — une somme d'argent jamais payée, un dessin de Van Rysselberghe jamais restitué — et suggéra que Zweig s'était trouvé impliqué dans une affaire du même ordre, dont il avait promis de ne point parler. Une escroquerie ou un vol donc. Il y aurait une « *affaire Zweig* » :

Bien que de même ordre, exactement, (et n'ayant donc absolument rien à voir avec la guerre) elle est beaucoup plus grave — grave même jusqu'à l'in-vraisemblance, de sorte que jusqu'avant la guerre on eût voulu douter encore ; on doutait. Je consens à douter encore ; mais il est bien certain que ce n'est pas maintenant, que nous pouvons chercher à nous éclairer et à mettre la chose au point. Dans le doute je me tais ; mais dans le doute je préfère n'avoir aucun rapport avec Zweig. — Il en serait exactement de même si nous n'étions pas en guerre avec l'Allemagne et la situation d'aujourd'hui n'incline en rien mon jugement.

Et Gide de trouver un refuge dans l'ambiguïté :

Au demeurant je ne crois pas Zweig incapable de certain dévouement amical — très juif en cela, très agent de liaison, très prévenant, très officieux. Je ne suis entré en rapports avec lui que peu de temps avant la guerre. Je ne puis dire à quel point et combien profondément il m'a déplu. Naturellement je ne donne pas pour une raison mon impression... mais, tout de même, quand ensuite j'ai appris l'histoire, je me suis expliqué mon impression. Et comme je me défie des impressions, et que, celle-ci, je n'étais pas seul à l'avoir... pour un peu je dirais que c'est ce qui m'aide à douter de l'histoire ²⁹.

Ce n'est qu'en 1934, après la mort de Marthe, que Gide révèle à Rolland, qu'il va trouver en Suisse, la vraie nature de « *l'affaire Zweig* ». Rolland, qui rapporte la conversation dans son journal intime, se refuse à préciser l'accusation : il indique seulement qu'elle se fonde sur le témoignage d'Émile Verhaeren et surtout de sa femme. Il refuse de mettre, comme Gide le lui propose, Zweig au courant de l'accusation afin qu'il puisse se justifier : il est trop tard, en effet, et mieux vaut lui épargner ce « *bouleversement inutile* ³⁰ ».

nommé.

28. Voir le chapitre intitulé « L'Allemagne asiatique ».

29. F. J. Harris, *op. cit.*, pp. 211-2.

30. *Ibid.*, pp. 41-2 et 133. Harris cite le *Journal intime*, septembre 1933 -

Zweig, quant à lui, semble avoir tout ignoré de cette « affaire ». Il s'interroge au lendemain de la guerre sur les raisons profondes de la « fâcheuse répulsion de Mme Verhaeren » et s'en ouvre à Vallette, le directeur du *Mercury* de France, qui tentait de le rassurer :

De lointain et tout à fait dénué des informations privées j'ai tout de même le sentiment qu'elle me porte secrètement un grief quelconque, dont je ne connais pas les motifs, et qu'elle ne peut ou ne veut pas supprimer, un sentiment de méfiance envers moi. Je vous ai dit ce pressentiment dans ma première lettre déjà et le fait qu'elle se défend de reprendre les anciennes relations amicales même dans une façon absolument formelle et commerciale. J'aurais préféré qu'elle me dise clairement ce qu'elle ou des autres me reprochent ou croient de pouvoir me reprocher. Mais vous comprendrez que cette atmosphère de méfiance et de silence me rend impossible de continuer une œuvre d'amitié que j'avais commencée avec tant de joie et de ferveur³¹.

Zweig ne cessa d'attribuer aux souffrances de la guerre l'hostilité de Marthe, à laquelle il écrit encore à deux reprises : « à mon avis il y a tant de haine et de méfiance dans notre pauvre Europe qu'il n'est pas nécessaire de grandir ce flot avec son propre sentiment³². » Mais la veuve de Verhaeren ne voulut jamais renouer avec Zweig, alors qu'en 1925 elle n'hésitait pas à écrire à Rilke qui cherchait à la revoir : « Les deux mains que je vous tiendrai le jour où vous voudrez bien venir jus-qu'ici, seront bien les deux mains même de Verhaeren, celles que, pleines d'affection, il n'a cessé de vous tendre, durant les douloureuses années, les dernières qu'il a vécues³³ ! »

Peut-on préciser l'accusation que Marthe, Gide et Rolland ne formulent jamais clairement dans leurs lettres ou leurs journaux intimes ? Le mot de l'énigme, on le trouve dans les carnets de Paul Spaak, que Marthe Verhaeren avait chargé par testament d'examiner avec André Fontaine et René Vandevoy s'il y avait lieu de publier les lettres qu'elle avait reçues de son mari :

juin 1934, conservé au Archives Romain Rolland.

31. Lettre du 15 novembre 1923, conservée au Musée Plantin-Moretus à Anvers, Donation Vandevoy, VV 554/37.

32. Lettre du 29 novembre 1923. Le 5 octobre 1926, Zweig exprimera encore le souhait d'assister au transfert de la dépouille de Verhaeren, pour autant que la cérémonie n'ait pas un caractère patriotique (ML FS XVI 149).

33. Rilke recopie ce message de Marthe dans sa lettre du 26 mars 1925 à Nanny Wunderly-Volkart (en français), v. Rainer Maria Rilke, *Briefe an Nanny Wunderly-Volkart*, éd. Rätus Luck, Francfort/Main, 1977, t. II, pp. 1052-4.

Si nous publions, je ne pense pas, écrit Paul Spaak, qu'il soit opportun, toutefois, de signaler dans l'introduction, que Verhaeren et sa femme, comme je l'ai déjà noté, accusaient formellement Stefan Zweig, de leur avoir dérobé, au Caillou-qui-Bique, une partie de cette correspondance³⁴.

Accusation « *grave jusqu'à l'in vraisemblance* », ainsi que l'écrit Gide lui-même. Comme toujours le mot de l'énigme est décevant. Zweig pouvait-il pousser jusque-là sa passion de l'autographe ? On a peine à ne pas prendre au sérieux ses constantes protestations d'amitié envers Verhaeren, l'homme qui avec Rolland aurait le plus marqué sa vie, et son désarroi devant la froideur avec laquelle Marthe l'accueille après la guerre ne semble pas feint. Quant à Marthe, la disparition de Verhaeren, la pression de l'entourage parisien avaient sans doute cristallisé en elle ce qui n'avait été au départ — le vol eut lieu en 1908 — qu'un vague soupçon.

On retiendra que c'est sous le signe de Verhaeren que se déroulèrent les « *deux rencontres*³⁵ » de Gide et de Rolland. Gide était accompagné du poète lorsqu'il fit la connaissance de Romain Rolland, le 5 décembre 1907, après avoir assisté à un cours que celui-ci donnait à la Sorbonne sur la musique ancienne. En 1934, c'est pour donner à Rolland le fin mot d'une affaire qui concerne Zweig et Verhaeren que Gide le retrouve en Suisse. Et pendant dix-huit ans, l'in vraisemblable soupçon conçu par les Verhaeren pesa sur ses relations avec Rolland.

* * *

1. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 10 déc. 16.

Bien chère Madame,

Me voici contraint de vous communiquer cette lettre de Jacques des Gachons, l'ancien secrétaire de *L'Ermitage* — que j'ai perdu de vue depuis quinze ans. Il est à présent secrétaire, je crois, de *Je sais tout* et

34. Paul Spaak, *Journal inédit*, t. VIII, 1931, § 2 383, p. 37, MLT 84.

35. « Deux rencontres avec Romain Rolland », in André Gide, *Littérature engagée* (Paris : Gallimard, 1950), pp. 124-6.

demande au nom de sa revue un court poème inédit de Verhaeren ³⁶.

Je sais tout peut payer. Je pense donc que si vous lui accordez quelque chose, ce ne sera que sous conditions...

Je suis au regret de devoir vous importuner avec ces questions...

Votre bien dévoué

André Gide.

2. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 29 janv. 17.

Cher ami,

Voilà deux mois déjà que nous nous sommes quittés ! Je ne vous ai plus rien dit depuis — je sais que vous ne m'en voulez pas — vous avez touché ma vie dans ce qu'elle a de plus douloureux, vous m'avez secourue durant tous les premiers jours tragiques, par votre amitié sûre et apaisante et je ne peux plus vous séparer de ma pensée et de mon affection.

Bien des fois depuis lors, si vous n'aviez été pas trop loin de moi, je vous aurais appelé. Pas seulement pour apaiser un peu mon cœur, mais aussi pour vous demander conseil dans les offres qu'on me fait.

Beaucoup de choses ont pu se débrouiller presque d'elles-mêmes, puisque beaucoup étaient ébauchées et même fixées par Lui. Mais me voici devant un cas qui me trouble : l'éditeur d'Alignan — celui qui vient d'éditer *Paysages disparus*, illustrés par Luigini ³⁷, — a entre les mains un manuscrit : douze sonnets, intitulés *Belle Chair* ³⁸. L'histoire

36. « Épiphanie », poésie inédite d'Émile Verhaeren, paraîtra dans *Je sais tout*, 13^e année, n° 132, 15 janvier 1917.

37. Émile Verhaeren, *Paysages disparus*, Paris : F. d'Alignan, 1917, couv. ill., 12 hors-texte et 7 vignettes par Luigini.

38. Verhaeren songeait en 1916 à publier ce recueil, qui réunit des poèmes consacrés à la femme. Il écrivait alors à d'Alignan : « Si le livre de Luigini marche bien, ne songeriez-vous pas à éditer une plaquette de grand luxe où un artiste qui aurait pour spécialité de dessiner "le nu" pourrait exercer son art ? » (lettre conservée au Musée Plantin-Moretus à Anvers, cf. René Vandevor et Françoise De Nave, *Le Salon Émile Verhaeren*. Donation du président René Vandevor au Musée Plantin-Moretus à Anvers, Anvers : Musée Plantin-Moretus, 1987, p. 469. Vandevor cite la lettre dans son édition de *Belle chair*, Paris : Mercure de France, 1939, p. 6). Après Rodin, c'est à Bourdelle qu'un autre éditeur songera : voir les lettres de Bourdelle à Marthe Verhaeren du 25 février et du 1^{er} mars 1919 (FS

de ce manuscrit, remis par moi, en l'absence de Verhaeren, il y a environ 4 mois, est un peu longue à vous écrire. Et ceci n'est pas l'important.

L'important est : que M. d'Alignan m'offre, pour illustrer ces douze sonnets, douze dessins de Rodin, lesquels dessins doivent être choisis par moi dans ce qu'on appelle « *le musée secret de Rodin* ». Au premier abord, je n'ai rien compris, j'ai cru que « musée secret » voulait dire musée pas connu. Mais depuis, j'en ai parlé à deux ou trois amis et ils m'assurent que ceci n'est guère possible, le musée secret ne comprenant guère que des dessins très osés. Verhaeren, jamais, n'aurait admis cela, j'en suis convaincue.

Dans ce cas, c'est vous, mon cher ami, que j'appelle. J'ai prié M. d'Alignan de ne pas venir me soumettre les dessins avant quelque temps encore. Comptez-vous venir à Paris ? Et vers quelle époque ? D'après votre réponse, je répondrai moi-même à M. d'Alignan. Et si cela vous est possible, vous voudrez bien venir, n'est-ce pas, quand il y aura une décision à prendre ?

J'ai aussi beaucoup de choses à vous dire.

Voulez-vous, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de Madame Gide, et laissez-moi vous embrasser, vous qui l'avez si bien connu et compris.

Marthe Verhaeren.

3. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville-en-Caux, 3 février 17.

Chère Madame et amie,

Combien me touche le ton confiant de votre lettre ! Si je ne vous ai pas écrit depuis les tristes jours que vous m'avez permis de passer près de vous, c'est peut-être surtout par discrétion ; mais ma pensée n'en a pas moins été constamment près de votre deuil. Une admirable photo de Verhaeren, que les Théo ont eu la gentillesse de m'envoyer, est sur ma table ; il me semble que je vis et pense dans la chaleur de son regard³⁹. À peine

XVI 149). Mais c'est Maillol qui, en définitive, illustrera l'édition originale de trois bois et douze lithographies (Paris : Helleu et Sergent, 1931).

39. Le 7 janvier, Gide remerciait Théo Van Rysselberghe pour l'envoi de cette photographie : « *this lively face now is on the mantle piece of my room and looks at me when I am working, with all acuteness of his love* » (*Présence d'An-*

puis-je parler de tristesse, tant j'ai de mal à me figurer son absence ; c'est aussi parce que, malgré son départ, son rayonnement continue.

J'ai été mis au courant, par Madame De Jongh, de l'étrange et perfide publication des journaux allemands, au sujet d'une lettre que Verhaeren aurait écrite au jeune poète Zech — et j'ai pu lire votre très belle protestation⁴⁰. De cela aussi je souhaite vous parler — car il va sans dire que je me tiens à votre disposition au sujet des dessins de Rodin et des accords avec M. d'Alignan ; je ne puis croire qu'il y ait là matière à contestation.

Mon intention était de ne venir à Paris que dans quinze jours ou trois semaines. Est-ce trop faire attendre M. d'Alignan — ou vous-même ? Vous me l'écrirez franchement.

Au revoir. Mes affectueux souvenirs à votre petite nièce.

Croyez à mon amitié respectueuse et dévouée.

André Gide.

dré Gide, catalogue rédigé par Jean Warmoes, Bruxelles : Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1970, p. 81).

40. Après la mort de Verhaeren, la *Vossische Zeitung* du 9 décembre 1916 publiait une prétendue lettre du poète à l'écrivain allemand Paul Zech : « *Mon ami, / Au-dessus des flots d'amertume qui se brisent autour de moi, de la profondeur du torrent de sang, je lève la main pour vous saluer. / J'apprends que vous êtes en Flandre. Oh ! ma pauvre Flandre ! Mais je sais qu'elle commence à reverdir. Que le bon vent du pays vous grise de toute la fécondité des plaines claires ! Pénétrez-vous en bien et faites-la passer dans mes Blés mouvants. Je sais qu'ils sont confiés à de bonnes mains et que vous ne vous repentez pas d'être mon interprète. Oh ! ma pauvre Flandre ! Je reviendrai peut-être. Nous nous reverrons peut-être. Le fiel se dissout dans mon cœur. Je suis las de la lutte. Le monde entier est las. Tout ce qui s'est passé le fut en dehors de nous et non entre nous. Sur toute la terre, les sentiments directs furent étouffés. Le tumulte des autres nous a vaincus. Mais le fiel se dissout dans tous les cœurs. Restez sincère encore pendant un petit temps, mon ami, pour que nous puissions nous voir quand je reviendrai. / Émile Verhaeren.* » (Traduction parue dans le *Mercure de France* du 16 avril 1917, la presse allemande n'ayant publié qu'une version allemande de la lettre.) Cette prétendue conversion de Verhaeren au pacifisme avait fait grand bruit et la veuve du poète avait publiquement déclaré dans une lettre à Charles De Jongh, publiée dans le même numéro du *Mercure de France*, que le message produit par Zech était un faux. Paul Zech avait par ailleurs une réputation de mythomane. Liés aux Verhaeren, Thérèse et Charles De Jongh avaient suivi le gouvernement belge au Havre : il était le chef de cabinet d'Émile Van der Velde, ministre de l'intendance ; elle était chargée d'alimenter en livres les bibliothèques militaires de la région.

4. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

St-Cloud, mardi 6 fév. 17.

Cher ami,

Ce sera très bien ainsi. Si M. d'Alignan m'annonce sa visite avant votre arrivée ici — ce qui n'est même pas probable — je le prierai de la remettre à un peu plus tard. Et lui dirai même nettement pourquoi.

Vous voudriez bien, n'est-ce pas, me prévenir de votre passage à Paris, quelques jours à l'avance, surtout dans le cas où ce passage ne serait que de courte durée.

Puisque vous voulez bien vous intéresser à moi, je vous dirai que physiquement, je vais certainement mieux. Je suis debout du matin au soir depuis déjà trois ou quatre semaines et je ne cesse de travailler pour Lui, que quand des amis sont là. C'est, du reste, en ce travail seul que je puise quelque résistance. Et puis, je relis ses livres, je cherche partout les mots qui me semblent avoir été écrits pour relever mon courage et, voyez combien on est contradictoire toujours, quand je les trouve et m'en imprègne assez, que pour trouver quelque accalmie à ma douleur, je me fais immédiatement comme un reproche de ne plus assez souffrir ! et je demande presque à mon mal de me revenir. Mon cher amour, s'il avait pu prévoir cette cassure de nos deux vies ! Lui qui les aimait tant.

À bientôt, cher ami, je vous redis encore que vous êtes lié à tout ce qui me touche et vous l'acceptez ainsi de par l'affection même qu'il avait pour vous et que vous avez pour Lui.

Bien à vous,

Marthe Verhaeren.

5. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

[Paris,] Samedi matin, 24 fév. 17.

Chère Madame,

Après avoir quittée, il m'a paru, continuant à réfléchir à la brochure ⁴¹ que vous m'avez montrée et en particulier à la lettre de Zweig dont se sert R[omain] R[olland] — qu'il y aurait lieu d'être plus ferme

41. La brochure citée *supra*, note 11. À propos de la contribution de Rolland à cette brochure et de la lettre de Zweig qui s'y trouve citée, voir notre introduction, pp. 124-5.

encore, dans la crainte que R. R. ne continue de faire état de cette lettre et de celles qui suivront presque inmanquablement au lendemain du cauchemar. — Je veux dire lorsque certains Allemands chercheront à renouer des rapports.

Ne pensez-vous pas qu'il y aurait lieu de rajouter, en post-scriptum de votre lettre ⁴², si toutefois elle n'est pas déjà partie, quelque chose dans ce goût :

« Il m'est pénible, je vous l'avoue, de voir le parti que vous tirez de cette lettre de Zweig (ou : la lettre de Zweig que vous citez, m'est, je vous l'avoue, assez pénible). J'ai des raisons pour craindre qu'il ne soit pas tout à fait l'homme que vous croyez. »

Au revoir, chère Madame et amie.

Votre bien dévoué
André Gide.

6. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 27 février 17.

Cher ami,

Non, la lettre n'était pas partie, et elle ne l'est même pas encore. Je n'ai pas reçu l'adresse de R. R., je l'attends d'un moment à l'autre ⁴³.

En effet, ma réponse n'est pas assez énergique, mais ce n'est cependant pas dans le sens que vous m'indiquez que je vais en changer la portée.

Il me serait, pour moi-même, désagréable de faire une attaque indirecte — à l'occasion, plus tard, j'en ferai peut-être une directe — et puis, j'ai encore une raison plus haute et plus grave — que je vous dirai de vive voix — et qui m'empêche d'ajouter cette suite à ma lettre.

Tout ceci étant dit, je ne vous en suis pas moins reconnaissante du conseil, — vous me prouvez une fois de plus combien tout ce qui le touche vous touche vous-même, et j'en reste encore toute émue.

Les termes que je change sont « je ne suis pas assurée » — par « je suis certaine » — et peut-être un mot de la fin, mais sans grande impor-

42. Gide avait rédigé pour Marthe Verhaeren un projet de lettre à Rolland, que nous avons reproduit dans notre introduction (p. 126).

43. Marthe Verhaeren enverra le 1^{er} mars une lettre qui s'inspire de près du projet de Gide : voir notre introduction p. 126.

tance.

J'ai vu Van Bever dimanche, il m'a longuement parlé d'une revue importante qu'il désire faire paraître bientôt⁴⁴. Il voudrait y publier un poème important de Verhaeren.

Me conseillez-vous d'en donner un qui doit faire partie d'un volume complètement inédit, plus tard ? Cela ne déflorera-t-il pas le livre ?

Il m'a dit aussi qu'il désirait y publier un article sur Verhaeren, et qui je voyais qui serait de force à le faire bien. Je me suis permis de vous nommer. En me permettant ceci, je n'ai pensé qu'à une chose : c'est à la haute idée que Verhaeren avait de vous.

Mais il est bien entendu que je ne vous ai lié *en rien*.

Je ne vous tiendrai pas plus longtemps, cher ami, c'est déjà beaucoup tout ce que je vous demande.

Je suis très affectueusement à vous. Et voulez-vous, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de Madame Gide. Je la connais peu, mais je garde d'elle la plus charmante impression.

Marthe Verhaeren.

7. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

1^{er} mars 17.

Chère amie,

Vous parlez de la question R.R. avec une grande sagesse et j'approuve de tout mon cœur ce que vous me dites que vous avez résolu.

Pour ce qui est de cette nouvelle revue dont Van Bever m'avait également parlé, je crois en effet qu'elle mérite que vous lui donniez **quelque pièce assez importante ; mais il m'est difficile de conseiller, ne sachant pas du tout ce que vous avez en réserve**. Si vous pouviez contenir cette revue sans entamer la série des derniers poèmes dont vous m'aviez parlé (et qui, n'est-ce pas, forme un ensemble assez important ?), il me semble que cela serait préférable.

Que je vous ai peu vue, mal vue ! — qu'il me tarde de causer avec vous de nouveau, et davantage.

44. Ce projet d'Adolphe Van Bever (1871-1925) ne devait pas aboutir. Van Bever, qui comptait Maeterlinck et Verhaeren parmi ses admirations littéraires, rédigea les notices bibliographiques et iconographiques des éditions de ce dernier au Mercure de France.

Van Bever m'a demandé également de collaborer au premier n° de sa revue. Si je savais, si je me sentais pouvoir écrire sur Verhaeren quelques pages qui me satisfassent, c'est bien cela que je voudrais lui envoyer — mais je ne suis pas capable, pour le moment, d'y mettre toute la chaleur et tout l'amour que je voudrais. Si pourtant avant huit jours je me sentais en disposition un peu meilleure, je préviendrais Van Bever aussitôt — mais passé la semaine j'y renoncerais définitivement, de crainte aussi d'empêcher le travail d'un autre.

Votre bien dévoué
André Gide.

8. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 2 mai 17.

Chère Madame,

J'ai plaisir à copier pour vous ces quelques lignes d'une lettre que je reçois ce matin. (La lettre est adressée à ma femme.)

« Voulez-vous dire à André que nous avons tous été entendre *Le Cloître* (c'est l'emploi des billets que vous aviez eu la gentillesse de me donner) et que je l'en remercie⁴⁵. C'est très beau et j'en ai vraiment joui ; rien n'y choquait et l'interprétation m'a paru parfaite. Ah ! si le théâtre restait toujours dans ces régions supérieures combien je penserais différemment (l'amie qui parle ne va *jamais* au théâtre). On était tellement sous le coup de l'émotion que les applaudissements choquaient presque. Et pourtant on a applaudi frénétiquement. Les garçons (ses fils qui l'accompagnaient) étaient très émus et ont trouvé dommage que la petite pièce comique fût donnée après... Ils font encore bien remercier André... »

Ces remerciements vont à vous et je vous les retourne de tout mon cœur.

À bientôt. Votre ami
André Gide.

45. Nous n'avons pu préciser où fut donnée à cette date la pièce de Verhaeren.

9. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

7 mai 17 — Saint-Cloud.

Cher ami,

L'affectueuse attention que vous avez eue de transcrire pour moi les mots admiratifs qui ont été dits pour Lui me touche fort. Je ne dis pas : m'apporte quelque consolation — car chaque chose, d'apparence heureuse, traîne après elle la douleur que Lui n'en jouit pas. Et c'est, de tout, pareil. Le printemps qui naît cette année, avec une telle splendeur, je ne peux vous dire quelle recrudescence de mal il me donne. Une feuille qui verdit, une fleur qui s'épanouit, un oiseau qui chante, tout me perce le cœur, jusqu'à m'en faire défaillir. Qu'ils sont heureux ceux qui croient que, là-haut, la vie continue et se rehausse ! Moi, malheureusement, je n'y puis croire, et ne veux me ressouvenir de rien de ce qui fut mes rêves et croyances d'enfant.

La seule pensée qui parfois m'aide à supporter la vie sans Lui, c'est que, puisque, hélas, un des deux devait finir seul, je remercie le sort de m'avoir désignée pour subir cette lourde douleur, ainsi elle Lui aura été épargnée, et Il est au repos, sans avoir dû souffrir, même indirectement, par moi.

Nous voilà presque mi-mai, j'ai donc l'espoir de vous revoir bientôt.

Je vous prie, cher ami, de présenter mes souvenirs affectueux à Madame Gide, et de croire à toute mon affection reconnaissante et profonde pour vous.

Marthe Verhaeren.

10. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 25 mai 17.

Cher ami,

J'ai cherché dans tous les papiers qui touchent *Hélène de Sparte* et je n'ai rien trouvé qui puisse être un renseignement sur la question d'un traité⁴⁶.

46. Le 8 février 1908, Verhaeren avait lu à Gide « *d'admirables passages* » de son *Hélène de Sparte* (*Journal*, éd. citée, p. 262). Il accepta plus tard pour sa pièce l'hospitalité de la N.R.F. et, à la fin du numéro de décembre 1910, sa parution était annoncée dans la revue. Verhaeren ne voulait cependant pas que la pu-

Seule cette lettre d'Astruc⁴⁷ parle vaguement de prix. D'après le nom « Baschet », peut-être saurez-vous de quoi il s'agit.

Maintenant, je dois vous dire qu'en y réfléchissant, lentement il m'est revenu à l'esprit qu'il y avait eu une petite contestation entre de Séverac et Verhaeren, quant aux droits d'auteurs, après les représentations, ce qui me ferait croire qu'il n'avait pas été signé de conventions entre Rubinstein et Verhaeren (avant les représentations)⁴⁸.

J'ai cherché aussi les lettres de Rubinstein : aucune non plus ne parle d'autre chose que de l'œuvre et de l'interprétation. Tout ceci, je vous le dis, croyant bien dire, mais cependant je n'ose vous affirmer rien, plusieurs fois j'ai eu des absences de mémoire — et cela me rend très craintive — et très défiante devant moi-même.

Cher ami, j'ai bien compris que vous étiez en plein travail, et que c'était abusif de ma part de vous demander de venir ici. Puis-je donc vous dire que l'idée seule que j'ai que vous êtes là, et qu'au besoin je pourrais vous voir, me tranquillise déjà assez pour que vous ne vous in-

blication française précédât la création sur une scène parisienne. Antoine n'ayant pas tenu ses engagements, c'est finalement au Théâtre du Châtelet que la pièce fut créée le 4 mai 1912, dans une mise en scène d'Alexandre Sanine (remplaçant Meyerhold) et des décors de Léon Bakst, avec une musique de scène de Déodat de Séverac. Ida Rubinstein, qui avait eu l'initiative de l'entreprise, interprétait le rôle d'Hélène. La pièce sortit simultanément aux Éditions de la NRF, sans avoir paru dans la revue. Le spectacle ne plut guère au groupe de Gide et peut-être y eut-il quelque tension entre la N.R.F. et Gabriel Astruc, le directeur du Châtelet : Copeau, que Verhaeren voulait associer à la mise en scène, ne fut pas sollicité par le metteur en scène russe (lettre inédite de Copeau à Verhaeren du 13 avril 1912, ML FS XVI 148/201 ; voir aussi la *Correspondance André Gide—Jacques Copeau*, t. I, Paris : Gallimard, 1987, « Cahiers André Gide », 12, notamment pp. 537-40, 571-2 et 581). Il y avait surtout incompatibilité entre la vision dépouillée, néo-classique que pouvaient avoir de la Grèce Gide, Copeau et, entraîné par eux, Verhaeren, et la Grèce « homérique » ou « minoïque », barbare et dionysiaque, que voulaient évoquer Sanine et Bakst.

47. Cette lettre de Gabriel Astruc à propos d'*Hélène de Sparte* ne figure évidemment plus parmi celles conservées aux Archives et Musée de la Littérature (ML FS XVI 148/16-19).

48. En cours de travail, Sanine souhaite donner plus d'ampleur à la partie musicale, ce qui a pu entraîner un désaccord entre Verhaeren et Séverac : dans une lettre non datée, celui-ci propose à Verhaeren, pour se mettre tardivement en règle avec la Société des Auteurs, une répartition des droits analogue à celle pratiquée pour *L'Arlésienne*, mais nous ne connaissons pas la réponse de Verhaeren (ML FS XVI 148/1131).

terrompiez plus et que vous ne fassiez plus cette route pénible de St-Cloud, d'ici longtemps. Un certain calme m'est revenu et je le maintiendrai.

Bien à vous,
Marthe Verhaeren.

11. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

26 mai 17.

Chère amie,

Merci pour vos communications et renseignements qui m'éclairent.

Il est vrai que je suis en plein travail — mais votre discrétion s'exprime d'une manière si affectueuse et exquise, qu'elle ne fait qu'augmenter mon désir de vous revoir.

Votre bien dévoué
André Gide.

12. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville-en-Caux, 19 avril 18.

Chère Madame,

Les Flammes hautes m'attendaient ici⁴⁹. Je les trouve au retour d'un voyage en Bretagne où je passai les vacances de Pâques et m'y plonge, oublieux de tout le reste, oubliant la guerre et le deuil, oubliant même qu'il est mort. J'oublie mon âge aussi. Il me semble que j'ai vingt ans ! — Ah ! je voudrais avoir vingt ans... Je jalouse ceux qui viendront et qui pourront abreuver leurs premières soifs à de telles sources de ferveur, d'audace et d'énergie...

Comprendront-ils, ces jeunes gens, tout ce dont ils *lui* sont redevables ? Non ; c'est à nous, leurs aînés, à le leur dire, leur racontant le marais d'ennui, de doute, d'inquiétude obscène dont Verhaeren nous a sortis.

Vous aurez peut-être reçu une lettre de M. Élie Moroy, vous demandant conseil de ma part au sujet d'une page que je lui ai récemment en-

49. Ce recueil, dont Verhaeren avait corrigé les épreuves en août 1914, parut au Mercure pendant la guerre : l'édition porte la date de 1917.

voyée — contribution à un livre à la louange et glorification de la Belgique, qu'il se propose de faire éditer⁵⁰. J'unissais dans un même élan d'amour « *Toute la Flandre*⁵¹ » et le souvenir de l'ami disparu — et maintenant M. Moroy doutait s'il était préférable de joindre cette page à celles consacrées au souvenir de Verhaeren, ou si elle ne serait pas « mieux à sa place dans le chapitre qui traitera de la terre belge en général ». — Ne connaissant point le reste du volume, j'ai prié M. Moroy qu'il vous laissât en décider.

De nombreux passages des *Flammes hautes* (en particulier l'admirable poème sur *L'ancienne Foi*, qui me touche tout spécialement), mais je devrais plutôt dire : tout le volume, me persuadent à neuf que vous aurez pris la décision qu'il fallait prendre au sujet de la funèbre cérémonie. Ce livre est une réponse directe et péremptoire à toutes les objections soulevées.

Et voici qu'un nouveau printemps...

Ah ! que de fois, ces derniers temps, ayant à vivre parmi de très jeunes gens, j'ai dû m'écrier, comme malgré moi : Si vous l'aviez connu !...

Au revoir. Je suis, chère Madame, votre ami bien fidèlement dévoué.

André Gide.

13. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

1^{er} mai 18 — Saint-Cloud, 12, Montretout.

Votre lettre, mon cher ami, cette fois, depuis si longtemps attendue,

50. Un prospectus de douze pages annonce le livre que se proposait d'éditer avec Charles Bouvier le critique littéraire suisse Élie Moroy : *Terre de Belgique*, livre de grand luxe publié par souscription limitée en vue de la formation d'un Fonds de Restauration des œuvres d'art dévastées en Belgique (FSM VI 22). Le livre, dont le prospectus donne la table des matières, devait former un volume grand in-4° de 400 pages, tiré à 335 exemplaires. Annoncée dans la première partie, « Hommage de peintres, écrivains, musiciens à la Belgique », sous le titre « *Toute la Flandre*, prose », la page envoyée par Gide est sans doute celle qu'on peut lire dans le *Journal*, datée de février 1918 parmi les « Feuilles » de l'année 1918 : « Sur un album... À la mémoire d'Émile Verhaeren » (*Journal*, éd. citée, p. 667). Jacques Cotnam n'a pas retrouvé l'ouvrage, annoncé par Attinger pour 1919 (*Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide (1889-1973)*, Boston : G. K. Hall & Co, 1974, p. 89). Et pour cause : le livre, dont l'impression fut sans cesse remise, ne vit sans doute jamais le jour.

51. C'est, dans le prospectus, le titre de la contribution de Gide.

m'est arrivée il y a qq. jours déjà.

Je n'y ai point encore répondu, ne m'en voulez pas. Ma rentrée ici n'a pas été sans me faire perdre, bien vite, une partie de l'énergie et de la santé que j'avais retrouvées là-bas. Je savais bien qu'en quittant cette vie que je m'étais faite volontairement assez extérieure, ou tout au moins que je m'étais faite des sentiments et des passions de ceux qui m'entouraient, j'allais me retrouver seule, devant mon propre cœur, et que j'aurai la même lutte à soutenir contre lui.

Mais au fond, j'avais quand même plus foi en moi et j'espérais pouvoir me sentir mieux. Cela n'a pas été — rien ne peut adoucir la douleur de penser que : Lui n'est plus là ! Et ce sera ainsi — toujours. Dois-je vous dire que tout ce que vous venez de me reconfirmer m'a fortement émue ? Je n'ai jamais douté d'un seul des mots que vous me dites, mais parfois cependant il y eut dans votre voix comme des hésitations qui me firent souvent grand mal. Tout aujourd'hui a disparu qui pouvait me donner qq. crainte, et je suis heureuse pour lui de tout ce que votre cœur et votre esprit ont trouvé de définitif à exprimer. Et moi-même combien je mettrai plus de confiance encore vis-à-vis de vous !

M. Élie Moroy ne m'a pas encore écrit. Je crois que ce serait préférable de mettre la page que vous avez écrite sur Verhaeren dans le chapitre qui traite de la terre belge en général. Il aimait à être mêlé le plus intime possible à son pays. Ce serait donc faire ainsi ce qu'il eût préféré.

Avez-vous eu connaissance de la publication, dans le n° 14 — mars 1918 — des *Cahiers idéalistes français*, des lettres échangées entre Verhaeren et R. Rolland au commencement de la guerre⁵² ? Ces lettres, c'est R. Rolland lui-même qui en a fourni le texte : il avait donc gardé copie des lettres qu'il écrivit à Verhaeren ! Rien que cela prouve le manque de spontanéité et presque l'esprit de calcul qui sont en lui. Si vous avez l'occasion de lire ces lettres, vous verrez qu'elles ne prouvent absolument rien, que de la candeur et de la foi dans celles de Verhaeren, que de la littérature... et de la phrase dans celles de Rolland.

Je me demande jusqu'à quel point on avait le droit de publier ces lettres sans mon autorisation, car enfin les unes, ou les autres, m'appartiennent. Je n'ai répondu à personne, ne désirant pas faire le moindre bruit autour de cette affaire, au fond sans importance pour Verhaeren.

52. Ces lettres furent bientôt reproduites dans une revue allemande : « Ein Briefwechsel zwischen Verhaeren und Romain Rolland », *Der Zweemann*, 1, 1919-1920, n° 5, pp. 3-4. Et en Belgique dans *L'Art libre* du 1^{er} février 1920 : « L'art d'assassiner les morts. Quelques lettres de Verhaeren et Romain Rolland ».

Je voudrais vous dire encore, mon cher ami, combien souvent, durant mon séjour à la maison de santé, j'ai regretté ne pas pouvoir vous substituer à moi.

J'ai pénétré, je ne sais

Excusez cette lettre interrompue, j'ai dû déchirer, trouvant que peut-être c'était indiscret, la page qui suivait celle que je vous envoie. Je suis trop fatiguée pour recopier ma lettre.

Ma petite nièce, celle que vous connaissez, est avec moi. Elle vit très courageusement, sachant son mari au plus grand danger : il est parmi ceux qui, par avion, bombardent les troupes allemandes — entre Montdidier et Noyon.

Je vous quitte, non sans vous prier de me rappeler au bon souvenir de Madame Gide et vous redire encore, cher ami, toute ma profonde affection.

M. Verhaeren.

14. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud — vendredi [3 mai 1918].

Mon cher ami,

Il y a deux jours, je vous ai écrit, j'étais alors fatiguée, nerveuse et même assez irritée. J'ai dû, maladroitement, sinon même un peu méchamment pour R. R., vous parler, et depuis lors, j'ai en moi une grande inquiétude. Vous avez peut-être compris déjà que je vous avais envoyé cette lettre dans un moment d'exaspération, et vous avez trop d'indulgence pour ne pas m'en excuser : c'est ce que je viens, avec insistance, vous demander.

Songeant à la préférence que vous avez pour le poème *L'Ancienne Foi*, j'ai cherché dans ce qu'il me reste, ici, du manuscrit des *Flammes hautes*, si par hasard il ne s'y trouvait pas.

Hélas, non. — Mais quand vous voudrez bien venir me voir, je vous donnerai à choisir, parmi les poèmes manuscrits qui me restent, celui que vous préférerez⁵³.

Vous m'avez donné quelque nouveau calme, en me disant que ce livre vous donnait une preuve nouvelle et que la décision que nous avions pri-

53. Marthe Verhaeren enverra le manuscrit du poème « Épilogue. Ma gerbe » (*Présence d'André Gide, op. cit.*, p. 81).

se, là-bas, était bien celle qu'il nous fallait prendre. Si vous saviez combien cette question fut de fois discutée !

Théo m'écrit que Maria rentre bientôt et que lui la suivra de qq. jours.

Si, comme je le suppose, vous venez faire un petit séjour chez eux, ne m'oubliez pas.

Bien à vous,
M. V.

Vous savez, n'est-ce pas, que Verhaeren m'avait défendu de douter de la bonne foi de qui que ce soit. Je le lui avais promis. Je viens de faillir encore, devant vous, à cette promesse. Ce n'est, hélas, pas la première fois. Et c'est là mon remords.

15. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 6 mai 18.

Chère amie,

Votre lettre me touche et je vous sais gré de tout mon cœur de me parler ainsi. Puis je reçois votre seconde lettre. Oh ! non, ne craignez point d'avoir rien dit dans la première qui m'ait pu me faire vous juger ; mais j'aime votre scrupule et vous avouerai qu'en effet, malgré les profondes divergences de vue qui nous séparent, R. R. et moi, je n'estime pas qu'il y ait lieu de mettre en doute sa bonne foi, ni même de beaucoup s'étonner s'il a pris double de ses lettres, étant donné sa position si critiquée, si surveillée...

Mais il n'avait pas le droit de publier les lettres de Verhaeren sans votre autorisation, et s'il l'a fait sans vous la demander c'est qu'il savait sans doute que vous ne la lui accorderiez *pas*. Non, je n'ai pas vu ces lettres dans la revue dont vous me parlez — et il m'intéressera vivement de les lire lorsque vous me les montrerez, à Saint-Cloud — car il va sans dire que je reviendrai vous voir lorsque les Théo seront de retour.

Dites à votre nièce tous les vœux que je fais... et croyez à mon amitié bien fidèle.

André Gide.

16. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

27 nov. 18

Chère amie,

Je suis bouleversé par ce que m'écrit Madame Théo. Eh quoi ! le Caillou n'existerait plus⁵⁴ ? Je reçois la nouvelle ce matin ; je m'efforce de ne pas y croire ; mon cœur et mon esprit protestent — l'indignation m'étouffe et surtout je songe à votre immense chagrin... J'imaginai cette petite maison comme un lieu de pèlerinage, plus tard, — où déjà je me proposais de me rendre, avec ce grand regret de ne l'avoir point fait du temps où il aurait pu m'accueillir... Mais quoi ! lorsque l'horreur et le crime sont d'un côté, n'aurait-il pas pris comme gloire d'être victime, n'aurait-il pas souffert au contraire d'être épargné ? — Tout en vous écrivant ceci, je rougis de sembler chercher une consolation — et sens bien qu'il nous faut rester inconsolables. Du moins je veux que vous sachiez mon émotion, ma sympathie, devant cette tristesse nouvelle, et que vous ne cessiez pas de me sentir

votre ami

André Gide.

17. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

4 février 19

5 rue Jasmin

Paris XVI^e

Chère amie,

Votre lettre m'est renvoyée de Cuverville à Paris où j'ai pu parler aussitôt à Jean Schlumberger d'*Hélène de Sparte*⁵⁵. Il n'y aura du côté de la

54. Contraints par l'avance des Alliés à quitter Roisin, les Allemands avaient bombardé le 6 novembre 1918 ce village du Hainaut, détruisant ainsi l'ermitage de Verhaeren — le fameux Caillou-qui-bique — qui s'y trouvait et qu'ils avaient tout d'abord respecté.

55. La N.R.F., qui était jusque-là « entrée en possession définitive de tous livres édités par elle », acceptera exceptionnellement qu'*Hélène de Sparte* soit, comme Gide l'écrit à Valéry, « ramenée au Mercure », où paraîtra en 1920 un volume réunissant *Hélène de Sparte* et *Les Aubes* (André Gide—Paul Valéry, *Correspondance (1890-1942)*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, lettre

N.R.F. aucune difficulté. J'irai voir Vallette dès mon retour de Couverville (j'y repars après-demain), c'est-à-dire dans une dizaine de jours. Oui, comptez sur moi pour vous aider si quelque difficulté que ce soit se présente, et croyez que je serai d'autant plus heureux de vous prouver mon dévouement, en m'occupant de cette édition, — que mon amitié se sent si fuyante et sauvage et silencieuse. Verhaeren m'avait montré déjà tous les remaniements que, pour la représentation, il avait été appelé à apporter à son drame ; les deux versions sont en effet profondément différentes et il s'agira de trouver une présentation qui les expose toutes deux sous une égale lumière ; elles doivent se faire valoir l'une l'autre. La question sera à étudier avec Vallette très soigneusement ; mais, avant de prendre une décision, il va sans dire que je tiendrai à vous consulter⁵⁶.

Je vous dis donc : à bientôt. Croyez à mon bien fidèle dévouement.

André Gide.

18. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

24 nov. 20

Chère Madame et amie,

Madame Théo m'a remis les deux beaux volumes, que je n'ai pas ouverts sans une émotion bien vive⁵⁷. Leur aspect me plaît extrêmement, et j'aime à y retrouver ces poèmes qui prennent, ainsi groupés, leur signification véritable, chacun devenant comme une strophe de l'immense épopée dont paraît ainsi toute l'ampleur. Sans doute je garde une prédilection pour d'autres poèmes — le recueil des *Campagnes hallucinées*, par exemple — (sans doute en souvenir aussi des enthousiasmes de ma jeunesse), mais que d'émotion ici encore, quelle noblesse, quelle grandeur ! et quelle cordialité charmante dans la *Guirlande des dunes*...

« Une âme obstinée et vaillante »,

c'est la sienne, et qu'on retrouve, qu'on sent gémir de page en page.

du 1^{er} novembre 1917, p. 457).

56. L'édition du Mercure ne tient aucun compte des corrections importantes apportées par Verhaeren aux deux pièces.

57. Les deux premiers volumes de *Toute la Flandre*. Initialement publiés par Deman, à Bruxelles, les trois volumes paraissent en 1920 au Mercure de France.

J'entends à travers tout le livre l'inflexion chaude de sa voix. Je vous remercie de tout mon cœur de me l'avoir fait entendre encore.

J'attendais ce triste anniversaire pour vous écrire et vous redire, en vous remerciant, mon amitié bien fidèle.

Votre dévoué

André Gide.

Varia

Dans ce « numéro spécial » tout entier consacré à André Gide et la Belgique, nous n'avons pu insérer les rubriques habituelles : « Chronique bibliographique » et « Lectures gidiennes » — que nos lecteurs retrouveront naturellement dans notre livraison d'avril. Quelques « Varia », toutefois, rassemblent dans les pages qui suivent des informations qu'il nous a paru convenable de ne pas différer.

AU MAGAZINE LITTÉRAIRE

*** Sous le titre — décidément inusable — de *André Gide, le contemporain capital, le Magazine littéraire*, que dirige toujours notre Ami Jean-Jacques Brochier avec la maîtrise que l'on sait et qui en fait le meilleur périodique littéraire français de grande diffusion, vient de consacrer à l'écrivain le copieux dossier de son numéro de janvier (n° 306, 108 pp. [dont pp. 14-65 pour le « Dossier »], 30 F). Au sommaire, encadrés par une Chronologie et une Bibliographie très détaillées, des articles sur « l'œuvre poétique » (par Bernard Delvaille), « l'art du récit » (Alain Goulet), « l'Insoumis » (P. et R. Wald Lasowski), « le sens du comique » (Jean Claude), « le jeu du moi » (Bernard Fauconnier), « *les Faux-Monnayeurs* au cinéma » (entretien avec Françoise Giroud), « l'Afrique des mystères et des misères » (Daniel Durosay), « Gide en son Journal » (Éric Marty), « Faire l'amitié » (Claude Martin), « C'est la faute à Proust » (Alain Buisine), « Les rencontres d'André et d'Oscar » (Diane de Margerie), « Gide, Claudel, journaux croisés » (Robert Mallet, extrait d'*Une mort ambiguë*) et « Roger Martin du Gard, Gide, le gaillard et le défroqué » (Claude Sicard).

LES NOURRITURES TERRESTRES À LA SCÈNE ***

Au Théâtre de Lenche (4, place de Lenche, 13002 Marseille) que dirige notre Ami Maurice Vinçon, une quinzaine de représentations ont été données, du 11 au 19 décembre et du 5 au 10 janvier, des *Nourritures terrestres*, par la Compagnie du Mini-Théâtre : découpage et mise en scène de Maurice Vinçon, chorégraphie de Pierre Carrelet, musique de Hakim Hamadouche, décor d'Acte II, costumes de Martine Durville, avec Frédéric Andrau dans le rôle de Nathanaël, Maurice Vinçon dans celui de Ménalque et Hakim Hamadouche dans celui du Musicien. Ces représentations ont été accompagnées de la projection, le 11 décembre, du « Portrait-souvenir » de Gide (émission de Roger Stéphane et Roland Darbois, 1965), d'un débat public « Gide aujourd'hui », le 12 décembre, et de lectures de textes de Gide (ceux qu'a récemment réédités Dominique Noguiez : *Conseils au jeune écrivain* et *De l'Influence en littérature*), les 14 et 21 décembre, par Maurice Vinçon. — Le prochain BAAG rendra compte de ces manifestations ; une tournée du spectacle, à Paris et en province, est d'ailleurs prévue.

ROBERT CATHERINE (1915-1992). *** Les Amis d'André Gide ne le verront hélas plus aux réunions, excursions et assemblées générales de l'Association dont il était un des plus fidèles participants depuis vingt ans : Robert Catherine nous a quittés le 23 novembre dernier, dans sa soixante-dix-huitième année. Fonctionnaire, fondateur de la *Revue Administrative* qu'il a dirigée jusqu'à sa mort (en y publiant de nombreux comptes rendus pertinents et chaleureux sur nos publications), observateur avisé et plein d'humour de la vie publique, il est l'auteur de plusieurs livres attachants ; nous regretterons cet homme de dialogue et ses interventions vives et chaleureuses.

« UNE HISTOIRE D'AMOUR : JACQUES RIVIÈRE ET LA NRF »

*** Sous ce titre, on a pu lire, dans *La NRF* de novembre dernier (n° 478, pp. 65-71), un excellent article, sensible et informé, de José Cabanis sur les relations de Rivière avec, principalement, Gide et Claudel.

LOUIS DUCREUX (1911-1992)

*** Né le 22 septembre 1911 à Marseille, le comédien, metteur en scène et auteur dramatique Louis Ducreux est mort le 19 décembre dernier, à 81 ans. Le grand livre de Jean Claude sur *André Gide et le Théâtre* a récemment remis en mémoire (et éclairé avec des détails inédits) ses relations avec Gide, qui fut (avec Supervielle et Salacrou) un des auteurs que le jeune fondateur (avec André Roussin), dans sa ville natale, de la compagnie d'amateurs vite devenus professionnels du *Rideau Gris* monta avec enthousiasme : ce fut *Le Retour de l'Enfant prodigue* en 1933,

puis *Le Treizième Arbre* en 1935 ; et l'année suivante Louis Ducreux songeait encore à monter *Philoctète*, comme il voulut encore, en 1954, présenter au public français l'adaptation américaine de *L'Immoraliste* qui avait été jouée à Philadelphie et à New-York.

« ALBERT CAMUS, LES EXTRÊMES ET L'ÉQUILIBRE » ***

Notre Ami David Walker organise sur ce thème, en mars prochain, dans son Université, un colloque auquel participeront plusieurs « Amis d'André Gide » (dont Jacqueline Lévi-Valensi, Raymond Gay-Crosier, David Walker lui-même...). Renseignements et inscriptions : Prof. David Walker, Dept. of Modern Languages, Keele University, Staffordshire, ST5 5BG, Grande-Bretagne ; tél. 0782-58.32.72, fax 0782-61.38.47.

D' JACQUES BONNARDOT (1921-1992) ***

En Jacques Bonnardot, médecin lettré qui exerçait à Sens (« rue de l'Écrivain »...), l'AAAG a perdu un sociétaire discret mais des plus fidèles — depuis 1983 — et des plus attentifs à tout ce qui se faisait et se publiait autour de Gide.

JEAN LOISY (1901-1992) ***

Le poète Jean Loisy (il avait reçu le Grand Prix de Poésie de l'Académie française) est mort au mois de décembre. En relations avec Gide entre 1922 et 1934 (dont témoignent soixante-quatre lettres échangées entre eux et conservées — celles de J.L. à la Bibliothèque Jacques-Doucet, celles de Gide au Centre d'Études Gidiennes), Jean Loisy avait publié dans la revue *Synthèses* (n° de janvier-février 1970) des « Souvenirs et notes sur André

Gide ». Le prochain BAAG lui rendra hommage.

AVIS DE RECHERCHE ***

Le 5 mai 1905, Gide écrivait à Francis Jammes (*Correspondance*, p. 227) : « J'ai fait la connaissance d'une dame, qui a souhaité me connaître simplement parce qu'elle savait que je te connaissais. J'ai dû, deux heures durant, lire de tes vers à haute voix (épatamment) dans son atelier. Elle n'ose pas t'écrire, parce que, etc... Tu recevras un volume d'elle, etc... [...] Extraordinaire créature d'ailleurs, élève et modèle de Benjamin-Constant ; elle a l'air d'une créole et de vivre sous un cocotier, et elle est Flamande. Elle vit, complètement isolée, à Vevey, dans un merveilleux atelier qu'elle s'est fait construire par son mari qui est architecte. Elle a un grand chien et cultive elle-même son jardin. Je ne sais plus son nom. Je ne me rappelle que le glaïeul. » Cette jeune femme, que l'éditeur de la *Correspondance Gide-Jammes* n'a pas identifiée, était la poétesse (française, originaire d'Arras, mais installée dans le Valais après son mariage avec l'architecte veveysan Adolphe Burnat Marguerite Burnat-Provins (1872-1952), à qui *Le Livre pour Toi* (1908) et *Cantique d'été* (1910) allaient apporter la notoriété. « Avec elle, — écrit Robert Sabatier dans son *Histoire de la poésie française* (VI, I, p. 152), — le sexe entre en poésie, un sexe sans honte dans la splendeur des caresses de l'amour partagé, chaque poème, chaque paragraphe étant une célébration d'un mystère païen auquel est conviée toute la nature. » Mme Catherine Seylaz-Dubuis, professeur à l'Université de Lausanne, qui prépare une exposition

sur M. B.-P., son œuvre picturale et littéraire, a cherché en vain d'autres traces des probables relations entre Gide et celle-ci : aucune correspondance ne paraît avoir été conservée dans les fonds consacrés aux deux écrivains. Elle serait donc vivement reconnaissante à qui pourrait lui fournir des informations à ce sujet. — Remarquons toutefois que la date de la lettre citée plus haut est très douteuse : Gide ayant été chez Jammes, à Orthez, vers le 18 avril 1905, il faudrait qu'il ait, avant de regagner « Cuverville », fait un... crochet par La Tour-de-Peilz entre le 2 mai (où il est encore chez Rouart, à Bagnols-de-Grenade, v. ses lettres de ce jour à Larbaud et à Maurice Denis) et le 5, date donnée par son éditeur à la lettre à Jammes (alors que, ce même 5 mai, et encore le lendemain il écrit de Bordeaux des lettres à Ruyters et à Rouart...). Qui éclaircira cette énigme ?

SOUTENANCES DE THÈSES

*** Notre Amie Martine Sagaert a soutenu en Sorbonne, le 16 décembre dernier, sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : *L'Image de la Mère dans la prose narrative*. Le jury, composé des Prof. Jacques Robichez (président), Michel Raimond (rapporteur), André Daspre, Nicole Fériet et Pierre Masson, lui a décerné la mention Très Honorable. — Mlle Zoubéida Kadi, enseignante à l'Université d'Alep (Syrie), a soutenu à l'Université Lumière (Lyon II), sa thèse de doctorat en Lettres et Arts (« Nouveau régime ») : *La Critique littéraire d'André Gide jusqu'en 1914* (2 vol. dactyl., 524 pp.). Jury : Prof. Edgard Pich (président), Claude Martin (rapporteur) et Pierre Masson ; mention Honorable.

NOS AMIS PUBLIENT ***

Olivier RONY, *Jules Romains ou l'appel au monde* (Paris : Robert Laffont, 1993, coll. « Biographies sans masque », un vol. br., 24 x 15 cm, 710 pp. + 8 pp. ill. h.-t., ISBN 2-221-06511-5, 185 F). À l'index de cet ouvrage monumental, écrit avec sûreté et élégance, plus de trente renvois à Gide. — Alain GOULET & R.-M. ALLEMAND, *Imaginaires, écritures, lectures de Robbe-Grillet* (Éd. Arcane-Beaunieux, 1991). — *Journal de Meryem*, par Pierre Louÿs (en collaboration avec André-Ferdinand Herold), suivi des *Lettres inédites* de Louÿs à *Zohra Bent Brahim*, publiés et annotés par Jean-Paul GOUJON (Paris : Nizet, 1992, un vol. br., 21 x 15,5 cm, 128 pp. + 8 pp. ill. h.-t., ISBN 2-7078-1158-0). — Trois importantes études de Joseph JURT : « Flaubert, l'homme-plume. À propos de l'édition des *Carnets de travail*, établie par Pierre-Marc de Biasi » (*Genesis*, n° 1, 1992, pp. 153-60) ; « The Reception of Naturalism in Germany » (in *Naturalism in the European Novel, New Critical Perspectives*, ed. by Brian Nelson, New York-Oxford : Berg, 1992, pp. 99-119) ; « L'Identité allemande et ses symboles » (*Les Temps Modernes*, n° 550, mai 1992, pp. 125-53). — Dans *Le Cerf-Volant* (n° 147 et 148, 2^e et 3^e trim. 1992, pp. 28-31 et 28-30), Harald EMEIS poursuit sa re

cherche des « clés » gidiennes des personnages de Martin du Gard : « La mère Ury » (qui, dans *L'Été 1914*, paraît à l'auteur « un portrait camouflé de Dorothy Bussy »). — Romain Rolland - Lucien et Viviane Bouillé, *Correspondance (1938-1944)*, éd. établie, présentée et annotée par Bernard DUCHATELET (Brest : Centre d'Étude des Correspondances, 1992, un vol. br., 20,5 x 15 cm, 214 pp., ill., ISBN 2-909673-04-09, 80 F) : 150 lettres qui permettent de mieux connaître l'ermitte de Vézelay. — *Renan, le Pélagien : Correspondance Noémi Renan - Yves Le Febvre, Articles d'Yves Le Febvre*, présentation et notes de Bernard DUCHATELET (Brest : Centre d'Étude des Correspondances, 1992, un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 68 pp., ISBN 2-909673-02-2, 40 F). Signalons d'ailleurs la création, en 1991, d'une *Association des Amis d'Yves Le Febvre*, dont notre Ami Bernard Duchatelet est le président et qui se propose de rééditer certaines œuvres de l'écrivain breton (1874-1959), de publier des inédits et des études. Le n° 1 de son *Bulletin* (48 pp.) est paru en juin 1992. Trésorière de l'Association : Mme Marielle Giraud, Kerroch, Bieuzy-les-Eaux, 56310 Bubry ; cotisation annuelle : 80 F.

[Notes rédigées par Claude Martin et Pierre Masson.]

Tous les Membres (fondateurs ou titulaires) de l'AAAG à jour de leurs cotisations 1990 et 1991 ont dû recevoir les tomes I et II de la *Correspondance André Gide - André Ruyters*, qui ont été nos « cahiers » pour ces deux années.

Si vous ne les avez pas reçus (erreur de notre secrétariat ou envoi égaré par la Poste), veuillez en aviser aussitôt notre Service Publications (3, rue Alexis-Carrel, 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon, tél. 78.59.16.05), qui vous en fera l'expédition sans tarder.



Les *Cahiers André Gide 15 et 16*, tomes I et II de l'ouvrage de Jean Claude, *André Gide et le Théâtre*, sont sortis en novembre 1992 : ils constituent nos « cahiers » pour les années 1992 et 1993.

Les deux volumes (592 et 544 pages, prix en librairie : 320 et 280 F) ont été envoyés à tous nos Membres à jour de leur cotisation 1992 ou au moins 1991 (pour nos adhérents anciens et fidèles). Nous leur serions donc — très vivement ! — reconnaissants de bien vouloir se mettre à jour et nous adresser sans tarder, et au plus tard en janvier 1993, leur cotisation 1993 : ils doivent comprendre que, avec cet envoi groupé de deux gros et coûteux cahiers, nous faisons (par souci d'économie : frais de port et tenue de comptabilité) un pari sur leur fidélité.

A ceux qui ne les ont pas encore reçus, ces deux volumes seront expédiés dès réception des cotisations correspondantes.

Merci à tous — et bonne lecture !



P.S. Nous rappelons que, avant ces *CAG 15 et 16*, nos Sociétaires ont reçu, en 1986-89, les *CAG 12 et 13* (tomes I et II de la *Correspondance André Gide - Jacques Copeau*), mais non le n° 14 de la série (*Correspondance André Gide - Valery Larbaud*, paru en novembre 1989), qui n'était pas un « cahier de l'AAAG » (v. *BAAG*, n° 84, octobre 1989, p. 504, et n° 85, janvier 1990, p. 128).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1993

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude
Association des Amis d'André Gide
B. P. 3741
54098 Nancy Cédex

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

**FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON II)**

**18, quai Claude Bernard
F 69365 LYON CÉDEX 07**

**ISSN 0044 - 8133
Comm. parit. 52103**

PRIX DE CE NUMÉRO : 70 F